



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 115
JANVIER 1913 (1)

ABONNEMENT
UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

FEMMES D'EXTRÊME-ORIENT

LA CONGAÏE

La femme annamite — la *Congaïe* — est, de toutes les Èves d'Asie, celle qui se rapproche le plus par son rôle social et affectueux, de ses sœurs d'Europe. Et cela est d'autant plus surprenant que les hommes de sa race ont subi près de quinze siècles l'asservissement de leur grande voisine la Chine; qu'ils se sont efforcés de copier ses arts, ses mœurs, ses traditions, et qu'ils sont restés imbus — malgré leur moquerie apparente — d'un obséquieux respect pour l'ancien maître, dont ils ne parlent jamais autrement — fût-ce même d'un cooli — qu'en disant « monsieur le Chinois ».

Il a donc fallu à la *congaïe* une force d'âme extraordinaire ou un amour éperdu de l'indépendance pour échapper aux conditions humi-

liantes des femmes chinoises qui vivent retranchées du monde, dans le morne esclavage du gynécée.

C'est surtout à l'empereur Ming, de la dynastie mongole (xv^e siècle) que la femme annamite doit son émancipation. C'est lui qui édicta — après une rébellion sanglante de l'Annam, provoquée par une princesse — que les hommes laisseraient pousser leur chevelure, tandis que les femmes porteraient culotte et conformeraient leur façon de vivre aussi strictement que possible à celle du sexe fort. Ne pouvant engager les *congaïes*, ce misogynne-chinois, espérait diminuer leur dangereux prestige en les déféminisant. Mais l'empereur Ming se

trompa. Au lieu de les avilir, il les affranchit et leur conféra, bien malgré lui, cette égalité des sexes tant



FEMME ANNAMITE

LE FLACON DE CARNINE A 3 FRANCS

Beaucoup de Médecins ont bien voulu nous signaler l'utilité d'un plus petit flacon de CARNINE LEFRANÇO, pour les besoins de la Médecine Infantile, et c'est pourquoi nous venons de créer le flacon à 3 Francs.

convoitée par nos suffragettes d'aujourd'hui. Car la congâie n'enfile pas seulement le même pantalon que l'homme; elle chique, comme lui, du bétel, boit le tchoum-tchoum, fume pipes et cigarettes, fréquente les bouges de jeu et de plaisir, prend part à toutes les corvées masculines, balaise les routes, pousse les sampans, porte les fardeaux, repique les rizières, dans une telle liberté de gestes qu'il est presque impossible à un œil européen de la différencier de son frère de race.

Elle a sa place à table, ou plutôt autour du plateau familial, son nom sur les tablettes ancestrales, sa voix au chapitre, la disposition entière de sa fortune et souvent aussi celle de son mari. Active et intelligente, elle vend, achète, tient boutique et restaurant, prête à la petite semaine et même à la petite journée, intente des procès, court chez les avocats, se présente au tribunal français, et cela sans avoir besoin d'une autorisation spéciale de son mari.

La congâie peut divorcer à son gré, convoler en d'autres noces et même se marier temporairement avec un homme de son choix — de préférence un riche étranger, Français ou Chinois — à condition seulement que son époux en titre consente à cette location et qu'il en résulte un avantage pour la famille.

C'est ainsi que nos fonctionnaires trouvent facilement, contre piastres sonnantes, de « petites épouses » et fondent dans notre lointain empire colonial leur foyer passager. Les enfants de ces unions sont en général assez beaux et forment déjà un important personnel administratif qui semble s'attacher à notre race et à notre cause.

A vrai dire, la congâie — certaines métisses de Chinois exceptées — n'est pas jolie. Mais elle est agréable pour sa bonne humeur, sa galeté provocante, son corps frêle, souple, charmant, et elle nous émeut par ses superstitions puériles et l'ingéniosité saugrenue de son âme.

Rien de plus drôle qu'une réunion de congâies en visite. Dehors, devant la maison, on devine déjà leur présence à la rangée de brodequins

minuscules et à la herse des parapluies en papier huilé. En dedans, elles sont assises. Comment dire?... vous savez bien, dans cette posture de certains marmots contre le mur, et qui vous donne l'impression qu'elles vont se casser en deux et piquer de la tête dans les plats. Car tout autour, sur la natte en paille de riz, c'est un

étalage de petits bols grands comme des coquetiers, de canettes en faïence bleue, de cuillères en porcelaine, de théières, de baguettes laquées et d'une quantité de soupoues où nagent, dans une sauce brune, toutes sortes de viandes et de légumes coupés d'avance en tout petits morceaux. Quant au riz, il se mangera grain par grain, avec des bâtonnets qui feront de loin, sur la porcelaine, le bruit d'une école de tricotage. Et l'on gloussera, on miaulera, on minaudera, on se fera des saluts, des remerciements, des simagrées; puis, on s'essuiera doigts, bouche et nez avec un petit carré de vert découpé dans une

grande feuille de bananier que l'on lancera après usage, roulé en tampon, dans la rue.

Alors, avec des airs de chattes béates, on fouillera dans ses coques lustrées et l'on en tirera, caché sous la chevelure noire — tabatière peu encombrante — des fleurs de tabac blond que l'on fumera dans des pipettes de poupée.

Quand la natte est débarrassée, les coquettes d'entre les congâies attireront à elles leur coffret à fard, qui les précède, porté par un serviteur, dans tous leurs déplacements; elles en ouvriront la serrure de prison avec une énorme clef attachée à une ficelle autour du cou, elles déploieront les panneaux différents, ouvriront de mystérieux tiroirs et, longtemps, elles resteront là, accroupies devant leur ronde image qui se reflète dans le miroir. D'autres, plus industrieuses, se mettront à coudre. Elles ne sont guère adroites et ne savent pas comme leurs cousines chinoises, broder chimères et papillons fabuleux, autrement que dans leurs cervelles. Tout ce qu'elles peuvent faire — et encore celles d'entre elles seulement qui sont



FEMMES ANNAMITES EN POUSSE-POUSSE



Le Docteur SEBILEAU

allées en classe au couvent de la Sainte-Enfance — tout ce que les congafes peuvent confectionner ce sont de petits vêtements en soie de toutes couleurs, on dirait de ces costumes d'arlequins dont elles pareront leurs *gnos* (petites) les jours de fête. Elles cousent de très loin, avec de longues, longues aiguilles, et, afin que l'étoffe ne bouge pas, on la tient pincée entre les orteils de son pied de *giaoichi*, comme entre les pinces d'un homard.

Quelquefois, il y a une musicienne parmi ces dames. L'instrument est une espèce de cithare qui serait un peu violoncelle. Les cordes les plus fines sont en soie, la plus grosse en cuivre, et, cette dernière aussi se manœuvre avec l'orteil du pied droit. Six notes seulement reviennent toujours, six notes savamment orchestrées pour ne donner que des sons faux. Puis, quand on estime qu'on vous a assez agacé les oreilles et racé les nerfs, on s'arrête sur une discordance suprême, cependant que toutes les chattes, tombées coques contre coques, unissent leurs compliments en un plain-chant de gouttière...

Il n'y a pas de plus tendre mère que la congafie. Jamais, comme les chinoises, elles ne jettent leurs enfants aux cochons, et, quand les très pauvres consentent à les vendre à une voisine fortunée, c'est parce qu'elles voudraient pour leur descendance une existence meilleure. La mère annamite nourrit toujours son enfant elle-même et souvent durant des années. Quand il est petit, on le porte à cheval, dans l'ensellure de la hanche, d'où il attelnt le sein de sa mère; quand il est plus grand, la mère l'assoit par terre, devant elle, accroupie, et il tire sur la mamelle comme un jeune animal.

Et quelle touchante image que celle d'une mère embrassant son petit! Elle ne l'embrasse pas comme chez nous — le baiser est inconnu en pays d'Annam — mais elle le serre contre elle, applique son nez contre sa peau, et, narines écarquillées, paupières closes, elle le renifle, elle le respire longtemps, longtemps, comme la plus enivrante des fleurs.

MYRIAM HARRY.



SOLEIL D'HIVER

L'INVENTEUR DE LA STÉNOGRAPHIE

La bibliothèque du British Museum possède un manuscrit digne d'étonner tous les sténographes. Cet ouvrage, écrit sur vélin vers le Xe siècle et rédigé en latin, n'est autre chose qu'un traité de sténographie qui attribue l'invention de cet art à Tullius Tiro, esclave affranchi de Cicéron.

Ce volume de plusieurs centaines de pages, est orné de dessins contenant sur trois colonnes les signes et leurs équivalents en langue latine.

Voici l'histoire de plus d'une opinion : on l'adopte par contradiction, on la soutient par entêtement et on l'abandonne par lassitude.

DE FREYCINET, de l'Académie Française.

DE PLUS EN PLUS FORT

« Le Matin » nous apprend qu'un Savant chimiste belge, M. Efront, a trouvé le moyen, en traitant par l'acide sulfurique et la chaux, divers résidus industriels comme les drèches de brasserie et de distillerie, d'obtenir un extrait pâteux ayant un goût très prononcé de bonne viande de boucherie et une valeur alimentaire TRIPLE de celle-ci!!!

Mais que vont dire les industriels qui répètent chaque jour qu'un produit pharmaceutique — LE LEUR — remplace la viande crue, son jus, etc.?

Ils vont dire que LEUR produit est QUATRE fois plus nourrissant que la viande crue.

Pierre-Jean de Béranger, Chansonnier français, né à Paris en 1780, mort en 1857. Typographe à 13 ans, associé à la banque « peu heureuse » de son père, il se trouva à 18 ans, réduit au « grenier » qu'il a chanté. Il végéta de 1798 à 1809 et fut ensuite expéditionnaire au Ministère de l'Instruction publique jusqu'en 1821. Destitué pour ses critiques de la Restauration, il vécut modestement du produit de ses œuvres. Sous Louis-Philippe, il résista à toutes les offres de situation. « Ne voulant rien être, pas même Académicien ». Élu représentant du peuple en 1848, il démissionna, et, sous l'Empire, se tint dans une digne retraite jusqu'à sa mort. Il fit paraître cinq recueils de chansons de 1815 à 1833. Ses dernières chansons ne furent publiées qu'après sa mort avec *Sa Biographie et Sa Correspondance* (1858-1860).

VOYAGE

AU

PAYS DE COCAGNE



BÉRANGER

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaiement.
Ivre de champagne,
Je bats la campagne.
Et vois de Cocagne
Le pays charmant,

Terre chérie
Sois ma patrie,
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi.
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu ! que j'aime
Le doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures
Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi.
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent toujours pleines,
Le baume et l'aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent,
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi :
Je trouve en ce monde
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'amour bouffi.

Nul front sinistre ;
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chaire exquise ;
Que l'on se grise :
Trinquons mes amis.

Mais parlons d'affaires
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point ;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah ! sous la table
Ne regardez point

Folle et tendre orgie !
La face rougie,
La panse élargie,
Là, chacun est roi ;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
Que d'amourettes !
Jamais de dettes,
Point de vœux constants
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?
Amis, j'en ai honte :
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LA MÉLANCOLIE

Je goûte du plaisir quand il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussus tout dégoutants d'eau, et que j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux bruissements de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux et profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Plaine parle d'un consul romain qui faisait dresser, lorsqu'il pleuvait, son lit sous le feuillage d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie et de s'endormir à leur murmure.

Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. « La mélancolie est friande », dit Michel Mon-

tagne. Cela vient, et me semble, de ce qu'elle satisfait à la fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps et l'âme, le sentiment de notre misère et celui de notre existence.

... Si je suis triste, et que je ne veuille pas étendre mon âme si loin, je goûte encore du plaisir à me laisser aller à la mélancolie que m'inspire le mauvais temps. Il me semble alors que la nature se conforme à ma situation comme une tendre amie. Elle est d'ailleurs si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se montre, que, quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle qu'elle me semble plus affligée.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1784).



CARNINE LEFRANCO

Suc Musculaire de BŒUF CRU
CONCENTRÉ et INALTÉRABLE

ANOREXIE -- TUBERCULOSES -- CONVALESCENCES
FAIBLESSE -- ANÉMIE -- DÉBILITÉ -- CHLOROSE
:: MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN ::

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

DÉPÔT GÉNÉRAL: ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



LE ROI BOIT

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de JORDAENS (Musée de Bruxelles).

Le Docteur SEBILEAU

Pierre Sebileau commença ses études de médecine à Bordeaux, où il était interne en 1879; mais en 1884, on le trouve interne des Hôpitaux à Paris, puis deux ans après, aide d'anatomie à la Faculté. C'était le premier pas vers le professorat, où le jeune chirurgien arrivait en 1888.

En 1895, c'est le concours des Hôpitaux, et en 1901, le concours d'agrégation, d'où le docteur Sebileau sort avec un égal succès.

Anatomiste de carrière, le docteur Sebileau a apporté à cette science des contributions d'une importance de premier ordre, qui resteront classiques. Citons : ses *Démonstrations d'Anatomie* (un vol. de 390 pages, Steinheil, 1892); l'article *Poitrine*, du Dictionnaire Encyclopédique des Sciences Médicales; son *Anatomie des Circonvolutions cérébrales* (la doctrine des localisations cérébrales) dans la Gazette des Hôpitaux, 30 Juin 1888; *L'Appareil suspenseur de la plèvre* (Steinheil, 1887); *Les Bourses, le Crémaster, la Vaginale et la Descente du Testicule* (chez Dubuisson, Paris, 1877); et enfin l'article *Anatomie*, du Dictionnaire de Physiologie du professeur

Charles Richet (Alcan).

Récemment, le docteur Sebileau, qui s'est spécialisé dans la chirurgie de la tête et du cou, présentait à la Société de Chirurgie de curieuses observations de syphilis thyroïdienne simulant un néoplasme; et aussi des considérations originales sur l'étendue des exérèses qu'on peut pratiquer dans la bouche et dans l'oto-pharynx par les voies naturelles agrandies (incision de Jaeger).

Le docteur Pierre Sebileau est membre de la Société de Chirurgie, de la Société Anatomique de Paris et de la Société Anatomique de Bordeaux; depuis 1905, il est Directeur de l'École d'Anatomie des Hôpitaux et chargé du Cours d'oto-rhino-laryngologie à l'Hôpital Lariboisière, où il est actuellement chirurgien.

Membre de l'Académie de Médecine, le docteur Sebileau est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Spécialiste de la chirurgie de la tête, et amateur passionné de boxe, le docteur Sebileau se livre à des « démonstrations » sur un *Punching-Ball* anatomique.

NOS ACADÉMICIENS



M. PAUL HERVIEU

LA CARNINE LEFRANCQ

est plus que de la chair de Bœuf crue
C'EST UN EXTRAIT DE CETTE CHAIR

CONCENTRÉ

Le sang n'a aucune valeur : la saignée totale d'un bœuf est d'environ 30 litres et se vend régulièrement 0 fr. 50.

*Il n'entre pas une goutte de sang
dans la CARNINE LEFRANCQ*

NOUS GARANTISSONS de la façon la plus formelle que nous n'utilisons que des cuisses, jamais une autre partie du bœuf

*Il n'y a pas du tout de sang
dans la chair, mais seulement
du suc musculaire ou*

JUS DE VIANDE

lequel renferme 85 % d'eau que nous évaporons et c'est avec cet extrait de suc musculaire que nous préparons
LA CARNINE LEFRANCQ.

NOS ACADÉMICIENS



M. MAURICE DONNAY





SANGLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 116

JANVIER 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE. . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

LA COMMUNE

LA SEMAINE SANGLANTE

Le 27 janvier 1871, Paris se rend. La France est envahie, vaincue plus cruellement qu'elle ne le fut jamais, et le drame ne touche pas à son dénouement. Nous devions, en présence de l'ennemi, être souillés par tous les crimes de l'anarchie. Tous les prétextes invoqués furent menteurs. Les chefs de la Commune n'avaient pas de programme à offrir aux fédérés titubants. Faire la noce après les privations du siège, c'était le seul objectif des maîtres de Paris. Ceux qui prirent la direction de la « Commune » ne semblent pas avoir eu d'autre but que de surexciter la populace jusqu'au délire.

Dans son ouvrage si documenté sur ces tristes jours, Maxime du Camp s'exprime ainsi :

« Peu à peu, au milieu de ces hommes grossiers et dépravés, surgirent des hommes

non moins dépravés, mais plus audacieux et plus habiles, qui poussèrent aux crimes les plus monstrueux. Raoul Rigault et Ferré se signalèrent entre tous. Partout, dans cet Hôtel de Ville devenu une gargote doublée d'un mauvais lieu, dans la cour d'honneur, dans la salle du Trône, dans la grande salle des fêtes où campait la « Compagnie de l'Etoile », sur les escaliers, dans les caves, sous les combles, on buvait, on chantait, et souvent le bruit des ripailles venait troubler jusque dans leur salle les délibérations des membres de la Commune. Au milieu de cette foule débraillée, chargée d'oripeaux, circulaient des gamins avinés, de malheureuses fillettes souillées. Un des premiers actes de la Commune fut de décréter la séparation de l'Eglise et de l'Etat :

« Article premier. — L'Eglise est séparée de l'Etat.

PARTOUT et PAR TOUS attaquée, la CARNINE LEFRANÇO ne cesse de grandir. Venue la première, elle demeure la première, laissant bien loin derrière elle tous les prétendus similaires qui s'appliquent seulement à faire meilleur marché.

« Art. 2. — Le budget des cultes est supprimé.

« Art. 3. — Les biens appartenant aux congrégations religieuses, meubles et immeubles, sont déclarés propriété nationale. »

* *

Peu de jours après, les portes de la Conciergerie se refermaient sur l'archevêque de Paris, sur l'abbé Deguerry, curé de la



L'HOTEL DE VILLE EN 1870

Madeleine; sur un certain nombre de prêtres éminents du diocèse de Paris. Prévenu de son arrestation prochaine, Mgr Darboy se refusa à fuir. Conduit en présence de Raoul Rigault, celui-ci l'apostropha brutalement :

— C'est vous, l'archevêque ?

Mgr Darboy était un vieillard vénérable, frêle et délicat, les traits fins, le visage blanc comme une hostie. Il répondit affirmativement; puis, élevant la main, il esquaissa le geste de la bénédiction. — Ah ça, vous n'allez pas me la faire! s'écria grossièrement Raoul Rigault. Voilà quinze cents ans que vous nous embêtez. Il est temps que cela finisse.

Et il donna l'ordre de conduire l'archevêque à la Conciergerie.

La Montagne, un journal de l'époque, en publiant cette arrestation, ajoutait le commentaire suivant :

« Nous biffons Dieu. Pas une voix ne s'élèvera le jour où l'on fusillera l'archevêque Darboy. Que M. Thiers et le marquis Jules Favre ne l'ignorent pas. »

Le même jour, on lisait dans un autre journal de la Commune :

« M. Thiers possède, place Saint-Georges, un merveilleux hôtel, plein d'œuvres d'art;

M. Jules Favre possède un vaste immeuble rue d'Amsterdam; M. Picard possède trois immeubles sur le pavé de Paris. Que diraient-ils si le peuple de Paris répondait par des coups de pioche aux obus qu'on lui envoie ? »

L'appel fut entendu.

Le Comité de salut public décréta que l'hôtel de M. Thiers serait rasé. Les fédérés se ruèrent sur l'hôtel. On dispersa les collections, on anéantit les œuvres

d'art; on but le vin des caves. Après le pillage, on mit le feu, et bientôt il ne resta plus que quelques pans de murs calcinés. Le 16 Mai, c'était la chute de la colonne de la place Vendôme. Annoncée pour deux heures, l'opération ne fut accomplie que vers cinq heures



LE PALAIS DES TUILERIES EN 1869

du soir. C'est par des mains françaises que ce monument de gloire, respecté de l'ennemi lui-même, devait être renversé. Dans Paris, la terreur était à son comble.

« Paris ne se rendra jamais, proclamait le Comité central de la Commune; il est sillonné de torpilles, les égouts sont remplis de poudre. A l'arrivée des Versaillais, tout sautera sous leurs pas. »

Cependant, l'armée, revenue d'Allemagne, venait d'être rendue au pays. Elle assiégeait à son tour la capitale! Sous la conduite du maréchal de Mac-Mahon, nos soldats entourèrent, étreignirent, enveloppèrent l'insurrection, non sans qu'un grand nombre de ceux qui avaient échappé aux canons des Prussiens fussent tués par des balles françaises. Pendant sept jours, du 22 au 28 Mai, une bataille acharnée de l'armée régulière contre la barbarie ensanglanta la ville.



Le Professeur Llamas MASSINI, de Buenos-Ayres

Le 20 Mai, le Comité de salut public vota deux points : 1^o l'incendie des monuments; 2^o le massacre des otages. Dans la nuit du 23 au 24 Mai, un nommé Bénot, garçon boucher, fait colonel par la Commune, suivi d'une bande de fédérés, pénétra dans les Tuileries. A l'aide de pompes, ils aspergèrent de pétrole tous les appartements du palais, remplis de chefs-d'œuvres, des trésors que l'on sait; ils disposèrent çà et là des bonbonnes de pétrole reliées par des traînées de poudre, puis on mit le feu. L'horloge du pavillon de la salle des Maréchaux s'arrêta à neuf heures moins cinq, au moment où les flammes jaillirent du sommet du pavillon.

Le lendemain 25, on se dispose à incendier le Louvre, dont la bibliothèque et les collections doivent attiser les flammes.

Le même jour, la torche des incendiaires met le feu au Palais-Royal, qui brûla toute la nuit; puis ce fut le tour de l'Hôtel de Ville.

Les débris du Louvre, des Tuileries, du Palais-Royal, dont la destruction était complète, fumaient encore quand le Conseil d'Etat, le Palais de Justice, le Châtelet, s'embrasent simultanément. Des entrepôts, des magasins, des maisons particulières, sont en grand nombre la proie des flammes. Quel spectacle! Dans une immense perspective, obscurcie par une épaisse fumée, traversée de flammes, se détachait la silhouette des édifices calcinés, à côté des foyers flambants, le tout sillonné par les éclairs des obus, des bombes à pétrole, le grondement du canon mêlé au bruit des murs qui s'écroulent. Paris, la ville des fêtes et des magnificences, donnait l'impression d'un soupirail de l'enfer.

**

Après avoir été écroué à la Conciergerie, l'archevêque de Paris fut conduit à Mazas. Il y demeura en compagnie d'un grand nombre d'ecclésiastiques, de M. Bonjean,

de l'abbé Deguerry, jusqu'au 23 Mai. La veille, la Commune avait voté la mort des otages. Les prisonniers furent entassés sur des fourgons de factage pris à la gare de Lyon. Dans la première charrette prirent place Mgr Darboy, l'abbé Petit, l'abbé Perny, M. Bonjean, le banquier Jecker, Mgr Surat, archidiacre de Notre-Dame.

Les voitures allaient au pas et les prisonniers pouvaient entendre les plus atroces injures proférées par la vile populace. Ils arrivèrent à neuf heures du soir à la prison de la Roquette, où rien n'avait été disposé pour les recevoir. Le lendemain, vers midi, les prisonniers se retrouvèrent tous ensemble. Le tumulte et la canonnade augmentaient d'heure en heure. Ils comprirent que la Commune, avant de périr, exécuterait les otages. Prêts à la mort, ils se confessèrent les uns aux autres. Dans la nuit, quelques prêtres ayant mystérieusement conservé l'hostie consacrée, parvinrent à porter à leurs compagnons de captivité la suprême consolation de la communion eucharistique. Ce fut le Père

Olivaint qui l'administra à Mgr Darboy. « Je n'espère rien, dit le pieux archevêque; je ne crains rien; je suis prêt à tout. Que la volonté de Dieu soit faite. »

Dans l'après-midi, les membres de la Commune, réunis à la mairie du onzième arrondissement, apprenaient que l'armée régulière avançait de toutes parts. Plusieurs de leurs collègues étaient en fuite. Les fédérés désertaient. Ils abandonnaient les barricades. On décida l'exécution immédiate des otages.

Mgr Darboy, l'abbé Deguerry, M. Bonjean, les Pères Clair et Ducoudray, l'abbé Allard, furent extraits de leurs cellules. Entourés de gardes nationaux avinés, ces hommes qui allaient mourir durent traverser les longs corridors, les préaux de la Roquette, au milieu des insultes les plus grossières. De leurs fenêtres, en les voyant passer, leurs compagnons de captivité comprirent qu'on les menait au supplice. Ils se mirent en prières; puis le funèbre cortège



MONSIEUR DARBOY, Archevêque de Paris.

disparut dans le chemin de ronde de la prison.

Après quelques minutes d'angoisse mortelle, un feu de peloton retentit. Le crime était consommé.

Pendant ce temps, les Dominicains d'Arcueil étaient massacrés rue Haxo.

Le souvenir de ces heures tragiques ne doit pas s'effacer de la mémoire des cœurs vraiment français.

UNE SEULE spécialité est préparée, exclusivement, avec du suc musculaire de bœuf CONCENTRÉ dans le vide et à froid : c'est la

Carnine Lefrancq

Elle représente intégralement la VIANDE CRUE, puisque la fibre n'est ni nutritive, ni thérapeutique. Et chacun sait aujourd'hui, qu'on peut tout attendre de la VIANDE CRUE.

EN AUVERGNE



Ferrage des bœufs de joug.

NOUS AFFIRMONS et NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANCQ** est préparée avec du suc musculaire de cuisses de bœuf, JAMAIS avec une autre partie de l'animal, et que ce suc musculaire est débarrassé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient naturellement. Elle ne renferme aucun médicament, ni produit quelconque en vue de sa conservation. Nous l'affirmons et le garantissons.

LES VILLES AMÉRICAINES

BOSTON

L'hiver est une mauvaise saison pour apprendre à aimer les villes américaines. Il y fait si froid, dans les États du Nord, le climat y est si hostile, si humide, si changeant et si traître, et le seul ornement des villes, leurs parcs, est aboli par la neige et le gel.

Si le vent souffle dans ces longues rues droites, pas d'abri miséricordieux, — c'est le froid mortel et coupant, acide, qui traverse les vêtements les plus chauds et vous glace le sang dans les membres. Aussi faut-il voir les gens, le soir, se presser, courir, rasant les murs, serrés, enfouis dans leurs pardessus. La sortie des théâtres est morne. Pas de café où se réfugier et se réchauffer avant de rentrer, car il est défendu de servir aucune autre boisson que de l'eau après onze heures du soir. Un hôtel ou deux tiennent tout de même leur porte ouverte après le théâtre. Mais, si l'on entre, il faut manger, et il n'est que dix heures et demie ! On se couche tôt en Amérique, et les soupeurs sont rares.

On ne sait donc où aller le soir, après son dîner, si le théâtre ne vous attire pas. Et si le spectacle finit à dix heures et demie ou onze

heures moins un quart, on trouve qu'il est encore trop tôt pour rentrer. Malgré le froid, je me promenais donc chaque soir autour d'une espèce d'esplanade immense plantée d'arbres et coupée

d'étangs glacés où l'on patine le jour. Ou bien je remontais la rue principale, Tremont, jusqu'à un cimetière fermé, juste au milieu de la ville, en plein cœur de Boston, comme celui de Trinity Church, à New-York. Le cimetière est entouré, au sens étroit du mot par des maisons de dix ou douze étages, et bordé par le trottoir. En face, des magasins de toute sorte. Les pauvres morts qu'on a amenés là pour l'inexorable sommeil ne jouis-



UNE PLACE DE BOSTON

PHOT. N. Y. H.

sent même pas de leur dernier repos ! Les passants jettent à travers la grille basse, des allumettes et des bouts de cigares. Cet endroit si triste, où les inscriptions parlent d'énergies défuntes et d'héroïsmes, la vie d'affaire de chaque jour le banalise et le trouble. On voudrait conduire autre part, dans les champs solitaires, loin des tramways et de l'électricité, les pauvres morts américains qui ont tant peiné pendant leur vie.

JULES HURET.

LES BERCEAUX

Après le départ des oiseaux,
Les nids abandonnés pourrissent.
Que sont devenus nos berceaux ?
De leur bois les vers se nourrissent.

Le mien traîne au fond des greniers,
L'oubli morne et lent le dévore ;
Je l'embrasserais volontiers,
Car mon enfance y rit encore.

C'est là que j'avais nuit et jour,
Pour ciel de lit, des yeux de mère
Où mon âme épelait l'amour
Et ma prunelle la lumière...

Cet instinct de vivre blottis
Dure encore à l'âge où nous sommes :
Pourquoi donc, si tôt trop petits,
Berceaux, trahissez-vous les hommes ?

SULLY PRUDHOMME.



L'ENFANT DU PÊCHEUR

Reproduction par la photographie des couleurs
d'un tableau de Auguste BOULARD, Musée du Louvre.

*Certains Industriels, très osés, prétendent qu'un produit
pharmaceutique — LE LEUR — remplace la viande
crue, son jus, etc..... etc..... Voyez-vous ça ?*

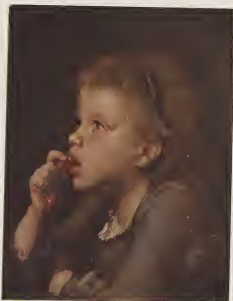
L'ANCIENNE ACADEMIE FRANÇAISE

Boisrobert écrivit, le 13 Mars 1634, à Guez de Balzac pour lui annoncer la fondation de l'Académie et lui demander d'en faire partie, et le 26 Mars, en lui confirmant cette lettre, Chapelain lui disait : « Je suis de cette Compagnie par grâce... » C'est à cette dernière lettre que répond Balzac :

« Vous me mandez que vous avez été reçu par grâce dans l'Académie des Beaux-esprits. Et moi je voudrais vous demander qui a reçu les beaux-esprits qui vous ont reçu ?... Quoi que vous me puissiez dire là-dessus, j'ai peur que vous ne me persuadiez pas, et que j'aurai de la peine à adorer le *Soleil levant* (1) dont vous me parlez. On m'en a écrit comme d'une comète fatale qui nous menace, comme d'une chose terrible et plus redoutable que la sainte inquisition. On me mande que c'est une tyrannie qui se va établir sur les esprits, et à laquelle il faut que nous autres, faiseurs de livres, rendions une obéissance aveugle. Si cela est, je suis rebelle, je suis hérétique. Je vais me jeter dans le parti des barbares. »

(1) L'Académie.

« BALZAC. »



PETITE FILLE AUX CERISES

Reproduction par la photographie des couleurs
d'un tableau de Auguste BOULARD, Musée du Louvre.

Le Professeur Llames MASSINI, de la Faculté de Buenos-Ayres.

J.-C. Llames Massini est né le 6 mai 1873, à Buenos-Ayres. Il a fait ses études à la Faculté de médecine de sa ville natale, a été interne du Service de Gynécologie et à la Maternité de l'Hôpital Saint-Roch, marquant ainsi, dès le début de sa carrière, sa spécialisation comme accoucheur. En 1897, il est reçu docteur avec une thèse ayant pour titre : *El Curetaje y el Aborto*.

Immédiatement après, il obtient le poste de médecin-interne de l'Hôpital Juan A. Fernandez et le titre d'agrégé du Service de Gynécologie (1898). En 1905, il est nommé chef de clinique à la Maternité de l'Ecole des sages-femmes; en 1908, il arrive au concours professeur adjoint de clinique obstétricale, avec une thèse sur la *Pathogénie de*

l'éclampsie, étude expérimentale à l'appui de sa « théorie combinée ».

Après un voyage d'étude dans les principales capitales de l'Europe, le docteur Massini a présenté dernièrement, à la Faculté de médecine, un projet de réforme de l'Ecole des sages-femmes, où il a travaillé pendant plusieurs années.

Il a d'ailleurs publié de nombreux travaux, parmi lesquels figurent une monographie sur la *septicémie puerpérale* (1904) et une grande étude des *variétés postérieures de la présentation du sommet*.

Le docteur Massini est professeur de Sciences naturelles dans les collèges nationaux et rédacteur de plusieurs journaux scientifiques.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Massini, accoucheur, professeur de clinique obstétricale, cultive avec amour des plants de rosiers reproducteurs.

LES GRANDS PHILOSOPHES

ARISTOTE

Aristote naquit à Stagire en 384 avant J.-C. Il fut pendant vingt ans le disciple de Platon et devint, admirable rencontre ! le précepteur du grand Alexandre. Il fonda une école sur un terrain dépendant du temple d'Apollon Lycéen (d'où son nom de *Lycée*), et comme ses disciples s'y promenaient de long en large en discutant, ils reçurent le surnom de Péripatéticiens (du grec *peripatetikos*, qui se promène). Il mourut en 322. C'était un esprit universel; son œuvre est une véritable Encyclopédie : c'est l'*Organon* ou Logique (science du raisonnement correct), la *Politique*, la *Morale*, la *Physique*, la *Métaphysique*; ce dernier ouvrage a donné son nom à cette partie de la science philosophique qui plus particulièrement recherche la substance des choses et la cause première.

PHILOSOPHIE. — Les éléments constitutifs de l'univers sont la matière et la forme. La matière,

c'est l'indéterminé, l'être *en puissance*, que la forme va faire passer à l'acte, qu'elle va réaliser en l'achevant. Ce passage de la puissance à l'acte, c'est le changement; toute forme, à chaque degré, devient matière pour une forme plus élevée. D'où vient cette aspiration, ce progrès vers le mieux ? D'une cause première, d'une forme immuable et parfaite, entièrement dégagée de la matière qui est l'acte pur, qui est Dieu.

PENSÉES. — *Ananké sténal* : il faut s'arrêter (dans la série des causes); on ne saurait remonter plus haut que la cause première. Notons aussi cette exacte et poétique définition du plaisir : « C'est ce qui s'ajoute à l'acte, comme à la jeunesse sa fleur ».



POUR LA MÉDECINE INFANTILE, nous avons créé un flacon à 3 francs (flacon n° 3).

Veuillez bien noter que la CARNINE LEFRANCQ réussit merveilleusement chez les enfants, même tout petits, et qu'elle donne des résultats immédiats et bien supérieurs à ceux que vous pouvez espérer de l'huile de morue, sirop antiscorbutique, de quinquina, etc.



A L'ATELIER

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Alfred STEVENS.



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 117

FÉVRIER 1913 (1)

ABONNEMENT

UN AN. - { FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

LA MORT DE CLÉOPÂTRE

Abusé par la feinte résignation de Cléopâtre, Octave ne doutait plus de montrer à la populace romaine l'altière reine d'Egypte marchant enchaînée devant son char de triomphe. Il n'avait pas entendu en partant, le dernier mot murmuré par Cléopâtre, ce mot que depuis la prise d'Alexandrie elle se répétait sans cesse : « Je ne servirai pas au triomphe ! »

Quelques jours après cet entretien, un familier d'Octave, prenant en pitié une si grande infortune, révéla secrètement à Cléopâtre que, le surlendemain on l'embarquerait pour l'Italie. Elle demanda à aller faire avec ses femmes des libations sur le tombeau d'Antoine. On l'y porta en litière, car elle était encore trop faible pour y marcher. Elle répandit le vin, posa les couronnes, puis elle embrassa une dernière fois la pierre du sépulcre en disant. « O cher Antoine, si tes Dieux ont quelque

puissance — car les miens m'ont trahie — n'abandonne pas ta femme vivante. Ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la faisant figurer à Rome au milieu d'une pompe fatale. Cache-moi avec toi sous cette terre d'Égypte. »

A son retour, Cléopâtre se mit au bain. Ses femmes la vêtirent de ses plus beaux habillements, la coiffant avec soin et ajustèrent avec soin la couronne royale. Cléopâtre avait commandé un repas magnifique. Sa toilette achevée elle prit place à table. Un paysan entra qui portait un panier, les soldats de garde avaient voulu voir ce que



HENRY HOUSSEY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PHOT. REUTLINGER

Tous les Médecins prescrivent la CARNINE LEFRANCQ, pendant que, sans relâche, quelques Industriels clament qu'un produit pharmaceutique, LE LEUR, remplace la viande crue, son jus, etc.
"LE LEUR" leur resterait-il pour compte, qu'ils cherchent si âprement à le placer ?

contenait ce panier; l'homme l'avait ouvert, avait montré des figues, et ceux-ci s'exaltaient sur leur beauté. Sa bonne humeur éloignait tout soupçon, on l'avait laissé passer. Cléopâtre prit le panier, fit por-

ter à Octave une lettre, que le matin elle avait écrite pour lui, puis elle resta seule avec Iras et Charmion. Elle ouvrit le panier et écarta les fruits. Elle espérait être piquée à l'improviste, mais le reptile dormait. Cléopâtre l'aperçut sous les figues.

« Le voilà donc ! » s'écria-t-elle, et elle se mit à l'exciter avec une épingle d'or. L'aspic la piqua au bras.

Averti par la lettre de Cléopâtre, Octave fit courir à ses appartements. Les officiers de l'empereur trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant ce qui venait de se passer. Ils forcèrent la porte et virent Cléopâtre vêtue de ses habillements royaux, couchée sans vie sur son lit d'or. Au pied du lit était le cadavre d'Iras. Charmion respirait encore, elle lui arrangeait de ses mains défaillantes le diadème autour de la tête. Un soldat s'écria d'une voix courroucée : — « Voilà qui est beau, Charmion ! » —

Oui, dit-elle en mourant, cela est très beau et digne d'une reine issue de tant de rois ! »

Octave fit mettre à mort Césarion, le fils que l'Égyptienne avait eu de César, mais il

se montra élement envers le cadavre de Cléopâtre. Selon la prière désolée que la reine lui en avait faite dans sa dernière lettre, il permit de l'enterrer à côté d'Antoine. Il accorda aussi une sépulture honorable aux deux fidèles esclaves, Charmion et



LA MORT DE CLÉOPÂTRE
Tableau de Jean Gigoux, Musée du Luxembourg.

Iras, qui avaient voulu accompagner leur maîtresse chez les ombres.

Par le suicide, Cléopâtre s'était soustraite au triomphe d'Octave. A défaut de sa personne, l'empereur eut son effigie. On porta, à Rome, dans le cortège triomphal, la statue de Cléopâtre avec un serpent enroulé autour du bras. Mais ne semble-t-il pas que la statue de cette reine illustre, qui avait soumis le plus grand des Romains, qui avait fait trembler Rome et qui, aimant mieux mourir qu'assister à son humiliation, avait par sa mort triomphé de son vainqueur, défiait encore le Sénat et le Peuple sur le chemin du Capitole.

HENRY HOUSAYE.

Carnine Lefrancq

CAPITAL 2.000.000 DE F^{rs} entièrement versés

USINE A ROMAINVILLE (Seine) AYANT COUTÉ 1.000.000,
CONSTRUITE SPÉCIALEMENT ET UNIQUEMENT POUR LA
FABRICATION DE LA CARNINE LEFRANCQ.

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUCHE
78, Faubourg St Denis - PARIS

Norman



Le Docteur REYMOND

LE CARNAVAL EN ALLEMAGNE

L'Allemagne, pays grave et qu'on pourrait croire éloigné des réjouissances bruyantes, a son carnaval, tout comme les peuples de l'Europe méridionale. Il n'est pas fêté partout mais il y a certaines villes où cette fête est célèbre et attire des milliers d'étrangers. Ceux de Cologne et de Munich existent depuis les temps les plus reculés ; ils sont entourés de légendes, coûtent des sommes énormes et durent des mois entiers. Mais le carnaval de Cologne se distingue aussi nettement



la fit inhumer en grande pompe. Mais lorsque triste et seul il regagna son logis, ses serviteurs se précipitèrent à sa rencontre avec de grands cris : « Seigneur, seigneur, disaient-ils, notre maîtresse, votre noble épouse est de retour au logis et en meilleure santé que jamais ! » Incrédule, le sire de Richmodis s'arrêta et cria : « Je croirais plutôt que mes chevaux vont paraître à l'instant à la fenêtre du troisième qu'à ce que vous me mandez, marauds ! » A peine eut-il terminé sa phrase que les fines têtes arabes de ses purs sang apparurent aux fenêtres désignées. Aujourd'hui encore, les étrangers peuvent contempler deux têtes de chevaux se penchant du haut



LA PLACE SAINT-CHARLES, A MUNICH

de celui de Munich que du carnaval de Nice, par exemple. A Cologne, c'est une fête essentiellement populaire, basée sur d'antiques traditions et bien que l'on choisisse Sa Majesté le Prince Carnaval parmi les jeunes gens des premières familles de la ville, les cortèges et les bals ne sont guère fréquentés par les dames de la haute société.



Naturellement, il y a à Cologne comme ailleurs, une commission qui se charge d'organiser les fêtes et, depuis des siècles, la première réunion des commissaires a lieu le onzième jour du onzième mois de l'année à onze heures onze du soir. Le cortège le plus curieux et qui se répète immuablement à peu de détails près chaque année est le défilé carnavalesque du Lundi gras, appelé Lundi des Roses.

Il part de la charmante place moyenâgeuse du Neumarkt, passe devant l'antique maison des Richmodis et se disloque devant le palais de Gurzenich où a lieu un banquet suivi d'un bal. La maison des Richmodis a son histoire : il y a des siècles et des siècles elle était habitée par le seigneur de Richmodis et sa jeune femme. Ils s'aimaient et étaient heureux. Malheureusement le bonheur humain est de courte durée : les dieux jaloux veillent. La jeune et noble dame de Richmodis mourut subitement. Le mari, désespéré,



des fenêtres de l'antique maison seigneuriale.

A ce cortège du Lundi des Roses deux groupes de personnages légendaires ne doivent jamais manquer. C'est d'abord celui de sainte Ursule et de ses onze mille vierges ; ensuite la longue farandole des domestiques de ferme, femmes et hommes, qui doivent danser tout le temps que dure la traversée de la ville. Toute le monde connaît la légende de sainte Ursule, fille d'un roi de Bretagne, chrétienne et fiancée au prince païen Holopherne d'Angleterre. Afin d'amener son futur époux à embrasser la foi chrétienne, sainte Ursule fit vœu de faire un pèlerinage à Rome avec onze de ses compagnes. Elle fit armer à cet effet onze trirèmes ; chacune de ses compagnes s'était entourée de mille servantes. Elles débarquèrent ensemble au port de Tita en Gaule et remontèrent le Rhin

LA PLACE DU MARCHÉ, A COLOGNE



jusqu'à Bâle, de là elles se rendirent à Rome. A leur retour, près de Cologne, elles furent toutes massacrées par les Huns; mais aussitôt onze mille anges descendirent du ciel, exterminèrent les barbares et délivrèrent la ville assiégée. Les habitants ensevelirent avec honneur les martyres et une église fut élevée sur leur tombe commune.

L'origine de la danse des domestiques de ferme est plus malaisée à connaître et les textes à ce sujet sont fort contradictoires. La plus généralement admise et tirée d'anciens manuscrits, serait la farce d'Elsabé Knoten, dont le sujet tient tout entier dans le procès intenté par une jeune fille à son fiancé qui se dérobe. Il se défend comme il peut et de nombreux détails risqués contribuent à égarer la populace. D'après d'anciennes éditions les domestiques dansant, seraient les nombreux témoins d'un procès mille fois répété.

Quant au carnaval de Munich, il ne peut se comparer à nul autre. Il est frondeur, naturellement gai, satirique et emporte toute la ville dans un tourbillon de vraie joie. La neige peut tomber, le ciel se voiler de gris, rien n'y fait : le carnaval munichoïse est joyeux quand même. C'est que Munich est une ville d'artistes cosmopolites; on y entend autant de français que d'allemand et

toutes ces jeunes têtes bouillonnent d'idées, de farces, de taquineries mais toutes de bon aloi. Ceux qui disent que le carnaval de Munich est brutal et grossier prouvent simplement qu'ils ne l'ont jamais vu.

Il est au plus haut point amusant de lire les annonces des journaux quelques semaines avant le carnaval : tous et toutes y vendent tout pour se parer. On offre à la vente des perroquets, des chiens, des lits, des batteries de cuisine et jusqu'à des objets de toute première nécessité. Le moyen de résister aussi à une ville entière prise de folle qui vous entraîne à sa suite ! Le carnaval munichoïse est une telle solennité que la cour elle-même y prend part. Tous les grands bals, redoutes ou veglione commencent par un défilé des princes et des princesses, et il n'est pas rare que le Régent lui-même, malgré son grand âge, vienne faire un tour dans les salles ou théâtres où se déroule le bal carnavalesque. Un très grand luxe règne; le champagne coule à flots et du champagne de France, car à Munich on adore la France. Par exemple ce qu'on y raille cordialement c'est Berlin et le Prussien. On ne leur passe rien et les cortèges bavarois ne possèdent pas de chars plus attrayants que ceux où quelque travers berlinois y est spirituellement symbolisé. E. de BATOURINE.

1820

VICTOR HUGO

Un coup de vent passa, souffla leste et charmant
Qui fit tourbillonner les jupes follement,
Je la savais ailée, étoilée, azurée,
Je l'adorais; mon âme allait dans empyrée
A sa suite. Oh! l'amour, c'est tout; le reste est vain.
Je ne supposais pas que cet être divin
Qui m'emportait rêver si loin de la matière,
Eût des jambes; soudain, je vis sa jarrettière,
Et cela me choqua. — Quoi! me dis-je, elle aussi !
Je la contemple, ému, tremblant, brûlant, transi,
Et je vois de la chair où j'adorais une âme !
Soit. Le songe est fini. Ce n'est donc qu'une femme
Qui marche sur la terre, et se retrouve au vent !

Et je fus amoureux bien plus qu'auparavant.

Carnine Lefrancq

SUC DE CHAIR MUSCULAIRE DE BŒUF CRUE

CONCENTRÉ dans le vide et à froid
par un procédé déposé à
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



PROCESSION RELIGIEUSE AU CONGO BELGE

VOLTAIRE A L'ACADÉMIE

Voltaire fut élu à l'Académie le 25 Avril 1746, et le 9 Mai suivant, il fut reçu par l'abbé d'Olivet, son ancien professeur au collège Louis-le-Grand. Cette élection est d'une importance capitale dans l'histoire de l'Académie; c'est le règne de la Philosophie qui commence; après lui viendront Duclos (1747); Buffon (1753); d'Alembert (1754).

Voltaire avait écrit contre l'Académie; et, selon les tendances qu'elle manifesterait dans les élections futures, il ne lui ménagerait pas les critiques les plus acerbes; cependant ces épigrammes et son dédain dissimulaient ses inquiétudes; il pouvait tout redouter des ennemis qu'il s'était faits, et s'il recherchait avec passion l'entrée de l'Académie, c'est qu'il espérait y trouver un abri et s'en faire un bouclier contre les attaques et les persécutions possibles. De plus, il avait soif de gloire, de domination, de popularité; il goûtait l'ivresse des réceptions enthousiastes lorsqu'il se rendait dans quelque une des nombreuses Académies de province ou de l'étranger dont il faisait partie, et il ne cacha pas sa joie, lorsque, après une longue absence, il revint à Paris pour y mourir au milieu d'une apothéose.

ÉMILE GOSSIER.

PIQUER UN LAÏUS

Piquer un Laïus, c'est tout simplement, dans le langage familier, adresser une allocution, faire un discours.

A l'École Polytechnique, où il règne un jargon spécial comme à Saint-Cyr, à Alfort et ailleurs, on n'avait pas, dès l'origine, exercé les élèves à écrire en leur langue: ce fut seulement en 1804 que le cours de composition française vint prendre place dans le programme.

Or, le premier morceau oratoire à traiter se trouva être un discours de *Laïus*, époux de Jocaste, père d'Œdipe; et comme *piquer*, dans le jargon de la même École, est synonyme de faire, on a dit *piquer un Laïus*, d'abord pour signifier une composition française, et ensuite, faire un discours quelconque.

Dans le langage des Polytechniciens, les députés de la Chambre, les avocats au barreau, les journalistes dans les premiers Paris *piquent des Laïus*.

Avec le temps, cette expression s'est répandue dans le public, où elle semble avoir déjà fait un certain chemin.

E. MARTIN.

MUSÉE DU LUXEMBOURG



AU PAYS DE LA MER

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Charles COTTET.

Le Docteur REYMOND



PHOT. FROU

Emile Reymond est né à Tarbes en 1865, fils de l'ingénieur, ancien député et sénateur de la Loire, Francisque Reymond. Ancien interne des Hôpitaux de Paris (promotion de 1891), lauréat de l'Institut, de la Faculté de Médecine et de l'Assistance publique, ancien chef de clinique de la Faculté, le docteur Reymond est chirurgien de la Maison départementale de Nanterre.

Le docteur Reymond est d'ailleurs un chirurgien aussi heureux qu'audacieux, car on lui doit deux cas de guérison après suture du cœur; et il est un des premiers en France à avoir donné (en collaboration avec le professeur Terrier) la technique opératoire de cette intervention.

Mais la chirurgie est cependant loin d'absorber la grande activité du docteur Reymond. Déjà il avait fait, dans son existence, une large part à la politique — actuellement il est sénateur de la Loire; et voici, à peine était née l'aviation, qu'il s'adonnait au nouveau sport, rivalisant bientôt d'habi-

leté et d'audace avec les plus notoires spécialistes.

Le docteur Reymond prétend d'ailleurs que l'aviation se fasse l'auxiliaire de la chirurgie et il annonce le temps où le chirurgien se transportera en aéroplane dans les localités éloignées où l'on réclamera son intervention; mais ce qu'il prévoit surtout, c'est le rôle considérable de l'aéroplane en médecine d'armée, pour la recherche des blessés sur le champ de bataille, après l'action, et peut-être même pour leur transport rapide aux ambulances.

Aux dernières grandes manœuvres, le docteur Reymond a montré ce qu'on pouvait attendre dès maintenant, de l'aéroplane, se rendant à son poste avec son oiseau, et parcourant avec aisance le champ de bataille.

PORTRAIT-CHARGE. — Double allusion à la double spécialité du docteur Reymond : un sujet vient de recevoir un coup de contenu dans le cœur. L'assassin n'a pas encore disparu que déjà le chirurgien-aviateur, qui a vu la chose de son aéroplane, s'est abattu près du blessé et lui a pratiqué la suture du cœur.

DANS LA RUE



M. A. BRIAND,
Président du Conseil des Ministres.
M. MOLLARD,
Chef du Protocole.

BATAILLE DE MAGENTA (4 Juin 1859)

(Voir notre reproduction, page 8)

Après les combats de Palestro et de Turbigo, Mac-Mahon, chef du 2^e corps, reçut l'ordre de se porter de Turbigo à Magenta par Buffalora, que devait aborder de front la division des grenadiers et des zouaves de la garde impériale (général Mellinet) établie en face, à San Martino. Le 4 juin, au point du jour, le 1^{er} corps se mit en marche sur deux colonnes : la première (division Espinasse) se dirigea à gauche, vers Magenta; la seconde (division la Motte-rouge), conduite par Mac-Mahon, descendit sur Buffalora, où ses tirailleurs débouchèrent vers une heure. Mac-Mahon, ayant cru apercevoir devant lui des forces ennemies importantes, fit arrêter le mouvement de la colonne en attendant que celle d'Espinasse sur sa gauche fût arrivée à hauteur. Mais déjà, Napoléon III, entendant le canon de Mac-Mahon sur sa gauche et jugeant le moment favorable, avait lancé Mellinet contre Buffalora et Ponte-Nuovo. Cette dernière position fut enlevée par les grenadiers et les zouaves de la garde; mais ceux-ci, écrasés par le nombre, durent repasser le Nariglio Grande après une lutte acharnée, où périt le général Cler. Pendant ce temps, à Ponte-Vecchio, la brigade Picard et la division Vinoy contenaient la gauche autrichienne. Enfin, à 4 heures, Mac-Mahon reprit vigoureusement l'offensive, emporta Buffalora, dégagera la division Mellinet et poussa droit sur Magenta, qu'Espinasse attaquait par le Nord. Après une série de combats sanglants qui se poursuivirent jusqu'à la nuit dans les rues et les maisons de Magenta, et où périt le général Espinasse, Mac-Mahon finit par saisir la victoire. Elle lui valut le bâton de maréchal et le titre de duc de Magenta. Les Français avaient perdu 4.500 hommes et les Autrichiens 10.000.



BATAILLE DE MAGENTA (4 Juin 1859)
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Yvon.



JOURNAL BI-MENSUEL
et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 118

FÉVRIER 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE. . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 15 Fr.

UN GÉNÉRAL DE VINGT-SEPT ANS



ALBERT SOREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

d'une petite troupe de prisonniers autrichiens, arriva devant la ville. Il s'arrêta non loin de la Porte romaine, descendit de sa voiture et enfourcha un petit cheval blanc de mine piteuse et d'allure éreintée. Masséna, Joubert, Kilmaine et le commissaire civil et fiscal, Saliceti, le suivaient. Il s'avança vers la porte où l'attendaient le comte Trivulzio à la tête des décurions, le duc Serbelloni, gentilhomme démocrate, l'archevêque Visconti, vieillard de quatre-vingts ans, à

la tête de son clergé. Il descendit de cheval. L'archevêque, qui, naguère, appelait sur le Français, étranger et impie, les foudres de la Providence, célébra dans la victoire de ces mêmes Français le décret éternel de cette même Providence.

Adulations et protestations, Bonaparte écouta ces harangues de commande avec le scepticisme impassible qui convenait et avec la politesse très simple, mais très haute, qui était déjà son attitude. Il répondit en assurant les Lombards de la bienveillance de la République :

« Elle entend que chacun contribue au bien de tous ; que chacun use de ses droits et les exerce avec vertu. Chacun pourra reconnaître son Dieu, pratiquer le culte que sa conscience lui inspirera... Chacun jouira de ses propriétés... Le mérite seul servira de démarcation entre les hommes... Songez, d'ailleurs, qu'une telle œuvre ne peut être parfaite d'un seul jet ; que la vertu, la modération, doivent corriger les erreurs. »

Il remonta en selle et franchit la porte étroite, où les cavaliers ne pouvaient passer que deux à deux. Au delà, s'étendaient des champs, des jardins, des espaces libres, de la verdure. Autour

Tous les Médecins ordonnent la viande crue, son jus et, de préférence, la **CARNINE LEFRANÇO**. — Voilà pourquoi les produits pharmaceutiques, délaissés au profit de cette merveilleuse et si active médication ne cessent de rabâcher dans toutes leurs annonces : « Nous remplaçons la viande crue, son jus, etc. »

d'un arc de triomphe de feuillage et de fleurs, la garde urbaine faisait la haie : beaux hommes au teint mat, gras, rasés de près, luisants, clinquants, souriants sous leurs uniformes verts, tout frais sortis des armoires, décorés de cocardes tricolores toutes neuves. Contenne par eux, la foule en habits de printemps, en habits de fête, bariolée, enrubannée aux couleurs républicaines, bourdonnante, exaltée. Signe caractéristique et qui devait se reproduire dans tous les triomphes français en Italie, peu ou point de populaire, de gens en haillons et même d'artisans. Le petit peuple se terrait, hostile, angoissé, maudissant les étrangers athées et sacrilèges, pillards d'églises, violateurs de monastères, se croyant en proie aux hordes allemandes de Barberousse. En revanche, toute une jeunesse élégante, la noblesse « éclairée », les bourgeois riches, les femmes, les unes en leurs équipages arrêtés aux carrefours, les autres aux fenêtres, jetant des fleurs, sorte d'avenue vivante, vibrante, chatoyante, illuminée que Milan ouvrait aux Français dépenaillés.

Ce fut pour Bonaparte sa première journée de triomphe, dans les capitales conquises. Il n'en connut jamais de plus radieuse. L'âme d'un peuple volait à lui. Tout ce qui pensait, tout ce qui comptait, à Milan, suivait, depuis un mois, avec une émotion croissante, sa marche victorieuse. Lassés de la raideur autrichienne, épris des droits de l'homme, ces Italiens, enthousiastes et légers, confondaient volontiers le plaisir avec l'indépendance ; ils acclamaient la liberté française des mêmes accents joyeux qui, dans l'opéra de Mozart, saluent l'arrivée de Don Juan dans son château en fête :

— *Viva la libertà !*

Cette épithète d'Italien que l'on jetait en Europe à la tête de Bonaparte, pour le discréditer de tout l'abaissement de l'Italie, comme si l'Italie eût été vouée à jamais à la stérilité, aux ruines, les ravissait d'orgueil. Ils se croyaient venus aux temps prédits par Dante : César descendait des Alpes, mais c'étaient les Alpes gauloises et César arrivait porté par le souffle de la Révolution française.

Il parut seul, en avant des autres, marquant la distance. Son air d'extrême jeunesse, sa maigreur malade, ses longs cheveux poudrés tombant sur ses épaules, ses yeux gris bleu, vifs, perçants, inquisiteurs et, tout à coup, d'une douceur captivante quand il en adoucissait l'éclat et laissait

tomber le regard ; ce front large, soucieux, ce recueillement pensif, *pensieroso*, tout, en lui, les frappa d'admiration. Ils se reconnaissaient et se glorifiaient en ce demi-dieu venu de l'Olympe pour leur liberté, leur grandeur et leur enchantement.

A mesure qu'il avançait et que la foule s'épaissit, les acclamations redoublèrent. Ce fut bientôt un délire de cris, de gestes, un éblouissement de couleurs agitées. Ils se penchaient, se pressaient,

se haussaient, saisis par les contrastes superbes du spectacle : chez le chef tant de puissance et tant de jeunesse ; chez les soldats, l'opposition presque poignante de cette marche triomphale et de cette troupe déguenillée, hâve, misérable ! « Toute la laderie de la Provence conduite par un capitaine de gueux ! », avait dit un Piémontais royaliste. Les Milanais ne s'en exaltèrent que davantage à la pensée de la pompeuse armée autrichienne, bien nourrie, rembourrée, compassée, plastronnée, blanc et or, se retirant devant ces invraisemblables vainqueurs, aux capotes trouées, rapiécées ; les uns secourant de leurs jambes maigres leur pantalon loqueteux, les

autres portant culottes ; ceux-ci en bottes éculées, ceux-là battant le pavé des semelles de leurs souliers ; la peau basanée, collée aux maxillaires, mais jeunes, allègres, la figure martiale, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, fiers de leur gloire, alléchés de plaisir.

Bonaparte descendit à l'archevêché, prit un bain, se coucha, puis, à la fin du jour, reçut les députations, les décurions, la municipalité. Le soir, on lui offrit, au *Palazzo reale*, un banquet somptueux.

Ceux qui l'ont connu racontent que cette journée le vit partagé entre la pensée de Joséphine qui ajournait sans cesse son arrivée, lui chicanant l'amour, et la pensée des Directeurs qui lui chicanait la gloire. « L'amour le plus vif, dit Stendhal, exalté jusqu'à la folie par la jalousie, et la haine provoquée par les apparences de la plus noire ingratitude et de la stupidité la plus plate. »

Le soir, la joie générale le gagna. Il s'abandonna à sa verve, ouvrit les horizons, anima les espérances. Mais la verve demeurait politique et les espérances se tempéraient de conseils.

— Vous serez libres, dit-il aux Milanais, qui l'entouraient, courtisans et enthousiastes, avides de recevoir leur destinée de sa bouche, vous serez libres et vous serez plus sûrs de l'être que les



BONAPARTE, par AMÉDÉE FAURE
(Musée de Versailles)



Le Docteur Paul CARNOT

Français. Milan sera votre capitale ; l'Oglïo et le Serio seront vos barrières, vous aurez cinq cents canons, l'amitié éternelle de la France. La Romagne vous écherra ; vous embrasserez les deux mers ; vous aurez une flotte. Trêve aux regrets et aux querelles... Il y aura toujours des riches et des pauvres... Si l'Autriche revient à la charge, je ne vous abandonnerai pas. Un jour, peut-être, vous tomberez ; mais alors je ne serai plus là, et, d'ailleurs, Sparte et Athènes aussi ont succombé après s'être inscrites dans les fastes du monde.

Ces paroles résonnaient comme les strophes d'une ode, au milieu d'une apothéose d'opéra. Dans les rues, la fête tourna en carnaval. Un

vieux professeur de théologie, le père Apruni, dansa la Carmagnole.

— Eh bien ! dit Bonaparte à Marmont, au moment de se mettre au lit, que croyez-vous qu'on dise de nous à Paris ? Est-on content ?... L'admiration doit être à son comble... Ils n'ont encore rien vu, reprit Bonaparte, et l'avenir nous réserve des succès bien supérieurs à ce que nous avons déjà fait. La fortune ne m'a pas souri aujourd'hui pour que je dédaigne ses faveurs : elle est femme, et plus elle fait pour moi, plus l'exigerais d'elle. De nos jours, personne n'a rien conçu de grand ; c'est à moi d'en donner l'exemple.

ALBERT SOREL

L'ANECDOTE

L'anecdote n'est pas si légère que le croient Messieurs les hommes graves. Avec le mot : *C'est amusant*, on a une manière dégagée de déshonorer les choses, mais l'anecdote, l'amusante anecdote, n'en est pas moins, quand on sait la choisir et l'enlever, la concentration même de l'histoire... Dans ces petits médaillons, qui ne sont rien du tout aux gros yeux béotiens des bœufs du travail lourd et de l'effort pénible, il y a vraiment plus d'histoire réelle accumulée que dans beaucoup de grandes pages tirées à quatre épingles et qui ont la prétention d'être des tableaux. Ce qu'il tient de molécules odorantes dans un grain de musc inépuisable, qui les a comptées ?

J. BARBEY D'AUREVILLE.

Depuis que la *spécialité* existe, jamais aucune n'a atteint l'importance de la CARNINE LEFRANÇO.

Il n'existe pas en Europe, pour la fabrication d'une *spécialité*, une seule usine aussi vaste que celle de la CARNINE LEFRANÇO à Romainville (Seine).

Et cette usine serait encore insuffisante si nous ne fabriquions pas la CARNINE LEFRANÇO à Barcelone pour les pays espagnols.



PATURAGE D'HIVER — EN LIMOUSIN

PHOT. JOYÉ

UN VOYAGE A TRIPOLI

Par une de ces matinées très claires de l'Orient, où l'air a une transparence telle que la vue discerne les moindres objets, même aux distances les plus éloignées, la ville de Tripoli m'est apparue sortant toute blanche de la mer bleue. Levé de fort bonne heure, je regardais depuis longtemps la plage africaine, toujours basse et plate, fuir devant moi. Elle se relève quelque peu aux approches de Tripoli. La première chose que j'ai aperçue, avant même de distinguer la ville, c'est un immense camp turc, Des rangées de tentes d'un gris clair couvraient la

plaine, et, quelque situées à un assez grand intervalle de Tripoli, elles étaient si nombreuses et si allongées qu'elles paraissaient rejoindre un fort qui fait partie de l'enceinte et dont les murailles se dressent fièrement vers le ciel.

Lorsqu'on débarque à Tripoli, on éprouve cette éternelle déception que causent les villes orientales.

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !

Le beau décor tombe; une réalité assez vulgaire apparaît. Néanmoins Tripoli ne manque ni d'originalité, ni de quelque beauté. Tout près du port s'élève un arc de triomphe romain, construit par un questeur en l'honneur des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Ælius Verus; les sculptures en sont lourdes, mais il est fort bien conservé. Un Maltais l'a transformé en magasin de tabac et en entrepôt d'épicerie; des barils d'huile, des paquets d'épices, des caisses de fruits secs remplissent l'intérieur. Autour de l'arc de triomphe romain s'étend un quartier à demi européen où dominent les Italiens et les Maltais, c'est-à-dire la population ordinaire des Échelles du Levant. A mesure qu'on entre dans la ville, le caractère en devient plus oriental. Que belle rue recouverte d'arcades, qui n'en longent pas les côtés comme dans la rue de Rivoli, mais qui vont de l'un à l'autre et ombragent le milieu de la chaussée, est complètement peinte en bleu, nuance fort heureuse dans une contrée où l'éclat de la lumière brûle les yeux; elle conduit au consulat français. La porte de ce consulat est gardée par de magnifiques cawas arabes et nègres portant le costume des tirailleurs algériens, ce qui leur donne un air martial très convenable à Tripoli. Les autres rues sont moins élégantes. Plus propres peut-être qu'en Tunisie, elles laissent pourtant encore sous ce rapport beaucoup à désirer; aux abords de l'oasis, d'assez grands boulevards, bordés de maisons ornées d'arcades qui, celles-là, courent

des deux côtés le long des maisons, sont remplis d'une poussière aveuglante; ils conduisent à la plage laquelle sert de promenade au beau monde de Tripoli; là, les femmes et les filles de consuls peuvent aller admirer les flots bleus de la mer.

La plupart des maisons consulaires sont situées dans une longue rue qui part de cette plage et remonte dans la ville en suivant le mur d'enceinte. Elles sont riches et vulgaires comme tout ce que les Européens font en Orient. L'intérieur de la ville arabe attire bien autrement l'attention : on y rencontre de fraîches ruelles ensevelies sous les arcades, des mai-

sons absolument closes, des constructions bizarres et pittoresques.

Le point principal de la ville est le quartier du commerce où sont établis des bazars couverts, semblables à ceux qu'on rencontre dans tout l'Orient. Mais, si les bazars de Tripoli ne diffèrent pas comme construction, de la plupart des autres, en revanche, ils sont très remarquables



VUE DU PORT DE TRIPOLI — TYPE D'ARABE

par la variété de physionomies des marchands et des acheteurs. C'est même là, à tous égards, le mérite propre, l'originalité de Tripoli. J'ai beaucoup voyagé en Orient; nulle part, ni au Caire, ni à Damas, ni à Constantinople, je n'ai observé une telle diversité de types, de couleurs et de costumes. « Tripoli, a dit le docteur Nachtigal, est le grand entrepôt commercial des habitants de Ghadamès, qui commandent, par leur trafic, le désert de l'Ouest, sont les correspondants d'affaires des Touaregs et possèdent des comptoirs dans les États d'Haooussa. Les négociants locaux se sont aussi mis, dans ces derniers temps, à aller jusqu'à l'Ouada; réciproquement, on trouve, à côté de ces négociants, leurs correspondants de toutes les régions de l'Afrique centrale, depuis le riche Ghadamès, porteur de burnous et d'escarpins, jusqu'au Touareg à la face voilée, depuis le Fezzanais jusqu'au nègre du Burnou et d'Haooussa, et au Toubou à la taille élancée. » Le spectacle des bazars et des rues de Tripoli ressemble donc à une immense exposition ethnographique où tous les spécimens de l'humanité africaine seraient représentés. Je ne sais si cela tient aux circonstances actuelles, mais ces spécimens m'ont paru avoir un aspect assez sauvage. Ces Arabes aux figures bronzées par le soleil, ces riches négociants du désert couverts de costumes sous lesquels ils semblent enfouis, surtout ces Touaregs dont la barbe est enfermée dans une sorte de sac et le front revêtu d'un voile qui laisse à peine passer les yeux, ont quelque chose de sombre, de mystérieux, dont l'impression est assez vive.

Gabriel CHARMES.

Le Docteur Paul CARNOT



Arrière petit-fils de Lazare Carnot et fils d'Adolphe Carnot, le savant minéralogiste, membre de l'Institut, Lazare - Adolphe - Paul Carnot est né le 16 janvier 1869, à Limoges (Haute-Vienne).

Comme son père, il a fait ses études au Lycée Condorcet (autrefois Lycée Bonaparte); il est licencié ès-sciences physiques et docteur ès-sciences naturelles. En 1892, il était reçu à l'externat, et arrivait à l'internat en 1894. En 1898, il se faisait recevoir docteur en médecine avec une thèse originale sur les Pancréatites, qui lui valait une médaille d'argent.

Ancien Préparateur du Laboratoire de Pathologie et de Thérapeutique générale du professeur Bouchard, en 1894, il retournait à ces premières fonctions, en 1902, comme chef du Laboratoire de Thérapeutique du professeur Gilbert. En 1902, il était reçu médecin des Hôpitaux et arrivait à l'agrégation en 1910. Entre temps, il produisait des travaux qui étaient couronnés par l'Académie de Médecine (1899) et par l'Académie des Sciences (1900).

Le docteur Paul Carnot a publié de nombreuses notes et de nombreux articles dans les revues médi-

cales et scientifiques. Outre sa thèse de doctorat ès-sciences sur le *Mécanisme de la pigmentation*, il a écrit, avec le docteur Gilbert, un ouvrage sur les *Fonctions hépatiques* (1900), et un *Traité de l'Opothérapie* (Masson 1898). Avec le docteur Richardière, il a donné une étude sur les *Maladies du Pancréas* (dans le *Traité de Médecine de Brouardel-Gilbert*), et avec le professeur Cornil, une étude de la *Cautérisation des plaies du foie* (*Semaine Médicale*, novembre 1888). Dans la *Semaine Médicale*, il avait publié auparavant (1895), avec M. Charrin, un article sur la *Signification antioxygène de l'élimination menstruelle*. En 1905, il a fait paraître un livre sur les *Maladies microbiennes*.

Savant de laboratoire autant que clinicien, le docteur Paul Carnot, formé par de fortes études classiques, manifeste une heureuse prédilection pour la physiologie et ses applications à la médecine, et toutes ses recherches portent la marque d'un esprit scientifique de premier ordre.

Actuellement, il s'occupe des fonctions de l'intestin, et il vient de faire connaître les résultats de très intéressantes expériences sur la perfusion intestinale et sur l'emploi extra-intestinal des purgatifs.

Avec le professeur Gilbert, le docteur Carnot dirige la *Bibliothèque de Thérapeutique*. Depuis 1900, il est membre de la Société de Biologie. Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Assis sur un rouleau d'intestins ayant servi à ses expériences de perfusion, tel un marin sur un rouleau de cordages, le docteur Paul Carnot médite... sur l'emploi extra-intestinal des purgatifs.



GROUPE DE FAMILLE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de LE MAÎTRE DE RUBEACOURT, Musée de Bruxelles.



JEUNE FILLE TUNISIENNE

(PHOTO LEUNERT ET LANDROCK, TUNIS)

CANTATE DE BETTINE

Nina, ton sourire,
Ta voix qui soupire,
Tes yeux qui font dire
Qu'on croit au bonheur,

Ces belles années,
Ces douces journées,
Ces roses fanées,
Mortes sur ton cœur...

Nina, ma charmante,
Pendant la tourmente,
La mer écumante
Grondait à nos yeux ;

Riante et fertile,
La plage tranquille
Nous montrait l'asile
Qu'appelaient nos vœux !

Aimable Italie,
Sagesse ou Folie,
Jamais ne t'oublie
Qui t'a vue un jour !

Toujours plus chérie,
Ta rive fleurie
Sera la patrie
Que cherche l'amour.

ALFRED DE MUSSET

(1851)

LOCUTIONS ET PROVERBES

Monter sur ses grands chevaux.

Au temps de la chevalerie, on distinguait deux espèces de chevaux : le palefroi et le destrier.

Le palefroi était le cheval de service, le cheval de parade, surtout celui que montaient les dames.

Le destrier était le cheval de main ou de bataille ; il était grand et fort, et, par suite, spécialement destiné aux hommes d'armes.

Or, quand les chevaliers quittaient le palefroi pour le destrier, on disait qu'ils *montaient sur leurs grands chevaux*, expression qui, prise au figuré, s'est employée et s'emploie encore dans le sens de prendre un parti vigoureux, se mettre en colère, montrer de la sévérité dans ses paroles.

ÉMAN MARTIN.

Nous tenons à déclarer que la CARNINE LEFRANCQ n'a aucune attache, qu'elle est toujours restée en dehors des nombreuses combinaisons médico-pharmaceutiques qui ont surgi durant ces dernières années.

Mais nous nous hâtons d'ajouter que cette déclaration ne cache aucune critique : nous sommes partisans de la liberté complète.

La CARNINE LEFRANCQ ne doit donc son succès qu'à sa valeur thérapeutique et son ambition est de toujours faire mieux pour justifier et conserver la confiance dont MM. les Médecins l'honorent.

La CARNINE LEFRANCQ contient les
ferments vivants du suc musculaire

NATIONAL GALLERY (LONDRES)



INTÉRIEUR HOLLANDAIS, de PETER DE HOOCH

LA CARNINE LEFRANCO

est indiquée dans

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
 TUBERCULOSE - OÉBILITÉ - CHLOROSE
 ::: CONVALESCENCES - FAIBLESSE :::
 MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 119
MARS 1913 (i)

ABONNEMENT
UN AN. — FRANCE... 12 FR.
ÉTRANGER... 15 FR.

MORT DE TURENNE



GEORGES DURUY

Nous sommes sur la rive droite du Rhin en 1675. Turenne commandant l'armée française, et Montecuculli, à la tête des Allemands en qui l'on s'accordait à reconnaître

les premiers tacticiens du siècle, restèrent en présence pendant plus de deux mois, sans que l'un vint à remporter sur l'autre quelque avantage marqué. De part et d'autre on n'oublia rien de ce qu'enseigne une longue expérience. Montecuculli se surpassa lui-même. Pour prendre son rival en défaut il fit des prodiges. Attaques soudaines, marches, contre-marches feintes, combinaisons profondes ou stratagèmes ingénieux, le chef de l'armée allemande ne négligea rien. Turenne déjoua tout. Sur un étroit espace, il se dépensa des deux côtés plus de génie qu'il n'en

faudrait pour conquérir un royaume. L'Europe suivait avec anxiété les péripéties de ce grand duel, et bien que la guerre fût alors générale, bien que d'illustres capitaines se trouvassent ailleurs aux prises, elle concentrait son attention sur ce coin de terre. Souvent les deux armées ne furent séparées que par un intervalle de quelques centaines de mètres. On se voyait, on pouvait presque se parler, et les corps avancés échangeaient des coups de feu. Jamais cependant l'action ne devint générale... Les chefs des deux armées se connaissaient, s'estimaient, se craignaient mutuellement. Ni l'un ni l'autre n'osait espérer la victoire des fautes de son rival : chacun ne l'attendait que de son propre génie. Et, comme la discipline était admirable dans les deux camps, Allemands et Français pouvaient ainsi se rapprocher les uns des autres, sans que leurs chefs eussent à craindre, ou qu'une ardeur inconsidérée entraînât leurs troupes et leur fit

Les journaux annoncent un nouveau produit qui remplace avantageusement la viande crue parce qu'il est seize fois plus nutritif que celle-ci.
Morale : un sot trouve toujours un plus sot... qui l'imité et le dépasse.

engager l'action sans attendre le signal, ou que la panique s'emparât d'elles et les ramenât en arrière avant d'avoir reçu l'ordre de battre en retraite.

Quand deux hommes de guerre d'un mérite aussi éminent se trouvent ainsi en présence, et que la victoire semble hésiter entre eux, c'est ordinairement en faveur du plus patient qu'elle finit par se déclarer. Montecuculli se lassa le premier de voir tous ses efforts successivement convaincus d'impuissance; au bout d'un mois et demi, il ne pouvait pas se flatter d'avoir remporté le plus mince avantage sur son adversaire. Les deux ponts restaient entre les mains des Français. Chaque tentative des Impériaux était immédiatement déjouée.

Soit dépit ou découragement, soit impossibilité de tirer plus longtemps ses subsistances d'un pays épuisé, le général ennemi se décida, vers le milieu de Juillet, à faire un mouvement en arrière. Il abandonna la position qu'il avait prise en face de Turenne, et qui lui permettait de mener indifféremment soit le pont de Kehl, soit celui d'Ottenheim.

Or, si le maréchal était resté si longtemps sur la défensive, c'était uniquement parce qu'il ne croyait pas pouvoir attaquer dans de bonnes conditions, ayant ainsi un grand fleuve à dos, peu d'espace pour se mouvoir, et devant lui une armée solidement établie dans une position très forte d'assiette. Il n'en était plus de même du moment où Montecuculli reculait. Les deux ponts sur le Rhin n'étaient plus directement menacés. Turenne, qui n'avait immobilisé ses troupes que pour mieux pourvoir à la sûreté de ses communications, était désormais libre de marcher en avant sans craindre sans cesse pour sa ligne de retraite. Il appartenait maintenant à l'audace d'achever le triomphe qu'une extrême circonspection avait préparé.

En effet, au premier bruit de la marche rétrograde des Impériaux, Turenne lança à la poursuite de Montecuculli plusieurs escadrons, avec mission d'observer soigneusement ses mouvements, de voir si c'est bien

une retraite qu'il exécute et non pas quelque feinte destinée à tromper les Français sur ses véritables intentions. Dès qu'il ne douta plus que l'ennemi recule, le maréchal lève son camp, ébranle son armée, joyeuse de marcher enfin en avant, et suit pas à pas les Allemands. Quelques escarmouches dont l'issue est plutôt favorable aux Français s'engagent entre les corps détachés. Tout

fait prévoir que l'heure de la bataille décisive est proche. Le 26 Juillet, Montecuculli s'arrête auprès du village de Salzbach.

Les deux armées campent le soir dans le voisinage l'une de l'autre. Le lendemain matin, Turenne observe avec le plus grand soin la position des ennemis. Il reconnaît bientôt que leur droite, protégée par plusieurs petits ruisseaux et des bouquets d'arbres, est inattaquable. Mais ils s'aperçoivent aussi que leur aile gauche est plus faible, et qu'on peut tomber sur elle à l'improviste en suivant sans bruit un ravin

qu'ils ont laissé sans défense. Après quelques moments de profondes réflexions, le maréchal juge que l'occasion est bonne pour infliger enfin un échec signalé aux Impériaux. Il se retourne vers les officiers généraux qui l'accompagnent et leur dit : « C'en est fait, je les tiens ; ils ne pourront plus m'échapper, et je vais recueillir le fruit d'une si pénible campagne. » — C'était la première fois que Turenne, au moment de livrer la bataille, avant même que l'action fût engagée, se disait ainsi assuré du succès. Les officiers qui connaissaient sa réserve et sa modestie, jugèrent à ces paroles que la perte de l'ennemi devait être inévitable. Tandis qu'ils se répandaient dans le camp pour donner les ordres nécessaires, le maréchal s'assit au pied d'un arbre et déjeuna rapidement. On vint le prévenir que l'armée ennemie se mettait en mouvement et cherchait à se dérober dans la direction des montagnes de la Forêt-Noire. Turenne aussitôt monta à cheval et s'avance vers une hauteur pour vérifier de ses yeux l'exactitude du renseignement qu'on lui apporte. Quelques officiers vou-



TURENNE



Le Docteur SCHWARTZ

laient le suivre. Il s'y oppose et dit à son neveu, le duc d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez ici; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » Il fait quelques pas en avant. Un officier lui dit alors : « Venez par ici, on tire où vous allez ». Le maréchal se conforme à cet avis en répondant gaiement : « Je ne veux pas être tué aujourd'hui. » Un peu plus loin, il rencontre le lieutenant-général de l'artillerie, Saint-Hilaire, qui lui dit en tendant la main : « Jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là ». Le maréchal se retourne et regarde. C'est alors qu'un coup de canon tiré au hasard part du camp ennemi. Le boulet coupe le bras encore tendu de Saint-Hilaire et vient frapper Turenne en pleine poitrine. Il s'incline sur l'arçon de sa selle, chancelle, et tombe mort entre les bras de ses officiers, après avoir ouvert deux fois les yeux. Le fils de Saint-Hilaire, présent à cette scène, sanglotait croyant son père mortellement blessé. Celui-ci, de la main qui lui reste, montre le corps inanimé du maréchal et dit : « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme. »

La nouvelle de cet événement déplorable se répandit avec rapidité, en dépit de tous les soins pris pour le tenir secret. Les officiers instruits les premiers ne purent si bien cacher leur douleur que les soldats ne devinassent la cause des larmes qu'ils voyaient dans les yeux de leurs chefs. Ce fut alors dans tout le camp français une explosion de désespoir. Des sanglots éclataient de toutes parts. Des vétérans bronzés au feu de vingt batailles pleurent comme des enfants et s'arrachent les cheveux : « Notre père est mort, s'écriaient les soldats, nous sommes perdus! »

Tous voulurent voir le corps de leur général. Ce triste spectacle change leur douleur en colère; ils erient d'une commune voix : « Qu'on nous mène au combat, nous voulons venger notre père! »

Les ennemis eux-mêmes furent pendant quelque temps sous une impression de stupeur à la nouvelle de cette mort qui les délivrait d'un si redoutable adversaire. Montecuculli, comme Saint-Hilaire, s'honora par de nobles paroles : « Il vient de périr, dit-il, un homme qui faisait honneur à l'humanité. »

GEORGES DURUY.



TUNISIE. — SPANIS TRAVERSANT L'OASIS DE GAFSA.
(PHOTO LEBERT ET LANDROCK, TUNIS).

La CARNINE LEFRANCO

La Carnine Lefrancq n'a plus besoin de publicité, puisqu'elle s'impose à notre pratique par ses résultats qu'aucun autre produit similaire ne peut nous donner.

Docteur Picard, Nantes.

Je suis de plus en plus satisfait de l'usage de la Carnine Lefrancq, elle donne toujours un résultat parfait. Elle est bien supérieure à tous les produits similaires.

Docteur Debacq, Verberie (Oise).

Je suis toujours enchanté de la Carnine Lefrancq qui n'a, dans la thérapeutique, aucun remplaçant.

Docteur Poirier, La Verrie (Oise).

La Carnine Lefrancq est certainement supérieure à tous les produits similaires; elle n'a que l'inconvénient pour nous, médecin de campagne, de n'être pas à la portée de toutes les bourses, surtout ces années-ci.

Docteur A. Clément, Frontignan (Hérault).



Yvonne Richard

MADAGASCAR. — FEMMES HOVAS DE FIANARANTSOA.

BEAUMARCHAIS

Pierre-Augustin CARON DE BEAUMARCHAIS est né à Paris, le 24 Janvier 1732. Fils d'un habile horloger, il se distingua dans l'état de son père et inventa un nouveau système d'échappement que lui disputa Lepaute.

Nommé horloger du Roi, il usa de son crédit de façon à être agréable au financier Paris-Duverney; celui-ci l'enrichit en le faisant participer, au moyen d'un prêt considérable, à de grandes spéculations. C'est alors qu'il renonça à sa profession.

Ses relations ayant affermi son crédit, Beaumarchais se voua au culte des lettres. Ses deux premières pièces: *Eugénie* et les *Deux Amis*, drames, eurent peu de succès.

Un procès avec les héritiers de Paris-Duverney lui fournit l'occasion d'atteindre subitement à la célébrité, en publiant ses « Mémoires » (1774-1775) qui constituent un des plus curieux documents de la littérature dans la dernière période du XVIII^e siècle.

Encouragé par le succès de ces « Mémoires » il créa une sorte de Comédie nouvelle pleine de verve et d'originalité. *Le Barbier de Séville*, 1775 et *Le Mariage de Figaro*, 1784, sont la vraie comédie de l'époque, l'image fébrile de la Société française à la veille de 1789.

Pendant la Révolution, il se livra à de nouvelles spéculations, moins heureuses cette fois. Il fut même emprisonné à l'Abbaye, mais échappa à l'échafaud. Il écrivit encore des Mémoires intitulés *Mes Six Époques* et mourut subitement, le 18 mai 1799, à l'âge de 67 ans.



BEAUMARCHAIS

Cet homme de vif-argent d'abord, — et d'argent ensuite, — ce millionnaire de l'esprit qui devint un millionnaire comme les sots peuvent le devenir, naquit à Paris d'un horloger riche en enfants, pauvre du reste, et qui regarda comme une grâce de la Providence que son fils, Pierre-Augustin Caron, eût le génie de l'horlogerie; car il l'avait, comme plus tard il eut le génie dramatique, et même quelques autres génies dont certainement le bonhomme de père ne se doutait pas... Comme les grands seigneurs, dont il écrivit dans son *Figaro* qu'ils se donnaient seulement la peine de naître, il ne s'était, lui aussi, donné que cette peine-là. Ce privilégié de naissance qui devait avoir un jour autant d'esprit que Voltaire, eut un double bonheur que n'eut pas Voltaire. Il était beau, et de la beauté robuste que les femmes aimaient dans son temps. C'était

un Apollon doublé d'un Hercule. Il eût très bien formé le quadrille de l'Amour avec Chamfort, Mirabeau et Casanova... Il était superbe et charmant comme un être enchanté de lui-même, toujours prêt à donner, de toutes les manières, du bonheur aux autres, et qui aurait manqué le trait qui l'achève s'il n'eût pas eu de fatuité! La fatuité, c'est le rayonnement de notre bonheur. Celui de Beaumarchais fut immense. Aucun homme ne fut plus heureux, plus *né coiffé* que lui... Ainsi, il se maria trois fois, cet homme audacieux, et ce qui réussit souvent si peu une fois aux autres hommes, lui réussit trois fois, à lui! La Fortune est femme, prétendent les Orientaux; pour lui, elle en fut trois... légitimes. Mais d'illégitimes, combien furent encore sa Fortune!

J. BARBEY D'AUREVILLY.

POÈMES EN PROSE

(Traduits du chinois)

TRISTESSES DU LABOUREUR

La neige est descendue légèrement sur la terre, comme une nuée de papillons.

Le laboureur a posé sa bêche, et il lui semble que des fils invisibles serrent son cœur.

Il est triste, car la terre était son amie, et, lorsqu'il se penchait sur elle, pour lui confier la graine pleine d'espérance, il lui donnait aussi ses pensées secrètes.

Et plus tard, lorsque la graine avait germé, il retrouvait ses pensées, tout en fleur.

Et, maintenant, la terre se cache, sous un voile de neige.

JUDITH GAUTIER.

CHERCHEZ BIEN

par quelle préparation pharmaceutique ou culinaire on peut remplacer la CARNINE LEFRANCQ, qui est préparée avec du suc musculaire de CUISSES de Bœuf, CONCENTRÉ dans le vide et à froid par un procédé déposé à l'Académie de Médecine, et

VOUS NE TROUVEREZ RIEN

MUSÉE WIERTZ, BRUXELLES

LE FIL D'ARGENT

Sous l'œil indiscret de la lampe
J'ai vu scintiller sur ta tempe
Le beau cheveu blanc que voilà...
Et tu m'as dit, avec tristesse :
« Quoi! voici venir la vieillesse,
Déjà ! »

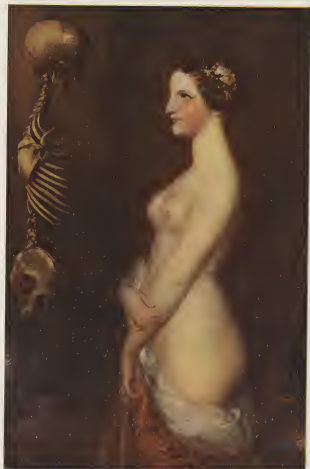
Allons, ma Douce, ris et chante!
Pour si peu, n'allons pas, méchante,
Troubler un seul de nos beaux jours:
Mon amour fera ce prodige
Que tu seras jeune, te dis-je,
Toujours !

Las! que veux-tu? chère compagne,
Comme nos pommiers de Bretagne
Tout doucement nous vieillirons,
Et Dieu, qui fait fleurir leurs branches,
Fleurira de couronnes blanches
Nos fronts !

Puis, ce cheveu, dont je m'empare,
Semble être un Fil d'argent très rare
Qu'en berçant Jésus et saint Jean,
La bonne Vierge, à la veillée,
Aura filé sa quenouillée
D'argent.

Et ce Fil béni, je le garde,
Car, lorsque l'Âge et la Camarde
De nos Corps seront les vainqueurs,
Pour l'Éternité, ma jolie,
Je veux que ce soit lui qui lie
Nos cœurs !

Théodore BOTREL.



LES DEUX JEUNES FILLES ou "LA BELLE ROSINE"

Reproduction, par la photographie des couleurs, d'un tableau de WIERTZ.

Le Docteur SCHWARTZ

Charles-Édouard Schwartz, né à Bône, en Algérie, le 17 Février 1857, a fait ses études au lycée de Strasbourg, et a commencé ses études médicales à la Faculté libre de Médecine de Strasbourg où il était aide de chimie en 1871-1872; mais il venait bientôt les continuer à Paris, où il arrivait à l'internat en 1873. Prosecteur en 1876, il passait sa thèse de doctorat en 1878.

En 1881, le docteur Schwartz était nommé chirurgien du Bureau Central, et en 1886 il arrivait à l'agrégation, premier de la section de pathologie externe.

Nous le trouvons alors successivement chirurgien à l'Hospice de Bicêtre (1889), à la Maison Municipale de Santé (1890) et à l'Hôpital Cochin, où il fait fonction depuis 1891. En 1895 il était chargé de cours de clinique chirurgicale.

La thèse de doctorat de M. Schwartz a pour titre : *Recherches anatomiques et cliniques sur les gaines synoviales de la face palmaire de la main*, et sa thèse d'agrégation traite des *Tumeurs du larynx*.

Collaborateur du « Nouveau Dictionnaire de

✦ Médecine et de Chirurgie pratiques », — où il a
✦ rédigé entre autres sujets, les articles : Parotite,
✦ Poplite, Pubis, Synoviales, Tendons, Utérus,
✦ Veines, — le docteur Schwartz a publié un
✦ volume sur la Pratique de l'Asepsie et de l'Anti-
sepsie en Chirurgie (Baillière, 1894). On lui doit encore une étude des Maladies Chirurgicales des Organes génitaux de l'Homme (dans l'*Encyclopédie internationale de Chirurgie*), un mémoire sur l'Asepsie opératoire et la stérilisation des mains (*Bulletins de la Société de Chirurgie*, 1904), une étude sur la Rachicocainisation (*Bulletins de la Société de Chirurgie*, 1901), et le chapitre de la Pathologie chirurgicale des Nerfs, dans le *Traité de Chirurgie clinique* Le Dentu-Delbet.

✦ Membre de la Société d'Anatomie, dont il
✦ est vice-président, membre de la Société de
✦ Chirurgie, président de la Société Médico-
✦ pratique, et membre du Comité de l'Association
✦ Française de Chirurgie, le docteur Schwartz,
✦ chirurgien de l'Hôpital Cochin, fait partie de
✦ l'Académie de Médecine et est Chevalier de
✦ la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Schwartz, très préoccupé, ainsi que l'indiquent ses travaux, du rôle des mains du chirurgien dans l'infection des plaies opératoires, se lave les mains avec une solution antiseptique. Dans une vitrine, les gants en caoutchouc qui suppriment toute infection possible par les mains.

LE DÉSIR

On dit que le plus grand bonheur est de n'être tourmenté d'aucun désir; je ne sais, car beaucoup souffrent de ne rien souhaiter. Pour être heureux, en tous cas, par l'absence de désirs, il faut que ce sentiment soit tellement naturel que l'on n'en ait pas conscience, et cela n'est presque à la portée de personne. Le philosophe qui « borne ses désirs » par volonté, réflexion

✦ et sagesse, est un résigné; ce n'est pas un heureux.

✦ Le désir suppose la privation de la jouissance
✦ et cependant il n'y a pas de jouissance sans désir.
✦ Ce qui fait que toutes les jouissances sont courtes,
✦ parce qu'elles disparaissent par leur seule durée.

✦ L'habitude atténue le charme des biens, plus vite
✦ que la rigueur des maux.

VICOMTE D'AVENEL.

CARNINE LEFRANÇO

Pur suc de Vienne de Bœuf crue INALTÉRABLE
CONCENTRÉ dans le vide et à froid

121 CONVALESCENCES FAIBLESSE
MALADIES du ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANOREXIE - ANÉMIE - NÉURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillères à soupe par jour
pour ou après d'un bon repas, quel qu'il
soit, ou à volonté, thé, lait, etc.
Boîtes de 100 grammes, FROID ou CHAUD.

Dépot Général: ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE, 78 F^{ts} S^{ts} Louis 7. BIS



L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de FLANDRIN.



L'ÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 120
MARS 1913 (2)

ABONNEMENT
UN AN : FRANCE . . . 20 Fr.
ÉTRANGER . . . 23 Fr.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

LES FÊTES DU MARIAGE DE NAPOLEON ET DE MARIE-LOUISE

Le 29 mars, la Cour partit de Compiègne pour Saint-Cloud, où devait être célébré le mariage civil. Le mariage religieux était fixé au 2 avril à Paris. Le mariage civil, auquel assistèrent vingt-cinq cardinaux, fut célébré avec la pompe convenable et suivi d'une fête magique dans le jardin et le parc de Saint-Cloud. Les cascades furent illuminées avec tant d'art et de profusion qu'elles paraissaient retomber en nappe de feu. Les grilles restèrent ouvertes toute la nuit à l'immense population qui, malgré la pluie, afflua de toutes parts, et la joie populaire eut son cours. Mais, au palais, une scène d'intérieur, dont à Compiègne j'avais vu ou plutôt entendu se préparer l'orage, réunissait dans son cabinet l'Empereur et ses sœurs. Le sujet était grave, car il s'agissait de les décider, ainsi que les Reines de Hollande et de Westphalie, à porter à elles cinq la queue du manteau de l'Impératrice à la solennité du mariage religieux. Je dois dire que la résistance venait des deux qui n'étaient pas reines, des prin-

cesses Elisa et Pauline, simples duchesses souveraines, qui, par conséquent, avaient à faire un sacrifice de dignité bien inférieur à celui de leur sœur la Reine de Naples. La princesse Borghèse semblait vouloir défendre encore une autre royauté, celle de la beauté, qu'aucune de ses sœurs ni des Reines ne pouvait lui disputer. « Jamais, jamais, m'avait-elle dit à Compiègne, je n'y consentirai, j'aimerais mieux mourir. » L'empereur, qui connaissait bien le caractère de ses sœurs, s'y était pris de loin pour les amener à remplir cette condition du programme invariablement arrêtée par lui. Il était, toutefois, parti de Compiègne sans l'avoir obtenue. Finalement, elles ne cédèrent à Saint-Cloud qu'à un ordre souverain, tel que Napoléon savait au besoin en donner pour que sa volonté fut faite sur la terre. Jupiter avait dû tonner.

Le 2 avril, le plus beau soleil, celui qui de tout temps était au service de Napoléon quand il ne pouvait s'en passer, le plus beau soleil avait éclairé la magnifique et solennelle en-

L'HÉMOGLOBINE, simple élément du sang, NE REMPLACE PAS
LA VIANDE, pas plus qu'un phosphate, élément du lait, ne remplace le lait.

trée de l'Empereur et de l'Impératrice par les Champs-Élysées, entre deux arcs de triomphe, dont l'un improvisa la représentation fidèle de celui de l'Etoile, tel qu'il devait être plus tard, et l'autre s'élevait au pont tournant.

Le cortège traversa le jardin des Tuileries. Certainement on peut évaluer à deux ou trois millions le nombre des spectateurs que

princesses étaient des déesses ; le soir, elles furent des astres. Nous suivions avec nos grands costumes chacun notre souveraine, et j'éprouvai un plaisir infini à voir avec quelle mauvaise grâce, affectée, la princesse Pauline portait ou laissait vaguer la portion qui lui revenait de la queue du manteau de sa belle-sœur. Elle était rouge de dépit, et elle riait d'humeur, en laissant voir, toutefois, que



MARIAGE DE NAPOLEON I^{er} ET DE MARIE-LOUISE (1810). — Tableau de GARNIER (Musée de Versailles).

la pompe et la nouveauté des fêtes parisiennes attirèrent de toutes les provinces et firent sortir de leurs maisons dans cette journée vraiment monumentale. Le cortège arriva par l'intérieur du palais à la grande galerie, qui offrit à la jeune impératrice un coup d'œil tout à fait nouveau. Elle était littéralement tapissée de deux côtés, sur trois rangs de gradins, des dames les plus distinguées de la Cour et de la ville, dont les brillantes toilettes avaient fait gagner, sans doute, quelques millions au commerce parisien. Elles étaient étincelantes de broderies, de perles, de diamants ; mais elles eurent affaire à forte partie, et il leur fallut baisser pavillon devant l'éclat des parures impériales, royales et ducaltes, dont le joaillier de la couronne pourrait seul rendre compte, sauf de cet éclat inconnu qu'elles recevaient des rayons du soleil, dont chaque diamant semblait être une étincelle. Le matin, les six

si la plus grande marchait devant elle, elle était suivie par la plus belle. La princesse Borghèse était asservie et non domptée ; jamais elle n'oublia cette humiliation ; jamais elle ne la pardonna à Marie-Louise, qui n'en était que l'occasion, et depuis il fallut toute l'autorité de l'Empereur pour la décider à paraître de temps en temps au cercle de l'Impératrice.

Le grand salon d'Apollon, où se termine la galerie, avait été converti en chapelle d'une grande magnificence.

On y avait élevé tout autour des tribunes, pour les rois et les princes étrangers, le corps diplomatique, les ministres, les cardinaux et tout ce que Paris renfermait de plus considérable en personnages des deux sexes. Au fond de cette chapelle était l'autel.

Le cardinal Fesch, grand aumônier de France, donna la bénédiction nuptiale aux deux époux, et tout fut consommé.

(Mémorial de Norvins).



Le Docteur DELAGÉNIÈRE

L'OMELETTE AUX CONFITURES

« L'angélus de midi a sonné depuis plus d'une demi-heure, et l'abbé Saurien n'est pas rentré. Dans la cuisine du presbytère, la vieille Palmyre ronchonne devant son fourneau. Déjà l'entrecôte n'est plus qu'une bidoche carbonisée, et les haricots verts racornis commencent à puer le roussi.

« Soudain, par l'entre-baillement de la porte, la tête rougeaude de l'abbé Saurien crle :

« — Palmyre, j'ai ramené M. Durtal pour déjeuner. Vous ajouterez une omelette aux confitures.

« Tandis que, dans la salle à manger voisine, les fourchettes cliquettent et que les couteaux crissent sur les assiettes, la maritorne commence, tout en maugréant. Elle saisit six œufs, pollués de fiente, et les fracture, avec la rudesse d'un Templier fracassant des crânes rasés d'infidèles. Chaque coque, ainsi qu'un nez d'enrhumé, laisse couler de longs filets glaireux, et, près des jaunes qui patientent dans un bol, cette morve emplit le fond d'une terrine. La mégère, armée d'une fourchette, flagelle la gelée tremblotante qui se crible de bulles, blanchit et monte. Furieusement, elle s'escrime, elle rugit; la sueur vernisse sa face congestionnée

et coule des mèches vermiculées qui ballottent sur son front.

« Maintenant, la terrine redonde de mousse, telle qu'une écuelle de barbier. Les jaunes y sont précipités. Ils tachent de cérumen la masse cotonneuse et lui donnent l'aspect d'une boule d'ouate retirée de quelque géante oreille.

« Dans la poêle, cependant, le beurre fondu crachote et pète. La mixture triturée y culbute pour un moment; son grésillement s'achève sur un plat de vieux strasbourg craquelé, où des roses violâtres s'accouplent à des feuillages d'un vert acide. Alors, la souillon happe un pot de confitures; à l'éclat des ors, des ambres, des orpiments, des chromes opulents et des cadmiuns fougueux, la gelée de

groseilles vient ajouter la véhémence redoutable des laques carminées et la fanfare des garances.

« Mais ce n'est pas tout. Pour croissillonner de caramel l'omelette enfarinée de sucre, la virago brandit une tige de métal rougi au feu, et la lui applique sur la panse avec une férocité de tortionnaire. Enfin, elle se rue vers la salle à manger, emportant sa victime fumante, dont la fente lippue bave du rouge et du jaune comme un abcès crevé. »

HUYSMANS.



HUYSMANS

DANS LA RUE



M. ETIENNE,
Ministre de la Guerre.

Comme nous ne sommes vraiment pas qualifiés pour apprécier la valeur thérapeutique des nombreux produits qu'on oppose à la

CARNINE LEFRANCQ

nous prions MM. les Médecins, qui désirent être fixés d'une façon définitive, de vouloir bien procéder à une comparaison sur deux malades pris dans une situation clinique aussi semblable que possible.

Nous laissons de côté, bien entendu, comme tout à fait hors de cause, tous les produits pharmaceutiques qui émettent la prétention de remplacer la viande crue, son jus, etc., le Médecin étant, évidemment, déjà fixé à leur sujet.

DANS LA RUE



M. A. SARRAUT,
Gouverneur de l'Indo-Chine.



TUNIS. — FEMME ARABE
(PHOTO LEBRENT ET LANDRUCK, TUNIS).

MARGOT, MA MIGNONNE

Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son fracas dans la cheminée ?
Voici qu'a fleuri la nouvelle année.
Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son tapage après comme avant ?

Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte à grands flots dans la forêt d'or ?
Voici qu'a fleuri l'amoureux décor.
Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte et bouillonne à l'arbre du rêve ?

Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui tout doucement veut venir au monde ?
Voici qu'a fleuri le cœur de ma blonde.
Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui veut voir enfin le ciel étoilé ?

Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasant d'amour au bord du ruisseau ?
Voici qu'a fleuri le fol arbrisseau.
Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasant d'amour et d'un tas de choses ?

Margot, Margoton, entends-tu mon cœur
Qui gronde, et tempête, et pleure, et soupire ?
Voici qu'a fleuri l'idéal empire.
Margot, Margoton, entends-tu mon cœur,
Ce gars si terrible à qui tu fais peur ?

GABRIEL VICAIRE.

LA FEMME

Moins riche que l'homme en qualités acquises, la femme l'emporte par les qualités natives, ce que Montaigne appelle les qualités de prime-saut. Son instinct la guide parfois aussi heureusement que la plus rigoureuse logique. Tandis que nous discutons, elle observe : le grand livre du monde lui est familier ; elle devine, elle démêle, elle pénètre ; c'est dans le détail des choses de l'âme un merveilleux psychologue. Sa volonté conçoit, quand il le faut, les résolutions les plus vaillantes, les résolutions du sacrifice. Où nous décidons par raison, elle écoute son cœur, et la tendresse n'a pas de source plus profonde, le dévouement de plus complet abandon. Au bon sens le

plus solide elle sait allier les grâces légères. Dans tout ce qui demande du tact, du goût, moins d'application que de génie, l'oubli ou le don de soi-même, dans la conversation, la correspondance, la critique, des juges difficiles ne lui reconnaissent pas de supérieur : elle a la finesse, l'élan, le charme. Ce sont là des richesses incomparables, dont il n'est besoin que de diriger et de perfectionner l'emploi. On peut régler son imagination et rectifier son jugement, éclairer ses sentiments et assurer sa volonté, discipliner en un mot ses facultés sans en contraindre l'allure naturelle.

Octave GRÉARD.

La CARNINE LEFRANCO est, avant tout,
un agent producteur de mononucléoses,
par conséquent un excitateur des défenses
naturelles de l'organisme.

POISSON D'AVRIL

Quelle est donc la vraie version de l'origine du *Poisson d'avril*? Une des plus connues nous parle de ce prince de la maison de Lorraine que Louis XIII gardait dans une forteresse dont la Meurthe baignait les fondations et qui se sauva en traversant la rivière à la nage. Voilà le poisson, sa date, et surtout la cause de sa popularité en Lorraine, où par esprit de nationalité on perpétua ce souvenir en imaginant d'amusantes tromperies à chacun de ses anniversaires.

Mais il paraîtrait que la véritable version remonterait à des temps plus lointains.

Par un arrêt du Parlement enregistré en 1567, Charles IX régnant, le calendrier fut changé et le commencement de l'année fixé du jour de Pâques au 1^{er} janvier. Il s'ensuivait que les étrennes qui se donnaient en avril furent reportées au mois nouveau qui prenait la tête du calendrier. Mais on conserva le souvenir du passé et l'on s'amusa aux dépens de ceux qui protestaient contre l'innovation. On leur donnait des étrennes comiques, et comme en avril le signe zodiacal est le *Poisson*, on imposa ce nom à ce genre d'innocentes plaisanteries.

Et voilà! Si cette solution trouve d'irréductibles adversaires, qu'ils nous en fournissent une autre.

LES PREMIERS PHILOSOPHES

ÉPICURÉ

Athénien, il naquit en 342 av. J.-C. A 36 ans, il fondait une école où affluaient bientôt les disciples, sur lesquels il exerçait un grand ascendant et dont il était adoré. Il a composé de petits traités, des lettres, des recueils de maximes morales, dont il ne nous reste que quelques fragments.

PHILOSOPHIE. — Elle consiste en une physique et une morale. La physique est l'*atomisme*, déjà enseigné par le philosophe Démocrite; les atomes, infiniment petits, immuables, solides, indivisibles, comme l'indique l'étymologie (du grec *a* privatif, *tomè*, section, coupure) sont les éléments primitifs qui, par leurs assemblages, composent les différents corps dont est constitué l'univers; c'est là, on le voit, un pur matérialisme. En morale, l'épicurisme n'est pas, comme on le croit trop souvent, la doctrine du plaisir et de la satisfaction coûte que coûte des appétits sensuels; c'est l'*eudémonisme* ou morale du bonheur. Or, le bonheur épicurien est purement négatif, l'homme y atteint par le repos, l'abstention, la modération, favorisé s'il peut arriver à cet état d'*ataraxie* (absence de trouble) qui est l'objectif du sage.

PENSÉE. — « Pourquoi craindrions-nous la mort, puisque nous ne sommes pas morts tant que nous la craignons, et que nous mourrons tout entiers? »

MUSEE DU LUXEMBOURG



LES HALEURS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Jules Adler.

Le Docteur DELAGÉNIÈRE, du Mans.

Henri-Yves Delagénère commença sa médecine à l'École d'Angers. En 1880, il était externe, puis interne des Hôpitaux de cette ville. L'année suivante, il obtenait au concours la fonction de prosecteur. Il vint alors à Paris, où on le trouve externe des Hôpitaux en 1883, et interne en 1886.

Après avoir soutenu une thèse pour le doctorat sur « la Cholécystentérostomie », où le jeune médecin affirmait déjà sa spécialisation chirurgicale, le docteur Delagénère alla s'installer au Mans.

Partisan de la décentralisation, il a fondé dans cette ville, où il n'y a pas d'École de médecine, ni de corps enseignant, un centre chirurgical des plus importants.

Très partisan aussi de la collaboration constante du médecin et du chirurgien (voir son discours présidentiel du xx^e Congrès de Chirurgie), il a organisé au Mans une vaste clinique où les malades sont étudiés par leur médecin traitant en même temps que par lui-même, et où se trouvent toutes les ressources scientifiques modernes (Rayons X, Laboratoire d'histologie et de bactériologie dirigé par des spécialistes).

L'œuvre du docteur Delagénère est considérable, et nous ne pouvons énumérer ici toutes ses publications, qui ont, pour le plus grand nombre,

été données dans les *Archives provinciales de Chirurgie*, dont il est le fondateur.

Beaucoup d'entre ces travaux se rapportent à la chirurgie des voies biliaires. Il est d'ailleurs l'auteur de la méthode dite de « section de proche en proche des voies biliaires » pour la découverte des calculs. En gynécologie, il a introduit chez nous le plan incliné, qui est actuellement utilisé par tous les chirurgiens. Le premier en France, il a pratiqué les hystérectomies abdominales totales pour suppurations pelviennes, et a démontré la supériorité de cette méthode, aujourd'hui également admise par tous les gynécologistes.

Il est encore l'auteur d'un procédé devenu classique de cure radicale pour la hernie crurale, de la méthode dite, en chirurgie pleuro-pulmonaire, du « Pneumo-thorax chirurgical ». En chirurgie de l'estomac et du duodénum, il est partisan convaincu de l'exclusion du pylore.

Membre correspondant de la Société de Chirurgie depuis 1892, membre correspondant de l'Académie de Médecine depuis 1910, Président de l'Association des médecins de la Sarthe, chirurgien de la Clinique chirurgicale du Mans et de l'Asile des Aliénés, le docteur Delagénère est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Delagénère, qui vient de pratiquer une opération de section de proche en proche des voies biliaires, pour la recherche des calculs, vide une vésicule de ceux dont elle est remplie. On voit la bile couler par le cholédoque sectionné. Au fond, une malade est installée sur le plan incliné dont le docteur Delagénère est l'inventeur.

LES ŒUFS DE PÂQUES

Combien charmante est cette coutume de donner aux enfants des œufs de Pâques, tradition qui ne s'est guère maintenue pour les grandes personnes, car les cadeaux qu'elles reçoivent ne sont pas, le plus souvent, renfermés dans des œufs de poule !

Les premiers œufs de Pâques étaient en effet des œufs de poule, si nous en croyons les vieux chroniqueurs, qui nous ont légué leurs impressions. Suivant l'un d'eux, voici comment les choses se passaient jadis :

Le vendredi saint, les écoliers et les clercs des églises s'assemblaient sur la place publique au bruit des trompettes. Les uns portaient des étendards, sur lesquels étaient peints des œufs ; les autres étaient munis de lances et de bâtons. Ils se rendaient alors à la porte des églises et faisaient bénir les œufs teints en couleurs diverses, puis ils se répandaient dans la ville pour les offrir à leurs parents et amis. Le jour de Pâques, on cassait ces œufs, on en faisait une salade et on la mangeait en famille, « avec grande volupté », ajoute le gourmand chroniqueur.

Telle est l'origine des œufs de Pâques. Aujourd'hui, les enfants les mangent, mais ils sont en chocolat ou en sucre !

ANÉMIE-CHLOROSE
ANOREXIE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE
TUBERCULOSES
NEURASTHÉNIE
CONVALESCENCES
MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

CARNINE
LEFRANCQ
SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU
INALTERABLE

De 1 à 5 cuillères à soupe par jour, à l'ordinaire ou avant ou après les repas.
FROID ou TIÈDE

Préparé par les Établissements "UNION" à Paris

COLLECTION WALLACE (LONDRES)



FÊTE CHAMPÊTRE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de J.-B.-J. PATER.

Jean-Baptiste-Joseph PATER, peintre français, naquit à Valenciennes en 1695 et mourut à Paris en 1736. Il suivit fort peu de temps les leçons de Watteau, puis travailla seul, et produisit, dans une manière approchant à celle de Watteau, un grand nombre de tableaux de genre, de bambochades, de dessus de porte, de cartouches, etc. Il entra à l'Académie de peinture en 1728. Nous citerons de lui : *La Fête Champêtre*; *la Tente des Vivandiers*; *l'Arrivée des comédiens dans la ville du Mans*; *le Mari battu et content*; etc. Les tableaux que possède l'Empereur d'Allemagne (ancienne collection de Frédéric II) sont excellents.

Excepté la Collection Royale Prussienne, aucune ne comprend un plus grand nombre d'œuvres des principaux imitateurs de Watteau, que la Collection Wallace. Ce tableau est un exemple du genre.



CANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 121

AVRIL 1913 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

LA NOUVELLE-ORLÉANS

La Nouvelle-Orléans est incontestablement et de beaucoup la plus jolie ville que j'aie jusqu'à présent rencontrée en Amérique, et l'avenue Saint-Charles est la plus belle voie de la Nouvelle-Orléans.

Longue d'une dizaine de kilomètres, plantée de trois rangées d'arbres, avec des pelouses verdoyantes, parcourue par deux lignes de tramways rapides qui ne gênent en rien la circulation, tant l'avenue est large, bordée de maisons et de villas ravissantes, elle réalise l'idéal d'un quartier riche aux abords d'une grande ville commerçante : une sorte de Neuilly tropical. Dans les rues transversales qui la coupent tous les cent mètres, d'élégants hôtels privés, des cottages ravissants couronnés de fleurs. Les villas sont pour la plupart en bois avec balcon de fer ouvragé. — C'est le style colonial, avec portique grec et colonnes, galerie circulaire, windows en rotonde, — entourées de pelouses vertes, de parterres de pensées, d'arbres splendides, palmiers, magnolias, acacias, camélias, lauriers-roses, figuiers, et festonnées de rosiers grimpants.

Sur les galeries, encadrées de clématites et de glycines, les gens se balancent lentement dans leurs fauteuils à bascule, des enfants courent sur les pelouses, surveillés par des négresses en turban jaune, des oiseaux piaillent dans les lilas, la poussière de la route garde l'empreinte des pas et des roues de bicyclettes, quelque chose d'enveloppant et de doux émane de la terre et des arbres, descend du ciel limpide. Les yeux caressants et noyés de langueur des femmes souriantes, la nonchalance de leur démarche, leur taille souple comme une llane et la musique de leur voix s'harmonisent idéalement à la mollesse de la nature luxuriante, à la tiédeur odorante et paresseuse de l'air, à l'indolente flânerie des nuages dans le ciel. C'est une Espagne moins âpre, une Italie aussi voluptueuse mais moins nerveuse, un pays d'école buissonnière où l'on s'étonne de l'activité des habitants.

Je suis resté longtemps à la Nouvelle-Orléans, plus longtemps que partout ailleurs, autant pour me récompenser de mon long hiver stoïque, que

LA CARNINE LEFRANCQ DONNE DES RÉSULTATS TOUT A FAIT

REMARQUABLES DANS LES

ANOREXIE

CONVALESCENCES de GRIPPE

pour essayer d'étudier la persistance ou la fusion de la race française dans cette jeune civilisation anglo-saxonne.

Et j'ai vu que les Américains du Nord ont, en effet, apporté ici leur activité dévorante, leur esprit d'entreprise. Ils ont donné aux créoles le souci des réalités commerciales et industrielles,

ricains de la Nouvelle-Orléans est réelle, souriante, empressée. Leur froideur originelle n'est vraiment plus qu'une retenue polie.

Quant aux créoles de la Louisiane (je parle de la classe cultivée), ils ont conservé cette fine fleur d'urbanité qu'on goûte surtout quand on en est privé. J'ai vu des représentants de ces vieilles



L'AVENUE SAINT-CHARLES, A LA NOUVELLE-ORLÉANS

les ont rendus plus hardis, plus précis, plus entreprenants. Mais le soleil et les créoles leur ont rendu leurs cadeaux; ils les ont faits plus sensibles et moins rudes. Leurs façons n'ont plus du tout la raideur un peu glacée de la Nouvelle-Angleterre. Cette glace s'est dégelée à la chaleur et au sourire de la nature et des êtres. Le soleil a fondu, dissous les éléments trop absolus des races, et s'il ne les a pas amalgamés encore, il a accompli ce miracle de sociabilité de rendre des puritains gracieux et de sensualiser l'âme des fils des quakers. Comme celle des Français d'origine, la politesse des Amé-

familles françaises et espagnoles qui émigrèrent ici il y a un siècle et plus. Leur empressement courtois, leurs façons alsées sont des signes restés purs de leur atavisme. Les femmes y ont une grâce si riante, une amabilité si exquise et si simple, les hommes savent créer autour d'elles une atmosphère de galanterie si délicate et si respectueuse, une civilité si fine et toujours en éveil qu'on pense malgré soi que les traditions se sont conservées plus pures peut-être dans l'émigration, comme une graine précieuse qu'on a peur d'épuiser trop vite.....

Jules HURET.

LA LUTTE POUR LA VIE

Comme la Mécanique, la Thérapeutique fait des progrès, et certains vieux produits pharmaceutiques sont abandonnés aujourd'hui tout comme les vieilles machines démodées. Mais ces délaissés, qui ne veulent pas disparaître, récalcitrent et, n'ayant plus de place, tentent de prendre celle des nouveaux venus : ils annoncent

QU'ILS REMPLACENT LA VIANDE CRUE.



Le Docteur de BEURMANN

NINON DE LENCLOS

Les grandes coquettes sont les prêtresses de l'amour. Ce sont elles qui entretiennent le feu sacré. C'est pour elles que l'on commet tant d'actions criminelles ou vaillantes.

Ninon de Lenclos, qui fut une folle aimable, nous donne la vision d'une coquette qui sut charmer trois générations et s'attacher Voltaire, ce sceptique enragé, ce railleur, qui, peut-être, ne railla pas celle qui ne l'oublia pas en mourant.

Ninon de Lenclos disait à Saint-Evremond :

« Je rends grâce à Dieu tous les soirs de mon esprit, et je le prie tous les matins de me préserver des sottises de mon cœur. »

Voltaire, qui fut présenté à Ninon de Lenclos par l'abbé de Châteauneuf, son dernier amant, et à qui elle légua 2.000 francs pour acheter des livres, lui donne pour père un pauvre joueur de luth, nommé Lenclos, et dit que le cardinal de Richelieu eut ses premières faveurs. Suivant un biographe plus exact, Anne de Lenclos était fille d'un gentilhomme de Touraine et d'une demoiselle noble de l'Orléanais. Elle naquit à Paris le 15 mai 1616. Sa mère voulait faire d'elle une dévote; mais son père, épïcure par goût et par principes, dirigea son éducation dans un sens qui n'était pas plus

religieux que moral. A quinze ans, Ninon se trouvait orpheline, maîtresse d'elle-même et d'une fortune que les dissipations de son père avaient beaucoup réduite. Elle plaça son bien à fonds perdu, ce qui lui fournissait le moyen de vivre dans l'aisance, et lui ôta celui de se marier. Plusieurs fois pressée de se marier, elle refusa de prendre des engagements qu'elle ne se sentait pas la force de tenir, et elle commença cette existence libre, heureuse, brillante, dont le plan était encore moins facile à suivre qu'à tracer.

Beaucoup de mères ambitionnaient pour leur fils d'être reçu chez Ninon. Mme de Sévigné, qui craignait pour le sien l'abus de cet avantage, écrivait d'elle : « Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. » En effet, Ninon n'avait pas embrassé à demi la doctrine d'Epicure. Des jansénistes, des jésuites entreprirent sa conversion : elle disait à Fontenelle : « Vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps : je pourrais encore mieux vendre mon âme; les jansénistes et les molinistes se la disputent. »

Ninon mourut le 17 octobre 1706; elle avait pour devise une girouette entre quatre vents : « Je ne varie point quand ils ne changent pas. »



NINON DE LENCLOS

UTILITÉ DU RÔLE D'ÉCRIVAIN

On doit quelque chose à sa nation, à son siècle, à son espèce et cela par stricte devoir de probité; on en a reçu immensément; il n'y a pas une idée juste, humaine ou vraie, qui n'ait coûté aux hommes qui nous les ont acquises toute une rançon de labeurs et de misères. Tout ce que nous estimons dans nos pensées et dans nos sentiments vient d'autrui; et il est de simple équité de rendre à ceux qui viendront ce que nous avons reçu de ceux qui sont morts. C'est pourquoi quiconque pense doit élaborer sa pensée de manière à la rendre utile et publique : celui qui connaît les mœurs, qui a pénétré la nature humaine, qui peut mettre en scène des vérités, construire un idéal, celui-là doit aux autres cet idéal et ces vérités; mettre au monde

quelques âmes nobles et fines, c'est enseigner la psychologie et prêcher la morale; Olivier Goldsmith a fait plus avec son *Vicar* que cent prédicateurs avec cent sermons. C'est insensiblement, par les légères impressions que laissent ces lectures, par les observations qu'elles fournissent ou suggèrent, que le niveau de l'intelligence et de l'honnêteté monte; et si je pouvais choisir pour quelqu'un entre tous les avantages de la fortune, de la puissance, du succès, du repos, de l'amitié, je n'en prendrais aucun : je voudrais qu'il fût artiste, écrivain plutôt qu'artiste, romancier plutôt qu'écrivain, et je croirais pour lui-même comme pour les autres ne pouvoir rien choisir de meilleur et de plus beau.

H. TAINÉ.

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS

Pottiers, le 20 Août 1827.

Le Préfet de la Vienne;
à S. Ex. le Ministre de l'Intérieur,

Monseigneur,

Le Dimanche, 5 de ce mois, en sortant à Châtellerault du spectacle où il ne restait presque plus personne, M. le Sous-Préfet (le Baron de Beauchamp), s'approcha de la loge où causait encore M. le lieutenant de gendarmerie avec une dame André, femme d'un professeur de musique de cette ville. Après l'échange de quelques mots, cette dame dit au Sous-Préfet : — Vous ne savez pas la nouvelle que l'on débite à Paris ? — Non, quelle est-elle ?

— C'est, répliqua la dame en riant, que le roi va faire tuer la giraffe (*sic*) !... — Allons donc, cela ne se peut pas... — Pardonnez-moi, il ne veut pas qu'il y ait en France de plus grande bête que lui ! — Ce propos indigna justement M. le Sous-Préfet. Il parvint cependant à contenir la sensation pénible qu'il éprouva et se contenta de répondre avec calme à l'imprudente dame : — « Voilà un propos bien grossier ». Il lui tourna aussitôt le dos et se retira avec l'officier de gendarmerie.

M. le Sous-Préfet me rendit compte de cette affaire qui n'avait eu aucun éclat. Il me demanda cependant s'il ne convenait pas, dans la circonstance, de traduire la dame André devant les tribunaux ou de garder le plus profond silence sur l'indécence de son propos. Je fis part de tout ceci à M. le Procureur général et notre opinion fut la même sur les mesures à employer à l'égard de cette dame. C'est-à-dire de ne point la mettre sous la main de la justice, parce que les débats

seraient un objet de scandale public, que le défaut de répression convenable pourrait augmenter encore, mais qu'il était au moins indispensable de donner à la femme André une verte semonce, en lui recommandant fortement de parler à l'avenir dans des termes plus respectueux de Sa Majesté.

C'est dans ce sens que j'ai répondu au rapport de M. le Sous-Préfet.

Cependant cette affaire a percé dans le public et est parvenue jusqu'à M. le Procureur du Roi de Châtellerault. Ce magistrat a demandé au Sous-Préfet les détails qu'il connaissait et après les avoir reçus, il a consulté M. le Procureur général pour savoir s'il devait poursuivre.

M. le Procureur général que j'ai vu depuis, est d'avis qu'on doit étouffer cet insolent propos que nous avons reconnu l'un et l'autre être plutôt le fruit de l'inconséquence, que le résultat d'une intention coupable. Ce magistrat veut toutefois demander les ordres de Mgr le garde des sceaux afin de se diriger d'après son avis.

Je partage entièrement pour les mêmes motifs l'opinion de M. le Procureur général et si votre Excellence pense de même, j'oserai la prier d'user de son influence auprès de Sa Grandeur pour que cette affaire soit mise au néant.

Je suis, etc....

Le Maître des Requêtes, Préfet de la Vienne,
C^{te} DE CASTÉJA.

P. S. — Une autre affaire, qui fera demain l'objet d'un rapport particulier, occupe en ce moment la population de Châtellerault et déjà fait oublier le propos de la dame André.



FILLETES BÉDOUINES DE TUNIS
(PHOTO LEBNERY ET LANDROCK, TUNIS)

NI SANG, NI DROGUE

Jus de cuisses de bœuf crues, concentré dans le vide et à froid, c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau naturelle, de la glycérine et du sucre vanillé, voilà la formule de la CARNINE LEFRANCQ

NOUS LE GARANTISSONS.

C'est donc *plus* que de la viande crue : c'est un *extrait* de viande crue qui donne des résultats remarquables qui surprennent même.

Si vous voulez bien comparer la valeur thérapeutique de la Carnine avec les produits qu'on lui oppose, vous serez pleinement et rapidement édifié. Nous vous serons reconnaissants de bien vouloir le faire.

LES PREMIERS PHILOSOPHES

ZÉNON ET LE STOÏCISME

Vers l'an 300 av. J.-C., Zénon, de Citium, ouvrit une école près du Pécile, l'un des plus beaux portiques d'Athènes qui donna son nom à cette école (du grec *stoa*, portique). Zénon se donna la mort lorsqu'il sentit trop vivement les atteintes de la vieillesse. Ses successeurs furent Cléanthe et Chrysippe qui jouèrent aussi un grand rôle dans la formation de la doctrine.

PHILOSOPHIE. C'est un matérialisme, comme celle des Épicuriens. Tout dans l'univers, les choses, les propriétés des choses, l'âme elle-même, est matière. Cette matière reçoit l'organisation et le mouvement d'une force également matérielle, qui est un souffle, un *feu artiste* : c'est

l'âme du monde, c'est Dieu. Mais la morale stoïcienne constitue la gloire et la beauté de cette doctrine. Le souverain bien réside dans la raison; la vertu, qui est la conformité aux lois de la raison, est le seul bonheur, comme aussi le vice est le seul mal aux yeux du philosophe. Le sage doit se rendre indépendant des événements extérieurs et supporter sans se plaindre, *stoïquement*, les souffrances et l'injustice du sort, comme celle des hommes.

PENSÉES STOÏCIENNES. « Supporte et abstiens-toi. » « Vivons conformément à la nature. » « La destinée conduit qui s'abandonne, mais traîne qui résiste. »

MUSÉE DE BRUXELLES



LES CINQ SENS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de David TENIERS.

LE PRIX DES AUTOGRAPHES

A Berlin, en Octobre 1894, la lettre suivante, adressée par Napoléon à Joséphine, s'est vendue contre la somme de 31.137 francs.

« Je vais me coucher, ma petite Joséphine, le cœur plein de ton adorable image et navré de douleur de rester tant de temps loin de toi; mais j'espère que dans quelques jours je serai plus heureux et que je pourrai à mon aise te donner des preuves de l'amour ardent que tu m'as inspiré.... Tu ne m'écris plus, tu ne penses plus à ton bon ami, cruelle femme! Ne sais-tu pas que sans toi, sans ton cœur, ton amour, il n'est pour

« ton mary ni repos, ni bonheur, ni vie. Bon Dieu!
« que je serais heureux si je pouvais assister à
« l'aimable toilette, une petite épaule, un petit sein
« blanc, élastique, bien ferme, par dessus cela une
« petite mine, avec le mouchoir à la créole, à
« croquer.

« Tu sais....

« Tout à toi, la vie, le bonheur, les plaisirs ne
« sont que ce que tu les fais. Vivre dans une
« Joséphine, c'est vivre dans l'Élysée. Baiser à
« la bouche, aux yeux, à l'épaule, au sein, partout,
« partout! »

« NAPOLEON. »

Le Docteur de BEURMANN

Charles-Lucien de Beurmann est né à Strasbourg le 12 juin 1851. Après les premiers revers de 1870, il s'est engagé et a pris part comme soldat à la défense de Paris contre les armées allemandes.

Il a pris sa première inscription à la Faculté de Médecine de Paris en 1871, a été nommé externe en 1872, interne en 1874, chef de Clinique de la Faculté en 1881, Médecin de l'infirmerie centrale des prisons de la Seine et Médecin des Hôpitaux en 1884.

Après avoir été chef de service pendant dix ans à l'hôpital de Lourcine, il est arrivé à l'hôpital Saint-Louis en 1902.

Il s'est consacré à l'étude des affections de la peau, de la syphilis, de la lèpre et des maladies exotiques qu'il a observées dans les nombreux voyages qu'il a faits en Afrique et surtout en Asie. En 1903, il a découvert un nouveau champignon parasitaire, le *sporotrichum Beurmanni*, et il a fait avec son élève Gougerot et ses autres élèves une série d'études sur la symptomatologie, le diagnostic, la parasitologie, la botanique, l'anatomo-pathologie, etc., de la sporotrichose que de nombreux auteurs décrivent sous le nom de maladie de de Beurmann. Ces recherches cliniques et expérimentales ont éclairé d'une manière complète l'histoire de cette maladie nouvelle. La découverte et l'étude de la sporotrichose ont donné une orientation nouvelle à la pathologie en montrant la fréquence insoupçonnée des maladies dues à des champignons et elles ont permis de distinguer de



la tuberculose et de la syphilis un grand nombre d'affections jusque-là confondues avec elles et ont appris à guérir en peu de temps des maladies considérées autrefois comme incurables. Et enfin la recherche de la sporotrichose a été l'origine de la découverte de plusieurs autres mycoses.

Le docteur de Beurmann a résumé ses recherches sur les mycoses dans un manuel de la collection des Aide-Mémoires Léauté, intitulé les *Nouvelles Mycoses* et dans l'article *Mycoses* du Traité de Médecine et de Thérapeutique de A. Gilbert et L. Thoinot. Ses travaux sur la sporotrichose et tout ce qui a été fait sur cette question si intéressante et si neuve sont exposés et coordonnés dans un volume intitulé *Les Sporotrichoses*. Ces livres de même que les précédents ont été faits en collaboration avec son élève Gougerot ainsi que le Mémoire auquel l'Académie de Médecine a décerné le prix Adrien Buisson.

On doit encore au docteur de Beurmann d'intéressantes recherches sur le scorbut, sur l'érythème nouveau syphilitique, sur la lèpre et sur son traitement par la léproline, sur le pian, sur le lupus tuberculeux et le lupus érythémateux, sur la photothérapie, etc., etc..

Le docteur de Beurmann, actuellement médecin de l'hôpital Saint-Louis et vice-président de la Société de médecine et d'hygiène tropicale, a été président de la Société médicale des hôpitaux de Paris en 1910. Il est Chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur de Beurmann, qui aime à voyager — c'est au cours de ses explorations qu'il a pu retrouver, sur l'écorce des vieux arbres, le *Sporotrichum* qu'il avait d'abord découvert dans des abcès de malades — essaye sur un singe atteint d'une mycose — qui n'est pas, celle-là, microscopique, — un sérum curatif.

CARNINE LEFRANCQ

CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS.
entièrement versés

USINE MOOËLE SUR
12.000 Mètres carrés à
ROMAINVILLE près PARIS

DÉPOT GÉNÉRAL:
ÉTABLIS FUMOUGE
75 Fauts St Denis - PARIS

LE PLUS ÉNERGIQUE

DES RECONSTITUANTS

RÉSULTATS TOUJOURS IMMÉDIATS



ENTRÉE DE HENRI IV A PARIS
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Gérard.



CLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 122

AVRIL 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO UN FRANG.

LÉONARD DE VINCI FUT-IL AIMÉ DE LA JOCONDE ?



LÉONARD DE VINCI

Léonard de Vinci avait alors quarante-huit ans ; mais il se croyait toujours en pleine jeunesse tant il marchait dans le cortège souriant, traversant les fêtes de la vie d'un pied ferme et la gaieté au cœur ;

tout à ses rêves d'artiste et de savant, porté pour ainsi dire par l'amour de ses disciples, par l'enthousiasme de ses amis. Il y avait deux princes à Milan, Ludovic le More et Léonard de Vinci ; le plus glorieux et le plus aimé c'était celui qui gouvernait les arts ; comme l'autre, il avait sa cour ; comme l'autre, il régnait impérieusement, il s'efforçait de dorer son absolutisme au miel de sa bonté comme aux rayons de sa gloire. Il était d'ailleurs si persuasif que nul ne se fût avisé de discuter pied à pied avec lui,

sinon avec les armes les plus courtoises de l'éloquence ; c'est qu'en lui tout était exemple, soit qu'il parlât, soit qu'il peignît, soit qu'il sculptât. C'était Platon dans son école ; dans l'action c'était tout à la fois Socrate et Alcibiade par la sagesse et par l'esprit, par la gravité et par la grâce. Lamartine disait au lendemain de la Révolution dont il fut le maître un instant : « N'ayez pas d'inquiétude, je fais bien tout ce que je fais ». Et Lamartine disait juste : poète, historien, romancier, orateur, tribun, homme d'Etat, il faisait mieux que quiconque. Ainsi était Léonard de Vinci. Il appartenait à cette famille d'esprits supérieurs dont on a dit : « Tout ce qu'il touche devient or ». Hormis la fortune jalouse qui devient stérile pour eux.

Cette jeunesse verte, touffue, luxuriante, qui n'avait pas abandonné un seul jour Léonard, fut frappée à moitié par la révolution milanaise ; le grand maître se retourna

Dès le 3^e Jour, la CARNINE LEFRANCQ donne des Résultats appréciables dans

ANÉMIE - CONVALESCENCES - ANOREXIE

vers son passé et mesura l'espace avec effroi. Ce jour-là il comprit qu'il n'était plus jeune; il vit tomber aux premières secousses du mauvais vent toute une couronne de feuilles à peine jaunies; les gais oiseaux familiers, les espérances, les chimères, les illusions qui viennent cacher leurs nids et chanter leurs chansons dans les branches enuées, s'envolèrent pour ne plus revenir. L'oiseau de Minerve seul allait hanter les rameaux solitaires.

Après avoir pleuré la ruine de Milan, Léonard de Vinci pleura sa jeunesse.

Quand Léonard de Vinci retourna à Florence il ne retrouva pas le théâtre de sa gloire. Plus d'Académie, plus d'École, plus de Portique, plus de caresses; le château familial ne réunissait plus la famille; là aussi un coup de vent fatal avait frappé la branche. Les gais oiseaux de la jeunesse étaient tous envolés. Le beau luxe qui était la vie de Léonard, le luxe des chevaux et des fêtes lui fût presque inaccessible. Il n'avait rien emporté à la semelle de ses souliers sinon la poussière d'or du souvenir. On le payait mal, lui qui était prodigue, il lui fut donc difficile de refaire à Florence sa vie selon son goût. Il n'était pourtant pas de ceux qui s'accoutument à la petite vie; il n'enviait pas le sage Horace. Né dans un château il voulait mourir dans un château sinon dans un palais : il ne manqua pas sa destinée puisqu'il expira au château du Cloux, dans les bras d'un Roi son ami. Là encore, dans cet amour des choses extérieures, s'accusa son sentiment féminin.

Il prêcha la pauvreté comme un philosophe, mais il n'eût pas la belle philosophie de se contenter des richesses de l'âme, il y avait plusieurs hommes en lui, et à tous ces hommes il fallait une part de festin. Il parvint pourtant à se refaire à Florence une existence d'artiste gentilhomme, si on en juge par Vasari.

Pent-être ne mena-t-il cette vie de grand seigneur que chez les patriens qui lui ouvraient leurs palais pour peindre leurs femmes, comme quand il peignit le portrait de Ginevra et de Mona Lisa.

« Au lieu d'entreprendre des tableaux d'autel qui lui semblaient une trop grande

affaire, Léonard se mit à peindre les jolies femmes de la société. D'abord Ginevra de Benci, la plus belle fille de Florence, dont la jolie physionomie embellit aussi des fresques de Ghirlandajo; ensuite Mona Lisa, femme de Francesco del Giocondo.

« Quand il recevait dans son atelier ces jolis modèles, Léonard accoutumé à briller dans une cour galante, et qui aimait à jouir de son amabilité, réunissait les gens les plus à la mode et les meilleurs musiciens de la ville.

« Il était lui-même d'une gaieté piquante et n'épargnait rien pour changer en partie de plaisir les séances qu'il obtenait; il savait

que l'air ennuyé éloigne toute sympathie, et cherchait l'âme encore plus que les traits de ses charmants modèles. Il travailla quatre années au portrait de Mona Lisa, qu'il ne donna jamais pour terminé, et que notre François I^{er}, malgré ses embarras paya quarante-cinq mille francs. C'est une des œuvres où il faut puiser le style de Léonard. Sa main est éclairée absolument à la Corrège. »

C'est Stendhal qui parle ainsi. Comment, lui aussi, répète-t-il sans le commenter, ce comte qui fait travailler Léonard pendant quatre ans à un portrait de la Joconde? Pourquoi, lui aussi, amène-t-il la Joconde dans l'atelier de Léonard, au lieu de transformer en atelier le salon de Mona Lisa?

Le poète Belleneioni parle dans ses vers des célèbres portraits de Ginevra Benzi et de Lisabel Giocondo. Tous s'accordent, Vasari comme Belleneioni, à vanter la beauté de Ginevra Benzi; puisque le peintre



LA JOCONDE



Le Professeur PI Y SUNER, de Barcelone

a disparu remereions l'histoire et la poésie. Mais à propos de la Joeonde, nous n'avons que faire des admirations érites, puisque nul ne peut bien dire le charme provoquant et ineffable, eruel et divin, sibyllique et voluptueux, de cette figure étrange dans sa beauté. Ce que l'historien et le poète auraient dû nous expliquer, c'est la lettre de Léonard au maréchal de Chaumont, gouverneur de Milan, pour le Roi de France : « J'apporterai avec moi deux portraits de différentes grandeurs, de deux de nos dames ; je les ai faits pour votre Roi très chrétien ». Comment Francesco del Giocondo permettait-il que le portrait de sa femme fût donné au Roi très chrétien ? Comment Mona Lisa consentait-elle à se séparer de son portrait après avoir posé si longtemps ? L'aventure s'était renouvelée au profit de Léonard ? Francesco qui était à sa troisième femme et qui semblait alors revenu des passions, avait-il dit au peintre : « Puisque vous la trouvez si belle je vous en fais le sacrifice ? » Ou encore avait-il refusé le portrait dans une heure de jalousie, pour ne pas payer deux fois une infidèle.

Toute cette histoire est aussi énigmatique que le portrait lui-même.

Il y a un roman que je n'ose entr'ouvrir. Mais chaque fois que je retourne à ce portrait étrange, j'y vois rayonner l'âme amoureuse de Léonard de Vinci.

Selon Vasari, « pour arriver à tant de perfection dans le portrait de la Joeonde,

l'habile Léonard avait employé, entre autres, ce moyen : pendant que posait la belle Mona Lisa, il avait toujours près d'elle des chanteurs, des musiciens et des

bouffons, afin de la tenir dans une douce gaieté, afin d'éviter cet aspect d'affaissement et de mélancolie, presque inévitable dans les portraits. Aussi fit-il un vrai miracle ».

Ces chanteurs, ces musiciens et ces bouffons ne venaient pas à l'atelier de Léonard, mais au palais de Francesco del Giocondo ; Léonard les faisait payer par le mari : peut-être moins encore pour réveiller l'expression de son admirable modèle, que pour lui-même qui avait pris l'habitude des fêtes. Et s'il se complaisait

au travail de ce portrait pendant quatre années — et encore sans l'achever — il n'est pas douteux que ce ne fût pour son plaisir.

Quel était le second portrait destiné par Léonard au Roi très chrétien ? Ce n'était ni la Mona Lisa — la Bellissima Fanciulla — qui cache sous la robe monacale un cœur blessé déjà repentant. Ce n'était pas cette gracieuse Ginevra Benzi que sa candeur empêchait, même en peinture, d'aller à la cour du Roi de France. Ces deux portraits d'ailleurs sont demeurés en Italie. On a dit que c'était cette figure, souvent baptisée par les historiens de l'art, qui porte aujourd'hui le nom de Lucrezia Crivelli, après celui de la Belle Ferronnière.....

ARSÈNE HOUSSAYE.



LUCREZIA CRIVELLI

Carnine

Suc de Viande de Bœuf Crue



Lefrancq

CONCENTRE dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

102

LE PLUS ÉNERGIQUE DES RECONSTITUANTS

SOUVENIRS D'ENFANCE



GEORGE SAND

J'ai encore une partie des meubles qui me retraient mon enfance, et même le grand tapis qui nous amusait tant, ma sœur et moi. C'est un tapis Louis XV avec des ornements qui tous avaient un nom et un sens pour nous. Tel rond était une île, telle autre partie du fond était un bras de mer à traverser. Une certaine rosace à flamme pourpre était

l'enfer; de certaines guirlandes figuraient le paradis, et une grande bordure représentant des ananas était la forêt Hercynia. Que de voyages fantastiques, périlleux ou agréables, nous avons faits sur ce vieux tapis avec nos petits pieds! La vie des enfants est un miroir magique; ceux qui ne sont pas initiés n'y voient que des objets réels; les initiés y trouvent toutes les riantes images de leurs rêves; mais un jour vient où le talisman perd sa vertu, ou bien la glace se brise et les éclats sont dispersés, comme des débris, pour ne jamais se réunir.

GEORGE SAND.

PENSÉES DE SÉNÈQUE

Il arrive qu'on fasse une action honnête, non parce qu'elle est honnête, mais parce qu'on craint d'être puni en ne la faisant pas, ou parce qu'on espère être récompensé pour l'avoir faite. Quand l'amour-propre se met ainsi au premier plan et devient le but unique de nos actes, il ne les rend pas criminels à la vérité, mais il les empêche d'être méritoires. Ni Dieu ni la société ne doivent rien à celui qui s'est en quelque sorte payé d'avance. La vertu qui rapporte n'est plus de la vertu; se sacrifier aujourd'hui pour gagner demain, cela s'appelle faire des affaires, et non pas être vertueux.

Tu l'indignes qu'il y ait des Ingrats. Demande à ta conscience si tous ceux qui t'ont obligé t'ont trouvé reconnaissant.

NOUS GARANTISSONS de la façon la plus absolue, que la CARNINE LEFRANCQ est préparée avec des cuisses de bœuf, **jamais** avec une autre partie de l'animal.

Après avoir extrait le suc musculaire, nous l'évaporons dans le vide et à froid, c'est-à-dire que nous lui enlevons la majeure partie de son eau naturelle. La CARNINE LEFRANCQ est donc bien **un extrait de cuisses de bœuf**, et il est facile de concevoir tout le parti qu'on peut tirer d'une telle préparation.

LES PAPILLONS

Blancs, bleus, gris, noirs, prompts, gais,
Et titubant, et fanfarons, fous, lestes,
Les papillons, ces fleurs célestes,
Battent l'air de leurs ailerons.

Ils déjeunent de primevères,
Font la dinette sur des lis,
Et vont boire des petits verres
D'azur, dans les volubilis.

Puis, pour leurs siestes paresseuses,
Quelques tulipes, à l'écart,
Ouvrent leurs corolles berceuses
Comme des tentes de brocart.

Un moucheron aux notes brèves
Siffle en sourdine un air léger
Et les papillons font des rêves
Très doux, pleins d'odeur d'oranger!

Et, le soir, secouant leurs ailes,
Où le soleil met des pailions,
Ils vont, avec les demoiselles,
Danser sur l'eau des cotillons.

Jean RAMEAU.



CONGO BELGE. - DJABIR. - GROUPE DE GUERRIERS AZANDI

L'ORIGINE DES NOMS

A quelle époque, en France, a-t-on donné à la famille la dénomination qui la caractérise, en s'appliquant à chacun de ses membres, ceux-ci gardant individuellement leur personnalité par le nom de baptême ? On pense, généralement, que la plupart des noms patronymiques actuels remontent au commencement du douzième siècle. Alors les serfs s'étaient relativement affranchis ; ils n'étaient plus autant la chose, la propriété des seigneurs féodaux ; on les désignait sous un nom autre que leur nom de baptême ou celui de leur maître.

On admet l'hypothèse suivante :

Les noms nouveaux, adoptés par les chefs des familles affranchies, se divisent en cinq catégories principales :

La première représente la masse des « manants, vilains, roturiers », qui ont gardé le nom de leur profession : le meunier, le boulanger, le boucher, le tailleur, le couturier, le charpentier, le maçon, le fabre (le fèvre, le fêbure, c'est-à-dire le forgeron), etc.

La deuxième comprend surtout les ruraux : du pré, de la vigne, du mont, du val, du bois, du mas, du chêne, du frêne, de l'orme, de la fontaine, du puits, du bac, etc.

La troisième est plus particulière à la bourgeoisie et aux fonctions ou professions qu'elle exerçait : le prévost, le doyen, le maire, le bailli, le sénéchal, le marchand, etc.

La quatrième s'applique à ceux que des particularités physiques ou morales caractérisent : le fort, le doux, le long, le grand, le court, le petit, le gros, le gras, le noir, le rouge, le blond, le blanc, le gris, le camus, le borgne, etc.

Enfin, une cinquième classe englobe ceux auxquels, par raillerie peut-être, on décernait des sobriquets, comme le roi, le prince, le duc, le marquis, le comte, le baron, le chevalier, ou ceux qui avaient voulu faire de leur nom de baptême, le nom de famille de leurs enfants : Paul, Louis, Albert, André, Pierre, Siméon, etc.

On conçoit d'ailleurs, qu'en un temps où il n'existait pas de registres de l'état civil, il en devait résulter des confusions et des difficultés de toute sorte. Cet état de choses ne prit fin en France, qu'au seizième siècle, quand une ordonnance de François I^{er} imposa au clergé paroissial l'obligation d'enregistrer les naissances, noms et prénoms des enfants.

MUSÉE DU LUXEMBOURG, PARIS



LE BAPTÊME

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de RENARD.

Le Professeur PI Y SUÑER, de Barcelone.

Auguste Pi y Suñer est né à Barcelone, d'une ancienne famille de médecins, le 12 août 1879. Un de ses ancêtres, Francisco Suñer, était un médecin très renommé du XVIII^e siècle; son grand-père Francisco Suñer y Capdevilla était médecin et avait été ministre des Colonies en 1873; enfin son père, le docteur Jaime Pi y Suñer, est professeur à la Faculté de Médecine de Barcelone.

C'est à Barcelone que le jeune Auguste Pi y Suñer commença ses études médicales, qu'il devait poursuivre à Madrid et à Montpellier. En 1900, il soutenait une thèse sur *La Vie anaérobie*, pour le doctorat en médecine.

Aussitôt ses études terminées, le jeune docteur devenait aide de la chaire de Physiologie de Barcelone, et médecin de la Municipalité; puis, après avoir exercé pendant une année les fonctions de professeur auxiliaire de clinique interne à la Faculté de Barcelone (1903), il obtenait, en 1904, la chaire de Physiologie à l'Université de Séville. Enfin, en 1908, il était rappelé dans sa ville natale pour y occuper une chaire de Physiologie générale fondée par la Municipalité.

Le docteur Pi y Suñer fait partie de ces cliniciens dont les fortes études de physiologie ont orienté les recherches du côté des maladies de la nutrition, de la circulation et de la respiration.

Ses travaux de laboratoire sont d'un intérêt très actuel; nous noterons, entre autres, des recherches sur la *Fonction fixatrice du foie*; sur l'*Antitoxie rénale*; sur l'*Immunité naturelle*; sur la *Sécrétion interne du Pancréas*; l'exposition d'une *Méthode pratique de cryoscopie urinaire*; et enfin un *Traité de Physiologie*, en collaboration avec le docteur R. Lavín, et actuellement en cours de publication.

Un mémoire du docteur Pi y Suñer sur la *Fonction antitoxique* a été couronné par la Royale Académie de Barcelone.

Plusieurs des travaux de M. Pi y Suñer ont été publiés dans des recueils français et présentés à la Société de Biologie.

Le jeune et actif professeur est d'ailleurs un rédacteur habituel de la *Gaceta Médica*, de la *Revista des Ciencias medicas*, des *Anal de Medicina*, et de nombre de revues de médecine espagnoles, françaises et allemandes.

Au XIV^e Congrès International de médecine (Madrid), il fut, avec le docteur Tuiffier, rapporteur de la Section de thérapeutique; et il fit d'intéressantes communications au V^e Congrès International de Physiologie de Heidelberg et à divers congrès nationaux et étrangers pour l'Avancement des sciences.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Pi y Suñer est physiologiste autant que médecin. Le voici précisément dans son laboratoire en train d'examiner le foie d'un lapin, organe dont il a particulièrement étudié les fonctions. Au fond, l'on voit un autre lapin sortir de la bombe calorimétrique. Sur une table, à gauche, un cylindre enregistreur.

SIC TRANSIT...

En lisant le document qui suit, on ne peut s'empêcher de méditer sur l'instabilité des choses de ce bas monde et de philosopher sur les mots : grandeur et décadence.

Au moment où la Turquie implore la médiation des grandes puissances pour mettre fin à cette guerre, le sultan Mehmed V ira avec un serrement de cœur l'ultimatum hautain et provocateur qu'un de ses prédécesseurs, le sultan Mehmed IV, adressa, il y a deux siècles et demi, à l'empereur d'Allemagne et au roi de Pologne.

Voici ce document historique :

« Moi, Mehmed IV, très grand et très puissant empereur de Babylone et de Judée, de l'Orient et de l'Occident, roi des rois de l'Univers, grand souverain de l'Arabie et de la Mauritanie, victorieux dès sa naissance, roi de Jérusalem, héritier et possesseur du tombeau du Christ.

« J'annonce par la présente, à toi, l'empereur d'Allemagne et à toi, le roi de Pologne, et à tous vos vassaux et sujets :

« A la tête de treize rois, mes vassaux, et d'une

armée de treize cent mille fantassins et cavaliers, je viendrai répandre dans vos territoires une terreur effroyable et les inonder avec la puissance de la Turquie, une puissance que vous ni vos sujets n'avez jamais vue.

« Nous allons vous rendre visite dans vos capitales et vous en chasser et chasser aussi tous vos alliés.

« Nous allons livrer au feu du carnage et au pillage vos territoires et leurs habitants. Nous allons vous mettre à mort, vous et les vôtres, en vous soumettant à de terribles tortures.

« C'est cette nouvelle que je tenais à te communiquer, à toi, l'empereur d'Allemagne, et à toi, le roi de Pologne et à vos alliés.

« Les actes ne tarderont à suivre ces paroles et vous prouver ainsi la réalité de ce que je vous annonce ici.

« Fait au siège de notre puissante capitale Ismalé (Constantinople), qui a été conquise par mes ancêtres sur les chrétiens, dont les femmes et les enfants ont été massacrés et mis en pièces devant leurs yeux. Cette ville, nous la garderons coûte que coûte.

« Le présent a été signé la vingt-cinquième année de notre naissance et la septième de notre glorieux règne (1655).

« MEHMED IV. »



VÉNUS ET CUPIDON

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de VÉLASQUEZ, Galerie Nationale, à Londres.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 123

MAI 1913 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

MADAME DE SÉGUR



ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Il n'y a guère qu'une dizaine d'années que j'ai fait connaissance avec Mme de Ségur. Cela tient précisément à mon âge avancé. Mme de Ségur n'a commencé d'écrire, si je ne me trompe, qu'en 1862,

et, en 1862, j'étais déjà un grand garçon à qui l'on permettait Lamartine et à qui l'on ne défendait pas Victor Hugo.

Du reste, quand je serais né cinq ans plus tard, je doute que l'on m'eût mis en mains les petites histoires de la comtesse. J'ai été élevé un peu trop sérieusement, à mon avis. Les Contes de Perrault, que par cette raison, sans doute, je n'ai jamais aimés, ont été très exactement éloignés de moi dans mon enfance, et le *Voyage du Jeune Anacharsis* a été l'ouvrage le plus frivole qu'on ait confié à mes jeunes ans. Je me rappelle cependant certaines *Aventures de Polichinelle*, très

amusantes et qui étaient d'Octave Feuillet, et certain *Monsieur le Vent* et *Madame la Pluie*, qui étaient (si je ne me trompe) de Paul de Musset, qui m'avaient été donnés sans doute par quelque oncle ou quelque parrain, dont j'ai fait mes délices et que je sais encore à peu près par cœur. Enfin, le certain, c'est que je n'ai pas lu les ouvrages de Mme de Ségur à l'âge ou d'ordinaire on les lit.

C'est, comme je le disais, il y a deux lustres ou, au plus, trois olympiades, que je fus présenté, un peu défrâché, à Mme de Ségur. C'est un de mes confrères de la presse, maintenant directeur d'un grand journal, qui nous mit en relations.

— Faites-moi donc un article sur Ségur.

— Avec plaisir, la retraite de Russie est un chef-d'œuvre.

— Eh ! il ne s'agit d'aucune retraite.

— Ah ! le Ségur actuel ? Bien ! Très bon historien et il écrit comme on n'écrit plus guère.

— C'est vrai qu'on s'y perd dans ces Ségur...

— De las cosas mas seguras...

Pourquoi ne restent-ils pas dans leur rôle, les produits pharmaceutiques qui tiennent absolument à remplacer la viande crue ? Quand, personnellement, on est capable de faire quelque chose, on ne songe jamais à remplacer quelqu'un.

— *La mas segura* est de s'expliquer clairement. Je vous parle de Mme de Ségur.

— Ah! oui! Eh bien, il y a un inconvénient, c'est que je n'en sais que tout le bien que j'en ai ouï dire : je ne l'ai jamais lue.

— Eh bien, c'est une occasion. Vous la lirez et vous en raffolerez.

* * *

Il avait raison. Le surlendemain, il m'envoya quarante volumes roses et j'ai tout de suite raffolé de Mme de Ségur.

Ce qu'il y a de charmant dans ces romans pour enfants, c'est avant tout que celle qui les a écrits les a faits surtout pour s'amuser elle-même et s'y est amusée de tout son cœur. Vous savez le mot d'un enfant à son oncle, qui était très bon, très affectueux, très imaginaire aussi, et qui ne réussissait pas complètement dans son dessein de divertir ses neveux : « Tu nous amuses ; mais tu ne t'amuses pas avec nous. » C'est le cas de la plupart des livres pour enfants. Ils les amusent ; mais ils ne s'amuse pas avec eux. Les petits bonshommes s'en aperçoivent très bien. Il ne suffit pas d'être amusant, il faut être amusé et l'on n'est pas complètement amusant si l'on n'est pas amusé soi-même.

Mme de Ségur se divertissait de tout son cœur à ses récits. Elle redevenait petite-fille en les écrivant. C'était sa manière de se rajeunir. On sait assez que l'on n'est pas véritablement une grand'mère quand on n'est pas redevenue une petite fille. C'était absolument le cas de Mme de Ségur. Elle vivait dans ses petits personnages aussi fortement, aussi absolument que les grands romanciers dans leurs créatures. Il est probable qu'elle avait été enfant très animée, très en dehors, très verdissante, et qu'elle en avait gardé un souvenir qui n'était pas un regret. A quoi bon regretter l'enfance, en effet, puisque l'on peut toujours redevenir enfant, à la condition de l'avoir été ? Je reconnais, du reste, que cette condition est indispensable et qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle ait toujours été remplie.

Dante était « celui qui allait en enfer quand il le voulait et qui en revenait quand il lui plaisait ainsi ». Mme de Ségur était celle qui retournait à

l'âge de huit ans quand elle le voulait et qui n'en revenait que quand il lui convenait. Elle n'avait, pour ainsi dire qu'une porte à pousser. Heureux celui qui est né pour aménager ainsi, sans effort, son appartement !

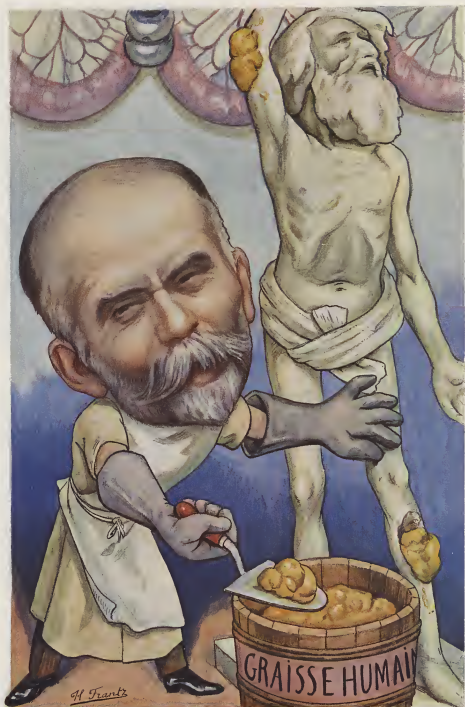
Aussi ses petits personnages sont-ils d'une vérité admirable. Elle ne les a pas du tout flattés, remarquez bien. Ils ont tous leurs défauts. Ils les ont avec cette spontanéité, cette naïveté, cette ingénuité, ce naturel, qui font qu'on les leur pardonne, qui font même qu'on aime un peu ces imperfections mêmes ; mais enfin ils les ont très nettement et sans qu'il en manque un. C'est précisément pourquoi les enfants aiment ces contes. Les enfants n'aiment point du tout qu'on les flatte, ni qu'on soit en admiration devant eux ; ils aiment qu'on s'intéresse à eux et ils reconnaissent qu'on s'intéresse à eux à ceci qu'on les connaît. Toutes leurs petites passions sont très bien connues d'eux-mêmes et ils en voient la représentation, un peu satirique, galement satirique, avec le plus grand plaisir. Pourvu qu'ils sentent qu'on les aime, ils permettent très bien qu'on leur dise leurs cent vérités.

Mais il faut que ce soient des vérités. Il est remarquable comme les enfants aiment peu l'exagération. Ils aiment la fiction, oui ; l'exagération, non pas. Ils ne sont pas du tout romantiques. Ils n'aiment ni l'idéalisation, ni la charge ; ni la stylisation, ni la caricature ; ni l'outrance en beau, ni l'outrance en laid. Ils aiment que ça ressemble bien. Ils étaient très bien servis par Mme de Ségur. Elle ne visait à rien d'impressionnant. Elle n'avait aucun égarement d'imagination. Je crois même qu'elle n'observait guère. Elle n'était pas *attentive* ; elle n'avait pas cet effort de volonté ou au moins de parti pris qui constitue l'observateur. Elle laissait l'observation se faire en elle toute seule. C'est la bonne manière, qui peut. Elle pouvait très bien ; et c'est ainsi que le conte enfantin coulait, en quelque sorte, de sa main, comme la fable de la main de La Fontaine.

Aussi bien, comme — je lui demande pardon du rapprochement — on ne peut pas aimer les enfants comme on aime aussi les animaux,



MADAME DE SÉGUR



Le Docteur CHAPUT

et les enfants le savent bien, qui eux-mêmes adorent les bêtes, son chef-d'œuvre est l'histoire d'un très aimable quadrupède. L'immortel Cadichon, dont j'espère bien qu'on verra poindre les longues oreilles en quelque coin du bas-relief de son monument, fut la joie de toute une génération et n'aura rien perdu de son aimable prestige auprès des générations qui nous suivront. C'est — encore — qu'il est très véritable, avec son bon sens, sa très fine intelligence, sa fidélité, sa reconnaissance, ses incartades aussi, ses caprices et ses antipathies, toujours justifiées, mais arrêtées et tenaces. C'est une bête très complexe et très claire. Les enfants l'ont reconnue tout de suite et se sont dit : « C'est bien lui » et ils sont parfaitement tombés d'accord que, tout compte fait, il est extrêmement sympathique.

* * *

Et que faudrait-il dire des *Deux Nigauds*, et des *Petites filles modèles*, et des *Malheurs de Sophie*?

La vraie comédie enfantine est là, avec ses ridicules, ses accidents, ses mésaventures, avec le fond à la fois de clairvoyance et d'indulgence que les enfants, instinctivement exigent de qui la leur raconte. L'inscription, si elle était confiée à l'élaboration d'un bambin un peu philosophe, serait celle-ci : « A celle qui nous connaît ». Remarquez en outre, s'il vous plaît, ce qui manque à ces récits aussi bien que ce qui y est. Ce qui y manque, c'est l'intention moralisatrice, tout simplement, c'est l'esprit et le ton moralisants. Jamais M^{me} de Ségur n'a fait le ferme propos d'inspirer la vertu aux enfants. Elle savait bien que ce dessin glace immédiatement la plume et jette sur le récit une espèce de voile grisâtre et empêche irrémédiablement chaque page. Non ; elle ne songe aucunement à moraliser ni à édifier.

Seulement, rien qu'à connaître bien les enfants, elle les peint tout naturellement avec leurs vertus comme avec leurs défauts et voilà que rien qu'à se regarder agir, les enfants apprennent sans y songer la justice, la droiture, la franchise, la bonne foi et le courage. Rien de moins. C'est que M^{me} de Ségur a vu tout cela en eux et n'a pas cru devoir ni le louer, ni l'exalter, ni le dissimuler. Ça y est parce que cela y était.

Elle a peint les vertus enfantines comme les enfants les pratiquent naïvement, et les enfants les apprennent dans ces livres sans savoir qu'ils les apprennent et sans se douter qu'on les leur enseigne. Aussi bien on ne les leur enseigne pas ; on les laisse les respirer.

Émile FAUDET,
de l'Académie Française.



TUNISIE. - FEMME BÉDOUINE ET SON ENFANT.
PHOT. LEBERT & LANDROCK.

ANÉMIE - CHLOROSE

Carnine Lefrancq

Carnine Lefrancq

CAPITAL 2.000.000 en F^{rs} entièrement versés

USINE A ROMAINVILLE (53) AYANT CÔTÉ 1.000.000,
CONSTRUITE SPÉCIALEMENT ET UNIQUEMENT POUR LA
FABRICATION DE LA CARNINE LEFRANCO.

Dépot Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE
78, Faubourg S^t Denis - PARIS

La CARNINE LEFRANCO
est aseptique,
ne cultive aucun milieu.
Peut être injectée
sans troubles dans la
cavité péritonéale.

LE PAYS NATAL

Je préférerais à toutes les campagnes, celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut rendre. Oh sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertume ? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpitier son cœur et frissonner ses plumes !

Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut et le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite ! De bonne heure les uns sont morts, les autres éloignés, une famille est dispersée ; des protecteurs... Mais la vie n'est qu'un petit voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1773).
(Relation du Voyage à l'Île-de-France.)

DE LA COMTESSE DIANE

La raison est une barrière, mais une barrière qui dit pourquoi il ne faut pas passer.

Un bon caractère : ne pas se fâcher quand on vous gronde ; ne pas gronder quand on vous fâche.

Celui qui a une vraie valeur nous force à écouter quand il est là et à penser quand il est parti.

La constance, vertu morale, la fidélité, vertu physique. Les hommes se disent constants, les femmes se disent fidèles.



MADAME JEANNE GRANIER
du Théâtre des Variétés
(Phot. Félix)

JEANNE GRANIER

Après avoir débuté dans un casino, Jeanne Granier fut engagée à la Renaissance, où elle créa *Giroflé-Girofla*.

Pleine de verve et de gaieté, elle conquît la faveur du public par son jeu spirituel et fut particulièrement applaudie dans *Le Petit Duc*. Elle joua ensuite à Bruxelles, au Gymnase, aux Variétés où elle créa *Mam'zelle Gavroche*, aux Bouffes, aux Nouveautés, à l'étranger, puis, renonçant à l'opérette, elle aborda la Comédie, devint une actrice de grand talent et obtint d'éclatants succès dans *Amants*, le *Nouveau Jeu*, le *Vieux Marcheur*, pour arriver au triomphe dans *Le Bonheur Mesdames*, *Education de Prince* et *L'habit Vert*.

LOCUTIONS ET PROVERBES

CHERCHER LA PIERRE PHILOSOPHALE

Rapportée d'Orient par les croisés, la science hermétique, ou autrement l'alchimie, fut bientôt cultivée par ce qu'il y avait de plus savants hommes en Europe : Roger Bacon, Albert le Grand, Saint Thomas d'Aquin, en furent les zélés disciples.

Vérité pour les uns, pure chimère pour les autres, cette science étudiait la composition intime des métaux, leur perfectionnement et leur transmutation.

Ceux qui s'y livraient portaient le nom de *philosophes*, et les composés qu'ils obtenaient au moyen de leurs trois principes, le sel, le soufre et le mercure, étaient généralement désignés par le

nom de *Pierre*, que la pharmacie moderne a conservé, du reste, dans *Pierre divine*, *Pierre infernale*, etc.

D'où le nom de *Pierre philosophale* donné à une composition qui devait changer les métaux inférieurs en or ou en argent, selon que c'eût été de l'or ou de l'argent qu'on y aurait employé.

Or, comme on n'est jamais parvenu à découvrir cette composition tant et si longtemps cherchée, on a dit de quelqu'un qui s'occupait à la solution d'un problème jugé insoluble qu'il *cherchait la Pierre philosophale*.

EMAN MARTIN.

Joli Mai

Théodore Botrel

Mâchant une rose, éclose
Sous son baiser parfumé.
Tout jeune, tout frais, tout rose,
Voici mai, le joli-mai !

Partout où son pied se pose
Pointe un brin d'herbe, une fleur :
Voici venir le mois rose,
L'irrésistible enjôleur !

Il chante... et la primevère
Entr'ouvre son cœur fermé,
Aux chansons du gai trouvère
Voici mai, le joli-mai !

Comme en une apothéose,
Tous les buissons ont fleuri ;
Voici venir le mois rose
Par qui tout aime et sourit !

L'Arvor sortant de son rêve
Pousse un long soupir pâmé ;
Le foin verdit, le blé lève :
Voici mai, le joli-mai !

L'enclos se métamorphose
Sous les souffles printaniers.
Voici venir le mois rose
Coiffé de fleurs de pommiers !

Il passe... et la pâquerette
Au cœur d'or vite charmé
Rajuste sa collerette :
Voici mai, le joli-mai !

Le malade espère ; il ose
Jusqu'au seuil aller s'asseoir :
Voici venir le mois rose
Qu'il ne comptait plus revoir !

Il vient : des herbes qu'il foule,
Un nid bientôt est formé ;
Il passe... et le bois roucoule ;
Voici mai, le joli-mai !

Le gueux même est moins morose
Ayant cru voir, dans l'air bleu,
Par les lèvres du mois rose
Lui sourire le Bon Dieu !



LES CERISES MURES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Henri Bource, Musée de Gand.

Le Docteur CHAPUT

Nommé interne en 1881, Henri Chaput passait successivement dans les services de Fort, de Tillaux et de Duplay. Aide d'anatomie de 1882 à 1885, il arrivait, cette dernière année, au Prosectorat, dont il exerçait les fonctions jusqu'en 1888, époque à laquelle il était reçu chirurgien des Hôpitaux; il prélevait à sa nouvelle fonction comme assistant, d'abord du professeur Duplay, puis du professeur Terrillon (1889-1895).

En 1885, M. Chaput avait présenté pour le doctorat en médecine une thèse sur les *Fractures anciennes de la Rotule, anatomie pathologique, pronostic et traitement*.

Mais on trouve de lui, avant cette époque, en 1884, dans les Archives générales de médecine, une étude sur la *suture des nerfs*.

En 1892, le docteur Chaput publie, chez Asselin et Houzeau, un livre sur la *Technique et les Indications des opérations sur les intestins, l'estomac*



et les voies biliaires; et en 1895, il donne, chez Doin, un ouvrage en deux volumes sur la *Thérapeutique chirurgicale des affections de l'intestin, de l'estomac et des voies biliaires*. La spécialisation du jeune chirurgien est ainsi nettement marquée dès cette époque.

Entre temps, il avait d'ailleurs publié une étude sur la typhlie, la pérityphlite et l'appendicite (*Journal des Praticiens*, 1890.)

Enfin nous trouvons encore de M. Chaput, un *Guide de thérapeutique générale et spéciale, partie chirurgicale*, chez Doin (1893); et, en collaboration avec M. Terrillon, un petit *Traité de l'Asepsie et de*

l'Antisepsie chirurgicales (Doin, 1893).

Membre titulaire de la Société de chirurgie (1894), vice-président de la Société anatomique en 1897, le docteur Chaput, chirurgien de Lariboisière, est chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Chaput a imaginé de faire des greffes grasses pour combler les pertes de substance et relâche des parois (dans les résections et trépanations pour ostéomyélite, par exemple). Suivant son expression, la graisse serait le plâtre du chirurgien. — Il est en train d'opérer.

Dans le fond du tableau, une guirlande d'intestins reliés par le bouton anastomotique de Chaput.

CHÂTEAU DE VERSAILLES

Dans leur rage de détruire tout ce qui pouvait rappeler la royauté, les révolutionnaires proposèrent d'abord de faire passer la charrue dans le parc; et la Convention décida simplement de mettre sur le château: « Maison à vendre ou à louer ». Plus tard, la République voulut entretenir Versailles aux frais de l'Etat pour servir aux réjouissances du peuple. Napoléon, qui n'aimait pas Versailles, eut l'extraordinaire idée de faire construire des panoramas en maçonnerie de toutes les capitales où il était entré en vainqueur. Enfin on y hospitalisa les invalides et Charles X y logea les émigrés qui, revenus en France sans logements, sans patrimoine, sans biens, pouvaient y vivre à leur aise et selon leurs goûts. Ce fut Louis-Philippe qui sauva Versailles en donnant au château royal une destination populaire en en faisant un musée dédié aux gloires de la France. Il consacra à ce projet tous ses loisirs et préleva vingt-quatre millions sur ses deniers personnels pour sa

réalisation. Le tableau d'Horace Vernet, que nous reproduisons à la page 8, nous montre ce monarque à la cérémonie de l'inauguration du musée, entouré de ses cinq fils.

La GARNINE LEFRANCQ ne contient pas une goutte de sang, ni aucun produit chimique ou pharmaceutique, quel qu'il soit.

Nous garantissons de la façon la plus formelle qu'elle est préparée avec du jus de viandes de bonf jamais avec une autre partie de l'animal, et que ce jus est préalablement concentré dans le vide et à froid, c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau naturelle.

L'« Omelette aux confitures » que nous avons publiée dans notre dernier numéro de Mars, en l'attribuant par erreur à Huysmans — et nous nous en excusons — est tirée du très curieux livre de MM. Paul Reboux et Charles Müller: *A la manière de...*

2^e série, Bernard-Grasset, 1910, éditeur.

LOUIS-PHILIPPE INAUGURANT VERSAILLES (27 Juin 1830)
 Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de HORACE VERNET, Musée de Versailles.



1773

1850

PRINCE DE JOINVILLE
 DUC DE MONTPENSIER

DUC D'ORLÉANS

LOUIS-PHILIPPE

DUC DE NEMOURS

DUC D'AUMALE



HANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 124

MAI 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE. . . 20 FR.
 } ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

SUPPLICE DE JEANNE D'ARC



JEANNE D'ARC
Par CHAPUT
(Musée du Louvre).

« Délaisée ainsi de l'Église, elle se remit en toute confiance à Dieu. Elle demanda la croix. Un anglais lui passa une croix de bois, qu'il fit d'un bâton ; elle ne la reçut pas moins dévotement, elle la baisa et la mit, cette rude croix, sous ses vêtements et sur sa chair... Mais elle aurait voulu la croix de l'église pour la tenir devant ses yeux jusqu'à la mort. Le bon huissier Massieu et frère Isambart firent tant, qu'on la lui apporta de la paroisse Saint-Sauveur. Comme elle embrassait cette croix, et qu'Isambart l'encourageait, les Anglais commencèrent à trouver tout cela bien long ; il devait être au moins midi ; les soldats grognaient, les capitaines disaient :

« — Comment ! prêtre, nous ferez-vous dîner ici ?... »

« Alors, perdant patience et n'attendant pas l'ordre du bailli, qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort, ils firent monter deux sergents pour la tirer des mains des prêtres. Au pied du tribunal, elle fut saisie par les hommes d'armes, qui la traînèrent au bourreau, lui disant :

« — Fais ton office.... »

« Cette furie de soldats fit horreur ; plusieurs des assistants, des juges même, s'enfuirent pour n'en pas voir davantage.

« Quand elle se trouva en bas dans la place, entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, la nature pâtit et la chair se troubla ; elle cria de nouveau :

« — O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure !... »

« Elle n'en dit pas plus, et ne pécha pas par ses lèvres, dans ce moment même d'effroi et de trouble... »

Que pense le Médecin quand il lit les annonces dans lesquelles on clame qu'un simple produit pharmaceutique remplace la Viande Crue ?....

— Il sourit.

« Elle n'accusa ni son roi, ni ses saintes. Mais, parvenue au haut du bûcher, voyant cette grande ville, cette foule immobile et silencieuse, elle ne put s'empêcher de dire :

« — Ah ! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort !

« Celle qui avait sauvé le peuple et que le peuple abandonnait n'exprima en mourant (admirable douceur d'âme !) que de la compassion pour lui...

« Elle fut liée sous l'écriteau infâme, mitrée d'une mitre où on lisait : « Hérétique, relapse, apostate, ydolâtre... » Et, alors, le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et poussa un cri... Puis, comme le frère qui l'exhortait ne faisait pas attention à la flamme, elle eut peur pour lui, s'oublia elle-même, et elle le fit descendre.

« Ce qui prouve bien que, jusque-là, elle n'avait rien rétracté expressément, c'est que le malheureux Cauchon fut obligé (sans doute par la haute volonté satanique qui présidait) à venir au pied du bûcher, obligé à affronter de près la face de la victime, pour essayer d'en tirer quelque parole... Il n'en obtint qu'une, désespérante. Elle lui dit avec douceur ce qu'elle avait déjà dit :

« — Évêque, je meurs par vous... Si vous m'aviez mise aux prisons d'Église, ceci ne fût pas advenu.

« On avait espéré, sans doute, que, se croyant abandonnée de son roi, elle l'accuserait enfin et parlerait contre lui. Elle le défendit encore :

« — Que j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon roi n'y est pour rien ; ce n'est pas lui qui m'a conseillé.

« Cependant, la flamme montait... Au moment où elle la toucha, la malheureuse frêmit et demanda de l'eau bénite ; de l'eau, c'était apparemment, le cri de la frayeur...

Mais, se relevant aussitôt, elle ne nomma plus que Dieu, que ses anges et ses saintes. Elle leur rendit témoignage :

« — Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée !...

« Que toute incertitude ait cessé dans les flammes, cela nous doit faire croire qu'elle accepta la mort pour la *délivrance* promise,

qu'elle n'entendit plus le salut au sens juridique et matériel, comme elle avait fait jusque-là, qu'elle vit clair enfin, et que, sortant des ombres, elle obtint ce qui lui manquait encore de lumière et de sainteté.

« Cette grande parole est attestée par le témoignage obligé et juré de la mort, par le dominicain qui monta avec elle sur le bûcher, qu'elle en fit descendre, mais qui d'en bas lui parlait, l'écoutait et lui tenait la croix.

« Nous avons encore un autre témoin de cette mort sainte, un témoin bien grave, qui lui-même fut sans doute un saint. Cet homme, dont l'histoire doit conserver le nom, était le moine Augustin déjà mentionné, frère Isambart de la Pierre ; dans le procès, il avait failli périr pour avoir conseillé la Pucelle, et

néanmoins, quoique si bien désigné à la haine des Anglais, il voulut monter avec elle dans la charrette, lui fit venir la croix de la paroisse, l'assista, parmi cette foule furieuse, et sur l'échafaud et au bûcher.

« Vingt ans après, les deux vénérables religieux, simples moines, voués à la pauvreté et n'ayant rien à gagner ni à craindre en ce monde, déposèrent ce qu'on vient de lire.

« — Nous l'entendions, disent-ils, dans le feu, invoquer ses saints, son archange ; elle répétait le nom du Sauveur... Enfin, laissant tomber sa tête, elle poussa un grand cri : « Jésus ! »

« Dix mille hommes pleuraient... » Quel-



JEANNE D'ARC SUR LE BÛCHER
Par Leseigneur (Panthéon).



Le Professeur PRENANT

ques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal; ses camarades le menèrent à une taverne pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre.

« — J'ai vu, disait-il hors de lui-même, j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une colombe.

« D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait : « Jésus ! » Le bourreau alla, le soir, trouver frère Isambart, il était tout épouvanté; il se confessa, mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais... Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut, en revenant :

« — Nous sommes perdus; nous avons brûlé une sainte ! »

Jules MICHELET.



EN TUNISIE. — DANS L'OASIS DE TOZEUR.
(PHOTO LEHNERT ET LANDROCK, TUNIS)

UNE BONNE RECETTE

Nous pressons des cuisses de bœuf, jamais une autre partie de l'animal, nous le garantissons de la façon la plus absolue. Ce jus, qui ne contient pas une goutte de sang, bien entendu, nous l'évaporons dans le vide et à froid, et nous avons alors, bien exactement, un extrait de cuisses de bœuf auquel nous ajoutons de la glycérine chimiquement pure et du sucre vanillé : Voilà la *Carnine Lefrancq*.

Si l'homme, parvenu à toute sa perfection, est le premier des animaux, il en est bien aussi le dernier quand il vit sans lois et sans justice. Il n'est rien de plus monstrueux, en effet, que l'injustice armée. Mais l'homme a reçu de la nature les armes de la sagesse et de la vertu, qu'il doit surtout employer contre ses passions mauvaises. Sans la vertu, c'est l'être le plus pervers et le plus féroce; il n'a que les emportements brutaux de l'amour et de la faim.

ARISTOTE.

PENSÉE D'ARISTOTE

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin;
Allègrement l'eau prend sa course,
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh ! quelle joie !
Sous la terre, il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdeoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : « Ne m'oubliez pas ! »
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait ? Après quelques détours,
Peut-être deviendrai-je un fleuve,
Baignant vallons, rochers et tours.

Je borderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'Océan, où tout finit. »

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit :
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac, qui l'engloutit.

Th. GAUTIER (*Emaux et Camées*.)

PHILOSOPHES MODERNES

FRANÇOIS BACON

VIE ET ŒUVRES. Né à Londres en 1561, fils d'un ministre d'Elisabeth, ce philosophe fut un grand de la terre ; lord, grand chancelier du roi Jacques 1^{er}, baron de Vérulane, il avait atteint le comble du crédit et de la puissance lorsqu'une accusation de vénalité et de concussion arrêta sa carrière et le força à rentrer dans la vie privée. Son principal ouvrage est le *Noyum organum* (instrument nouveau, nouvelle méthode), ainsi intitulé par opposition au vieil *Organon* d'Aristote.

PHILOSOPHIE. La gloire immortelle de Bacon

est d'avoir été, dès le xvi^e siècle, l'initiateur et comme le créateur de la *méthode expérimentale* à laquelle la science du xx^e doit ses progrès inouis et ses fabuleuses conquêtes. Son œuvre est surtout une théorie, et plus encore une vaste technique de l'*induction*, mode de raisonnement par lequel on passe de la multitude des faits observés à la loi qui s'en dégage, en établissant le rapport de la *cause à l'effet*. A ce titre, le penseur anglais est digne de figurer à côté de Descartes, parmi les fondateurs de la philosophie moderne.

PENSÉE. « La vraie science est la science des causes. »



AU JAPON. — CULTURE DES IRIS.

La Carnine Lefrancq digère la viande crue. Faites-en prendre, immédiatement avant le repas, deux cuillerées au dyspeptique qui ne digère pas sa côtelette, et vous serez édifié.

DONNEZ-LA AUSSI dans l'anémie, les convalescences et l'anorexie ; vous obtiendrez toujours des résultats immédiats.

ET CROYEZ BIEN que notre volonté est de justifier la confiance dont vous nous honorez. Pour cela nous faisons tout ce qu'il est humainement possible de faire, et nous ne laisserons jamais passer la *Carnine Lefrancq* au second rang.

ORIGINE DU MUSÉE FRANÇAIS

Chez nos voisins d'outre-mer, le Musée Britannique s'est fondé peu à peu grâce à l'initiative privée et ne doit rien aux *Tudors*, aux *Stuarts*, à ces dynasties diverses qui se sont succédé sur le trône de la Grande-Bretagne. Au contraire, les musées français se sont formés et enrichis des dons et des libéralités de nos familles régnantes. Charles V collectionne à grands frais cette librairie du Louvre qui fut le noyau de notre bibliothèque royale ; plus tard, *Valois* et *Bourbons* achètent en Italie ces chefs-d'œuvre de la peinture moderne et de la sculpture antique qui sont aujourd'hui l'honneur de nos galeries nationales, après avoir décoré les *palais* de nos souverains. François 1^{er} ne se contente pas de faire travailler pour lui, c'est-à-dire pour la France,

les *André del Sarto*, les *Primatice*, les *Benvenuto Cellini*, les *Léonard de Vinci*, il députe jusqu'en Orient des savants qui lui rapporteront marbres, pierres gravées, médailles, etc. Louis XIV a déjà autour de lui les *Condé*, les *Racine*, les *Molière* ; cette pléiade immortelle ne lui suffit pas, fidèle aux traditions de ses ancêtres, il poursuit les conquêtes artistiques ; il multiplie les missions lointaines ; il achète au poids de l'or les plus riches collections, les livres les plus précieux, les plus rares manuscrits. Dès lors, les *Praxitèles* et les *Phidias* brillent dans nos galeries, les *Cicérons*, les *Virgiles*, les *Homères* figurent dans nos bibliothèques. Depuis le xvi^e siècle, jusqu'à nos jours, cette grande et féconde pensée s'est poursuivie sans interruption. E. T.



LE CHRIST AU GOLGOTHA

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de Pierre LEBRUN.
(Appartient au Docteur GALAND, de Cambrai. Reproduction interdite).

Le Professeur PRENANT

A. Prenant, né à Lyon le 5 Novembre 1861, a fait ses études et sa carrière à la Faculté de Nancy.

Licencié en sciences naturelles en 1882, docteur en médecine en 1887, aide d'Histoire naturelle médicale pendant les années 1883-1886, chef des Travaux pratiques d'Histologie de 1886 à 1891, chef des Travaux anatomiques en 1891-92, il arrivait à l'agrégation (section des Sciences anatomiques et physiologiques) en 1892.

Deux ans après, il obtenait la chaire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Nancy.

C'est là qu'on vint le chercher, en 1907, pour occuper la chaire d'Histologie de la Faculté de Médecine de Paris, laissée vacante par la mort du professeur Mathias Duval. Il avait été décidé, en effet, par le Conseil des Facultés, que cet emploi, ainsi que celui du professeur d'anatomie, ne pourrait être occupé par des médecins ou des chirurgiens des Hôpitaux, le traitement des malades étant peu compatible avec des travaux de laboratoire où l'antisepsie est très aléatoire; et c'est ainsi que les agrégés parisiens, tous médecins ou chirurgiens des Hôpitaux, avaient dû être éliminés. On se rappelle que cette haute décision n'avait pas été très goûtée des étudiants.

PORTRAIT-CHARGE. — Dominant l'atmosphère orageuse qui troubla ses premières leçons, et sur le point de commencer son cours d'anatomie microscopique, le professeur Prenant — qui a fait une partie de sa carrière à Nancy, — arbore l'étendard de Lorraine.



Le choix du professeur Prenant avait cependant, en lui-même, été excellent, car il portait sur un savant, travailleur acharné, dont

l'œuvre était déjà considérable. Mentionnons notamment les belles études du professeur Prenant sur le développement organique et histologique du thymus et de la glande thyroïde, sur l'œil pariétal accessoire, et sur le développement du tube digestif chez les mammifères.

Le professeur Prenant a écrit un Traité d'Histologie, dont la première partie (Cytologie générale et spéciale, Schleicher, 1904), a été couronnée par l'Académie des Sciences (Prix Barbier). Le deuxième tome, en collaboration avec M. Bouin (Histologie et Anatomie microscopique), vient de paraître chez Masson.

Tout récemment, le docteur Prenant a obtenu, à l'Académie de Médecine, le fauteuil de Farabeuf.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur.



A la Gare du Quai d'Orsay. — Le Roi d'Espagne et la Reine-Mère

LE CHRIST AU GOLGOTHA

Ce très remarquable tableau que nous reproduisons à la page ci-contre, peut être mis en parallèle avec celui de Bonnat que nous avons déjà donné dans notre Numéro 70 de *Chanteclair*.

Les deux célèbres peintres ont reproduit, chacun à leur manière et suivant leur tempérament, le supplice de l'Homme-Dieu. On peut dire en comparant leurs toiles que le *Christ* de Bonnat est *tragiquement* humain, un christ dont la souffrance fait saillir les moindres muscles, gonfler les moindres vaisseaux, contracter les moindres fibres du visage.

Tout aussi respectueux de l'anatomie, qu'il connaît à fond, tout aussi respectueux de la ligne, car il estime que « le dessin est la probité de l'art », Pierre Lebrun choisit pour son *Christ* la résignation douce et l'acceptation sans murmure.

Le Christ de Bonnat semble jeter une clameur de désespoir vers le ciel, il est plus homme; le Christ de Lebrun, lui, prononce silencieusement son *fiat*, il est, si l'on peut dire, *idéalement* divin.

Nous remercions vivement M. le Docteur Galand, de Cambrai, d'avoir bien voulu mettre cette toile, d'un prix inestimable, à notre disposition, et tous nos lecteurs lui en sauront gré, assurément.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 125

JUIN 1913 (1)

ABONNEMENT

UN AN.	}	FRANCE . . .	20 FR.
		ÉTRANGER . .	25 FR.
		LE NUMÉRO	UN FRANC.

COMMENT VIVENT ET S'HABILLENT LES JAPONAISES

La femme comme il faut, non encore euro-
péanisée, se retrouve encore, loin de Tokio, loin
de la Cour, dans les autres villes de l'Empire. Elle n'a pas quitté ses
anciens atours, celle-ci ; on la ren-
contre en chaise à porteurs ou en
petite voiture à bras, toujours très
simplement habillée pour la rue ;
elle porte, l'une par dessus l'autre,
trois ou quatre robes unies, en
soie mate et légère, de couleur
sombre ou neutre ; au milieu de
son dos, une petite rosace blanche
discreètement brodée représente le
blason de sa noble famille ; ses
cheveux, lissés avec une invrai-
semblable perfection, sont piqués
d'épingles d'écaille sans un brillant,
sans une dorure ; lorsqu'elle est
âgée et strictement fidèle aux modes du passé,
ses sourcils sont rasés et ses dents recouvertes
d'une couche de laque noire. Elle est plus

fuyante, plus difficile à apprivoiser que la bour-
geoise ordinaire ; si cependant on force la repré-
sentation, on obtient d'elle quelque

petit rire aimable, quelque révé-
rence accompagnant une banalité
polie ; — puis c'est tout.

Et en somme, on la connaît
presque autant, après cette simple
rencontre, que les autres, les élé-
gantes des nouvelles couches, avec
lesquelles on a dansé un cotillon
ou une valse de Strauss dans un
bal de ministère. Le plus sage
donc, s'il s'agit de définir la grande
dame japonaise, est encore de la
déclarer énigmatique.

Les bourgeoises, les marchandes,
les artisanes, on les voit partout
si librement, leur intimité est si

vite conquise, que, sans les connaître au fond
de l'âme, on peut essayer d'en dire plus long sur
leur compte. De ces mille petites personnes,



JEUNE JAPONAISE

LA CARNINE
LEFRANÇO

EST INALTÉRABLE
SOUS TOUS LES CLIMATS

MÊME
EN VIDANGE

rencontrées n'importe où, dans les maisons-de-thé, les théâtres, les pagodes, l'impression d'ensemble qui me reste manque absolument de sérieux. Il me vient, dès que j'y repense, un involontaire sourire.

Étonnantes figurines, que je revois agitées, empressées, un peu simiesques, évoluant avec de continuelles révérences à l'égard de tout le monde, au milieu de minuscules bibelots de poupée, dans des appartements grands comme la main, dont les parois de papier s'enfonceraient au plus léger coup de poing. Femmes en miniature, à la fois enfantines et vieillottes, dont

par terre, sur des nattes, d'une immaculée blancheur, elles accomplissent, dans cette pose inviolable presque tous les actes de leur vie; par terre se font leurs dinettes, servies dans une microscopique vaisselle et mangées délicatement à l'aide de bâtonnets; par terre, derrière de frères écrans qui les cachent à peine, et entourées d'un déballage de petits instruments drôles, de petites boîtes à poudre, de petits pots, elles procèdent à leur toilette, devant des miroirs pour rire; par terre, elles travaillent, cousent, brodent, jouent de leur guitare au long manche, rêvent à d'insais-



JAPONAISES SORTANT D'UN TEMPLE, A KIOTO

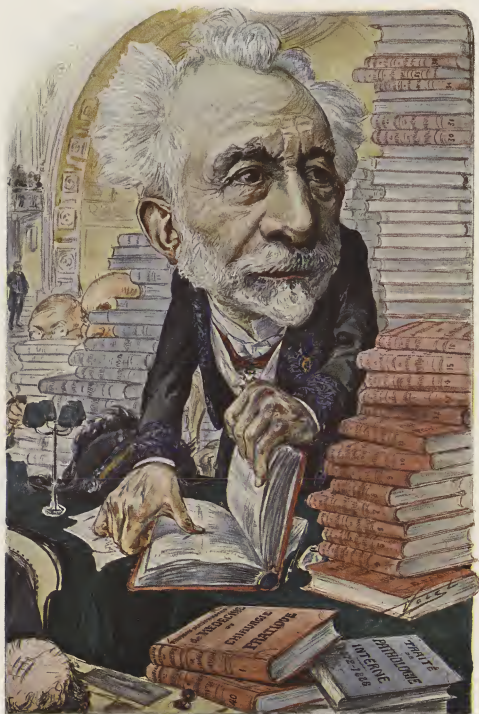
l'excessive grâce se manière et minaude jusqu'à la grimace; dont l'éternel rire, contagieux sans galeté, est irrésistible comme un chatouillement, et produit à la longue la même agaçante lassitude. Elles rient par excès d'amabilité ou par habitude acquise; elles rient au milieu des circonstances les plus graves de la vie; elles rient dans les temples et aux funérailles.

Très petites créatures, vivant au milieu de très petits objets aussi maniérés et légers qu'elles-mêmes. Leurs ustensiles de ménage, en fine porcelaine ou en mince métal, sont comme des jouets d'enfant; leurs tasses, leurs théières sont liliputiennes, et leurs éternelles pipes se remplissent, jusqu'au bord, d'une seule demi-pincée de tabac fin, très fin, prise du bout de leurs élégants petits doigts.

Jamais assises, mais accroupies tout le jour

sables choses, ou adressent à leurs incompréhensibles dieux les longues prières des matins et des soirs.

Les maisonnettes qu'elles habitent sont, il va sans dire, aussi soignées et maniérées qu'elles-mêmes; presque toujours truquées, à cloisons démontables, à tiroirs, à glissières, avec des compartiments de toutes formes et d'étonnants petits placards. Tout cela d'une propreté minutieuse, même chez les plus humbles; et tout cela d'une apparente simplicité, surtout chez les plus riches. Seul l'autel des ancêtres, où des baguettes d'encens brûlent, est un peu doré, laqué, garni, comme une pagode, de potiches et de lanternes; partout ailleurs, une nudité voulue, une nudité d'autant plus complète et plus blanche que l'habitation est plus élégante. Jamais de tentures brodées nulle part; quelquefois seulement des



Le Professeur JACCOUD

portières transparentes, faites de perles et de roseaux enfilés. Jamais de meubles non plus; c'est par terre ou sur des petits socles en laque que se posent les objets usuels ou les vases de fleurs. La maîtresse de maison fait consister le luxe de son intérieur dans l'excès même de cette propreté dont je parlais plus haut et qui est une des qualités incontestables du peuple japonais. Il est partout d'usage de se déchausser

avant d'entrer dans une maison, et rien n'égale la blancheur de ces nattes sur lesquelles on ne se promène jamais qu'en fines chaussettes à orteil séparé, la blancheur de ces papiers unis qui recouvrent les plafonds et les murs. Les boiseries elles-mêmes sont blanches, ni peintes, ni vernies, gardant pour tout ornement, chez les vraies femmes de goût, leurs imperceptibles veinures de sapin neuf. Et j'ai vu plus d'une belle dame surveiller elle-même ses comiques petites servantes pendant qu'elles savonnaient à outrance ces boiseries-là, pour leur donner un air d'être toutes fraîches, un air d'être à peine sorties du rabot des menuisiers.

Dans nos pays, si l'on parle de femmes japonaises, on se représente aussitôt des personnes vêtues de ces robes édatantes comme celles qu'elles nous envoient; des robes aux nuances tendres et sans nom, brodées de longues fleurs, de grandes chimères et de fantastiques oiseaux. Eh bien, non, ces robes-là sont réservées pour le théâtre ou pour une certaine classe innommable de femmes qui vivent dans un quartier spécial et dont il m'est interdit de parler ici. Les Japonaises s'habillent toutes de nuances foncées; elles portent beaucoup d'étoffes de coton ou de laine, le plus souvent unies, ou bien semées de frères petits dessins nuageux, dont les teintes également sombres diffèrent à peine des fonds. Et le bleu marine est la

nuance générale, très dominante, — tellement qu'une foule féminine, même en habits de fête, forme de loin un amas d'un bleu noir, un grouillement de même couleur, où tranchent seulement çà et là quelques rouges éclatants, quelques teintes fraîches portées par de toutes petites filles ou par des bébés.

Ces robes, leur forme est connue; dans toutes les images dont le Japon nous inonde, on les a

vues peintes ou dessinées. Leurs manches larges et flottantes laissent libres les bras, un peu ambrés, qui sont généralement bien faits et que terminent des mains toujours jolies. Les toilettes se complètent de ces larges ceintures appelées *obi*, qui sont d'ordi-

naire en soie magnifique et dont les coques régulières, formant comme un papillon monstre au bas des petits dos frères, donnent une grâce si particulière et si cherchée aux silhouettes des femmes. Nos ombrelles, en soie de couleur neutre, commencent à remplacer, pour certaines élégantes, les charmants parasols peinturlurés d'autrefois, sur lesquels, parmi des fleurs et des oiseaux, étaient souvent écrites de suaves pensées, dues à des poètes anciens. Quant à nos chaussures, elles ne sont adoptées encore qu'à Tokio, dans le très grand monde officiel; partout ailleurs on porte la sandale antique, qui s'attache entre le pouce et les menus doigts, et qui se dépose dans les vestibules, comme chez nous les

cannes et les chapeaux, qui encombre l'entrée des maisons-de-thé à la mode, qui s'entasse en couches pressées sur les marches extérieures des pagodes les jours de grandes prières. Par les temps de pluie, on ajoute à ses sandales, pour les courses de rue, des socques à très hauts patins de bois qui sonnent bruyamment sur les pavés, tandis que les robes se troussent, et qui feraient tomber n'importe quelle Européenne dès le second pas.



JEUNE FILLE JAPONAISE AU REPOS



Yessiepe Richard

JAPONAISES JOUANT DE LA GUITARE

Ces dames marchent les talons en dehors, ce qui est une chose de mode et les reins légèrement courbés en avant, ce qui leur vient sans doute d'un abus héréditaire de révérences.

Leur coiffure est aussi connue du monde entier; en deux ou trois coups de pinceaux les peintres japonais savent la reproduire sous tous ses aspects ou la caricaturer avec un rare bonheur. Mais ce qu'on ignore sans doute, c'est que les femmes, même soignées et coquettes, ne se font peigner que deux ou trois fois par semaine;

leurs chignons, leurs bandeaux sont si solidement établis par les spécialistes du genre, qu'ils durent au besoin plusieurs jours sans perdre leur éclat lisse et lustré. Il est vrai que, pour ne point déranger ces

édifices pendant le sommeil des nuits, les dames dorment toujours sur le dos, sans oreiller, la tête dans le vide, soutenue par une sorte de petit chevalet en laque qui emboîte la nuque. C'est par terre qu'elles

couchent, j'avais oublié de le dire, sur des matelas ouatés si minces, si minces, qu'on les prendrait chez nous pour des couvre-pieds: du reste, pour dormir, elles sont toujours très chastement vêtues de longues robes de nuit invariablement bleues; — et des petites lampes discrètes, voilées sous des châssis de papier, veillent sans cesse



JAPONAISES EN COSTUME DE PLUIE

sur leurs rêves, afin d'éloigner les méchants esprits de ténébres qui, autour des maisonnettes de bois léger, pourraient flotter dans l'air.

Pierre LOTI, de l'Académie Française.

LES PHILOSOPHES MODERNES

DESCARTES



DESCARTES

VIE ET ŒUVRES. — Né à la Haye, en Touraine, en 1596, il consacra une partie de sa jeunesse aux faciles plaisirs de cet âge, mais aussi à l'étude approfondie des mathématiques. Il prit ensuite du service en bon gentilhomme qu'il était. A 23 ans, il subit la fameuse crise intellectuelle d'où il sortit philosophe, puis se remit à parcourir l'Europe; il se fixa enfin en Hollande, et dès lors l'histoire de sa vie devint celle de ses idées. Appelé sur le tard à la cour de la reine Christine de Suède, amie de la philosophie, il mourut à Stockholm en 1650. Son principal ouvrage, — l'un des livres les plus célèbres de tous les temps, — est le *Discours de la Méthode*; il publia ensuite

les *Méditations* et les *Principes de la philosophie*.

PHILOSOPHIE. — Parti du doute provisoire, Descartes, résolu à se plier à sa règle de l'évidence, rencontre comme première vérité évidente l'existence de sa propre pensée et par conséquent sa propre existence. Il établit la nature de l'âme, qui est pensée, et rien que pensée, puis celle des choses matérielles qui est étendue et rien qu'étendue; et à l'aide de ces deux éléments, — pensée, étendue — il construit le monde. Dieu lui est démontré par l'idée de Dieu qui est évidemment en nous, idée d'un être infini et parfait dont la présence en notre esprit ne peut s'expliquer que par l'existence d'une cause infinie et parfaite.

PENSÉE. — *Cogito ergo sum* : Je pense, dont je suis. De cette vérité première qui s'impose clairement à l'esprit, Descartes, géomètre autant que philosophe, a déduit l'univers; ces trois mots sont, en réalité, le point de départ de toute la philosophie moderne.

CONVALESCENCES

CARNINE LEFRANCQ

ANÉMIE - CHLOROSE



RECONSTITUANT

CARNINE LEFRANCQ

ESTOMAC - INTESTINS

LE VANITEUX

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes ; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure ; ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé : ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite et de ses talents : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel en ce monde, il cessa de parler. La conversation nous revint donc, et nous la primes.

Un homme qui paraissait assez chagrin commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi ! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes et qui ramènent tout à eux ! — Vous avez

raison, reprit brusquement notre discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense ; mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirais cet impertinent ; et, pendant qu'il parlait tout haut, je disais tout bas : Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

MONTESQUIEU (*Lettres persanes*).



MONTESQUIEU

CHANSON DE FORTUNIO

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignoree
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'alme trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

ALFREDO DE MUSSET.

=====

La Carnine Lefrancq
est une précieuse ressource
pour les enfants et les
adultes qui s'alimentent
mal ou insuffisamment.

Le flacon N° 3 : 3 francs.



PORTRAIT DE RAPHAËL, par lui-même.

Reproduction par la photographie des couleurs, Musée du Louvre.

Le Professeur JACCOUD

Le professeur Jaccoud est mort le 26 avril dernier, à l'âge de 83 ans.

« La vie de Jaccoud, a écrit le professeur Letulle, est une émouvante page d'histoire, qui méritait d'être écrite, rien que pour servir de réconfort et d'exemple aux jeunes générations médicales qui nous suivent.

« Né à Genève, le 29 novembre 1830, Jaccoud, pauvre et solitaire, ne dut qu'à lui-même, à son travail opiniâtre, et à son talent de violoniste de pouvoir entreprendre et mener à bien ses études de médecine.

« Ses jetons d'artiste et ses leçons lui permirent de vivre en préparant le concours de l'externat (où il arriva le premier en 1854) et de l'internat auquel il fut reçu en 1855. Médaille d'or de l'internat en 1859, il était docteur en 1860, avec une thèse sur la *Pathogénie de l'Albuminurie*. En 1862, il devient, grâce au concours, médecin des Hôpitaux, puis professeur agrégé en 1863. Moins de neuf années lui avaient suffi pour parcourir tous les échelons de notre carrière. »

Nommé médecin de la Maison municipale de Santé, de la Charité, puis de Lariboisière, il fut chargé du cours de pathologie interne et devint professeur titulaire de clinique médicale le 16 décembre 1876.

Parmi les nombreux travaux du professeur Jaccoud, citons : *Les paraplégies et l'ataxie des mouvements* (1864); *Études de pathogénie et de*

sémiologie (1864); *Leçons de clinique médicale faites à l'Hôpital de la Charité* (1867); *Traité de pathologie interne* (1869-1872), ouvrage classique, qui fut le livre de chevet de nombreuses générations d'étudiants; la *Station médicale de Saint-Moritz* (1878); *Leçons de clinique médicale faites à l'Hôpital Lariboisière* (1878); *Leçons de clinique médicale faites à l'Hôpital de la Pitié* (1883-1887); *Carabilité et traitement de la phthisie pulmonaire* (1888).

Le professeur Jaccoud nous a donné une traduction des *Leçons de clinique médicale* de Graves, et il a dirigé le magnifique *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, en 40 volumes (1879-1886), qui fut l'encyclopédie des sciences médicales autorisée entre toutes et si souvent consultée.

Le professeur Jaccoud avait été élu membre de l'Académie de Médecine le 5 janvier 1877, en concurrence avec Peter, Raynaud, Fournier et Bucquoy.

Depuis douze ans, il était secrétaire perpétuel de cette Compagnie.

Il n'est que juste de rappeler que Jaccoud fut un professeur incomparable, que son enseignement attira la foule des élèves, et que pendant trente ans, il a travaillé à faire l'alliance entre la médecine hyppocratique et la science actuelle. Il avait été l'un des derniers adversaires des doctrines microbiennes.

Le professeur Jaccoud était Commandeur de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Jaccoud, à sa place de secrétaire perpétuel à l'Académie de Médecine, au milieu des quarante volumes de son Dictionnaire.

QUELS SONT LES PRINCIPES NUTRITIFS DE LA VIANDE CRUE ?

Plusieurs lecteurs du *Chanteclair* viennent de nous poser la question suivante : Quels sont les principes essentiels auxquels la viande crue doit ses propriétés ?

Le tableau ci-dessous, de la composition de la viande crue, par le Professeur A. Gautier, constitue en lui-même la réponse à cette question.

Composition de la Viande Crue de Bœuf :			
Eau			747,50
Albuminoïdes et Dérivés	Globulines	30,60	205,60
	Peptones	22,40	
	Myosine	109,60	
	Myostroline	43,00	
Divers	Elastine, Kératine	2,40	1.000,00
	Glycogène	3,80	
	Graisse et Cholestérine	19,70	
	Sels minéraux solubles	6,50	
	Sels minéraux insolubles	4,40	
	Ferments, leucomatnes	9,70	
	Hémoglobine, Hypoxanthine, Xanthine, etc., etc.	0,40	

Il est bien évident, d'après cette analyse, que la viande crue doit l'ensemble de ses propriétés nutritives surtout aux matières albuminoïdes diverses, aux graisses, aux sels minéraux et aux ferments constituant la presque totalité de sa composition. Heim a montré, en outre, que le muscle est une des parties de l'organisme qui contient le maximum des corps immunisants.

Quant aux ferments solubles, tels que catalases, oxydases, ferments amylolytiques, protéolytiques, etc., ils paraissent jouer un rôle considérable dans les propriétés de la viande crue ou du suc musculaire de bœuf dont la *Carnine Lefrancq* est le type le plus parfait.

Dépôt de la *Carnine Lefrancq* : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, Paris.



LE CHÂTEAU DE PERCK

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Téniers Musée Anglais.



JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 126
JUIN 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANO.

LA TOUR D'AUVERGNE

Le 21 juin 1800, le Premier Grenadier de France rejoignait l'armée du Rhin commandée par Moreau. En arrivant, il alla trouver le chef d'état-major de Moreau, le général Dessoles, son ami, et demanda à être placé dans la 46^e demi-brigade, à laquelle il avait autrefois appartenu, et que commandait alors Forti. On ne peut, aujourd'hui, relire sans émotion cette campagne de 1800, l'une des plus belles qu'aient jamais faites les armées françaises, et la dernière de celles où la gloire militaire fut accompagnée et comme agrandie par la pratique des vertus républicaines des soldats et des généraux.

Six jours après l'arrivée de La Tour d'Auvergne à l'armée, le 27 juin 1800, l'avant-garde française heurta les avant-postes autrichiens, non loin de Lech, à une lieue environ de Neubourg (Bavière).

Le général Montrichard s'aperçut bientôt

qu'il allait avoir affaire à un gros de troupes ennemies, sur lesquelles les avant-postes s'étaient repliés, et que soutenaient huit pièces de canon.

Le combat devint acharné près des villages d'Unterhausen et d'Oberhausen; les Autrichiens avaient élevé des retranchements, et les tentatives de Montrichard eussent été impuissantes, si le général Lecourbe n'était accouru avec des renforts.

La 46^e demi-brigade se trouvait au plus fort de la mêlée; il pouvait être dix heures du soir, quand elle fut assaillie par une charge de la cavalerie autrichienne.



LA TOUR D'AUVERGNE

La CARNINE LEFRANCQ, qui est **INALTÉRABLE**, se comporte comme un tissu frais, possédant encore les caractéristiques de la substance vivante.

Forti, qui commandait la 46^e, tombe sabré par les hussards ennemis. La Tour d'Auvergne le remplace aussitôt, et le combat continue; pas un coup de fusil n'est tiré, on se bat à l'arme blanche, dans une obscurité profonde. La Tour d'Auvergne, au premier rang des grenadiers, croise la baïonnette contre les cavaliers autrichiens. Soudain, un uhlan lui envoie un furieux coup de lance.

Le fer a touché..., la hampe se brise sous la violence du choc.

Frappé au cœur, le Premier Grenadier de France s'affaisse entre les bras de ses camarades.

On le traîne en arrière des rangs, on arrache sa tunique, déjà tout ensanglantée; on veut lui prodiguer des soins. Hélas! la blessure est mortelle.

« — Je meurs satisfait, murmure le héros; j'avais toujours désiré terminer ainsi ma carrière. »

Ainsi mourut La Tour d'Auvergne, à l'âge de cinquante-sept ans. Au moment où il tomba, la cavalerie autrichienne commençait un mouvement de retraite, et ses derniers regards virent le succès des armées françaises. Quelle mort plus belle peut rêver un soldat?

Le lendemain, 28 juin, l'armée, dans un deuil général procéda à l'ensevelissement du Premier Grenadier de France. Le cœur du héros fut déposé dans une urne, et le corps enveloppé de verts rameaux de chêne, fut porté par les grenadiers à l'endroit même où avait eu lieu le combat de la veille. Généraux, officiers et soldats, tout le monde éprouvait la même émotion; plus d'un assis-

tant ne pouvait retenir ses larmes. Lorsque le corps de La Tour d'Auvergne fut arrivé au bord de la fosse creusée pour le recevoir, les grenadiers présentèrent les armes et comme les porteurs hésitaient sur le sens où ils devaient le placer, une voix s'éleva des rangs :

— Face à l'ennemi !

Le monument élevé à l'endroit où La Tour d'Auvergne était tombé se composait d'un grand sarcophage de pierre, placé sur plusieurs lits de gazon; à l'entour, des bornes étaient reliées par des chaînes en fer. Moreau le fit consacrer le 21 août suivant, par le clergé catholique d'Oberhausen. Ce monument a, depuis, été toujours respecté. En 1837, le roi de Bavière tint même à honneur de le faire entièrement réparer. Le corps de La Tour d'Auvergne n'y a pas été déposé seul; près des restes du Premier Grenadier de France ont été placés ceux du chef de brigade et de deux braves grenadiers, frappés le 9 Messidor, aux côtés du héros.

Le Premier Consul Bonaparte voulut, en outre, que le souvenir de La Tour d'Auvergne demeurât toujours en honneur dans l'armée, et, particulièrement, dans la demi-brigade. L'urne d'argent qui renfermait le cœur de La Tour d'Auvergne, recouverte de velours noir, fut portée dans les revues et défilés par le fourrier des grenadiers, qui marchait à côté du drapeau; à chaque appel, le caporal de l'escouade où La Tour d'Auvergne comptait, répondait à l'énoncé de ce nom glorieux, inscrit en tête des contrôles :

— Mort au champ d'honneur !

Paul DÉROULÈDE.

ANÉMIE — CHLOROSE

La CARNINE LEFRANÇO exerce sur la composition du sang une influence modificatrice intense; invariablement, elle augmente sa teneur en hémoglobine et en hématies. Peut-être convient-il de rappeler, à ce propos, que les muscles renferment, eux aussi, de l'hémoglobine spéciale, distincte de celle du sang (1).

(1) J. CAMUS. — *Les Hémoglobinaurics*, 1 vol. in-8°, PARIS, C. NAUD.

Dépôt général: ÉTABLISSEMENTS FUMOUCZE
78, Faub. Saint-Denis, PARIS



ALGÉRIE
PROT. GEISER

JEUNE FILLE
KABYLE

LES MARGUERITES

Homme aux yeux cruels, prends garde!
Tu nous écrases! Regarde
Nos cadavres sous tes pas.
Tu pleures et tu t'irrites.
Nous sommes les marguerites.
Pitié! Mais tu n'entends pas.

— Si, je vous entends, menteuses,
O peuple d'entremetteuses,
Sois-tu donc anéanti!
Mourez sous mes mains brutales!
C'est en comptant vos pétales
Que ma maîtresse a menti.

Jean RICHEPIN,
de l'Académie Française.



Le Docteur HOBBS, du Caire

LE COURTISAN DU MALHEUR

La journée du 27 juin 1815, si fertile en événements et en émotions de toutes sortes, avait tellement fatigué Napoléon, qu'avant son dîner, qui n'avait lieu, à cette époque, que très tard, il voulut prendre un bain : on le lui prépara ; mais à peine était-il dans sa baignoire, qu'il entendit discuter dans le petit salon qui précédait la salle des bains, et qu'il crut reconnaître la voix de Carnot « Si M. Carnot est là, cria-t-il, qu'on le fasse entrer ! ».

En effet, c'était lui, le gouvernement provisoire l'avait chargé d'aller à la Malmaison pour éclairer l'Empereur sur le danger de sa position et justifier en quelque sorte les mesures que la commission avait cru devoir prendre à son égard.

Introduit dans la salle des bains, Carnot sembla mal à l'aise ; il avait le cœur serré.

Dans tout ce qui avait été fait jusqu'alors, la conduite de Fouché avait eu quelque chose de mystérieux qui n'avait échappé à aucun de ses collègues ; ceux-ci craignant de voir rejaillir sur eux une part de l'odieux de cette conduite, Carnot, disons-nous, venait à la Malmaison non seulement pour les disculper, mais encore pour s'acquitter d'un devoir : celui de faire ses adieux à l'Empereur. Napoléon ne lui laissa pas achever les explications qu'il lui donnait, parce que jamais il n'avait confondu les membres du gouvernement provisoire avec l'homme qu'ils s'étaient choisi comme président ; et l'accueil qu'il fit à Carnot dut lui prouver tout le cas qu'il faisait de sa personne.

« Eh bien ! lui dit-il après avoir échangé quelques paroles, le gouvernement me craint donc beaucoup, puisqu'il veut à toute force que je m'éloigne, sans même me fournir les moyens d'assurer l'inviolabilité de ma personne ? »

Carnot baissa la tête sans répondre ;

Napoléon poursuivit avec animation : « Les malheureux !... Ils veulent tellement ma perte, qu'ils préféreraient la leur plutôt que de me mettre entre les mains la possibilité de les sauver ! Eh bien ! qu'il soit fait comme ils le veulent. Je quitterai la France, je la quitterai sans regrets, puisqu'elle me repousse, la France, que j'aurais voulu faire la reine du monde !... Puisqu'on m'oblige à partir, je partirai ; mais ce ne sera que pour me réfugier chez sa plus implacable ennemie : j'irai demander asile à l'Angleterre. L'Angleterre sera pour moi plus généreuse que la France ! ».

A ces mots, Carnot s'écria : « Ah ! sire, au nom de votre gloire, au nom de tout ce qui vous est cher, renoncez à ce projet, je vous en conjure, sire, comme votre plus sincère ami. Eh quoi ! le général Bonaparte, le premier Consul, l'Empereur, l'homme enfin qui, pendant vingt ans, fut l'ennemi personnel des Anglais, celui qui les a mis au bord du tombeau, veut aller en Angleterre ?... Mais, sire, pardonnez-moi d'oser vous le dire : cette idée est insensée, elle perdra Votre Majesté..... ».

Et Carnot, les yeux humides, les doigts serrés les uns dans les autres, offrait en ce moment le modèle de l'homme vraiment attaché à la gloire de celui qui, pendant dix ans, avait fait celle de la patrie. « Il me faut aller en Angleterre, répéta l'Empereur ; je crois le peuple Anglais grand et généreux. Il ne laissera pas insulter Napoléon Bonaparte, abandonné, malheureux, allant lui demander asile et protection.

— Et c'est vous, sire, qui croyez pouvoir faire entendre ce mot de protection au prince régent ? Mais lord Castlereagh recevra d'abord les ordres de Wellington ou de lord Beresford ; puis il ira, en raillant, les mettre aux pieds de son maître dissolu !... Nou sire, je ne puis soutenir cette pensée. Encore une fois, au nom de



LAZARE CARNOT. — Portrait de 1815.
(Musée de Versailles.)

vosre fils, au nom de la France entière, sire, n'allez pas en Angleterre !

Et Carnot, oubliant le lieu où il se trouvait, tant son émotion était forte, était demeuré à genoux les deux mains appuyées sur le rebord de la baignoire.

« Alors, dit enfin Napoléon, vaincu par les énergiques prières de Carnot, je n'irai pas ; mais ou irai-je, grand Dieu ? — En Amérique ! sire. Que Votre Majesté parte sur le champ pour La Rochelle ou pour Bordeaux, si elle ne veut point aller à Rochefort. Je sais que le capitaine Bodin croise dans ces parages ; peut-être vous attend-il pour protéger votre traversée ? — Oui ! c'est décidé, s'écria



FOUCHÉ
Ministre de la Police (1763-1820).

Napoléon ; j'irai en Amérique, et fasse le ciel que j'y trouve le repos ! ».

Trois semaines plus tard, c'est-à-dire après la rentrée du roi à Paris, et le lendemain de la publication, dans le *Moniteur*, de l'ordonnance du 24 juillet, Carnot, que Fouché avait couché un des premiers sur la liste de proscription, allant demander à son ex-collègue du gouvernement provisoire aux termes de l'article 2 de cette ordonnance, le lieu de surveillance qu'il lui plairait de lui indiquer, lui dit : « Où veux-tu que j'aile, traître ? — Où tu voudras, imbécile ! » répondit le ministre de la police de Louis XVIII.

DUCHESSE D'ABRANTÈS.
(Mémoires).

LE SURALIMENT SCIENTIFIQUE

La *Carnine Lefrancq* est actuellement le représentant le plus parfait de l'alimentation scientifique, dont l'illustre Berthelot avait rêvé l'avènement pour le plus grand bien de l'homme moderne.

Elle réalise, en effet, d'une façon saisissante, les conditions que doit remplir l'aliment scientifique azoté, savoir :

Sous le plus petit volume possible, quantité maximum des éléments nutritifs et stimulants de la viande crue, et absence complète des principes non assimilables ; minimum d'effort et de travail pour l'absorption et la digestion de ces principes.

Ainsi compris, l'aliment scientifique doit faire partie de tous les régimes comportant l'ingestion,

en plus ou moins grande quantité, des matières albuminoïdes d'origine animale.

C'est dire que la *Carnine Lefrancq*, convient, non seulement aux malades, mais aussi à tous les déséquilibrés de la santé qui sont légion.

La *Carnine Lefrancq* a même d'autres applications fort nombreuses et très utiles dans le régime habituel des enfants ou des adolescents et de tous ceux qui éprouvent une défaillance quelconque des fonctions digestives et de la nutrition, ou qui se surmènent par les sports, les voyages, etc.

Quels services elle aurait rendu au siècle dernier, si on l'avait eue sous la main pour remplacer le fameux Sirop Antiscorbutique, ce remède universel de nos pères !

AU THÉÂTRE CHINOIS

Une vaste salle, brutalement éclairée. Des pipes, du thé, des oranges, des gâteaux. Les hommes sont coiffés de toques noires ; les femmes ont des perles sur leurs bandeaux plats ; leurs cheveux nattés sont retenus en chignon par une épingle d'or. Des costumes en soie bleue ou violette à ramages.

À la scène, une histoire de brigands. Des ballets simulent les batailles agitant leurs grands sabres, les figurants s'abattent, se relèvent, se couchent, bondissent, souples comme des acrobates. Sur leurs pommettes fardées de bleu et de vert, s'ajustent des masques affreux, animés par le plissement des joues, par l'éclair des yeux, et qui semblent vivants.

L'orchestre fait rage, mêlant les sons aigus aux coups de tambour. Voici étalées l'horreur grimaçante, les imaginations terribles que cache l'impassibilité sereine des asiatiques.

Les acteurs sont incroyables de mimique, d'expression. Un chant bizarre et triste, sur quelques notes : un amiral qui a perdu le combat exhale longuement sa douleur avant de se tuer.

Maintenant, c'est une comédie fine, toute en demi-teintes, en subtils jeux de scène. Une simple servante d'auberge se refuse avec les raffinements d'une préceuse. Le galant n'est autre que l'Empereur déguisé en marchand. Lorsqu'il ouvre son large manteau, pour montrer sa robe brodée de dragons d'or la petite a peur, et se laisse emmener.

Cette coquette aux mines innocentes, aux habiles manèges, aux gestes mignards, et qui joue si bien de l'éventail, j'apprends que c'est un homme en travesti, et j'en suis émerveillé. Les mœurs chinoises, non plus que les mœurs annamites ou japonaises, ne tolèrent les troupes mixtes : tous les rôles sont tenus par des actrices, ou plus souvent par des acteurs ; et ce fut au Japon une révolution, lorsque Sada Yakko osa se montrer sur la scène, en compagnie de comparses masculins.

Henry MILÈS. *Instantanés d'Extrême-Asie*, chez E. Sansot & C^e, Paris.

CE QUE CACHE LE SPHINX

M. Reisner, professeur d'égyptologie à l'Université d'Harvard, a communiqué aux autorités du musée semitique d'Harvard et du musée des beaux-arts de Boston les résultats de recherches qu'il a opérées sur le Sphinx d'Égypte.

A l'intérieur du Sphinx, le professeur Reisner a trouvé un temple consacré au Soleil. Ce temple est plus ancien que la plus ancienne des pyramides, car il date à peu près de l'an 6.000 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'époque la plus éloignée de l'histoire de l'Égypte.

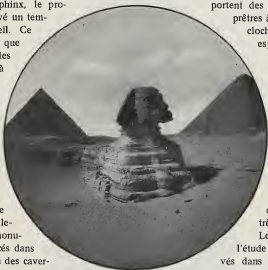
La tombe de Mona, ou Menès, le premier roi d'Égypte connu, qui se défia lui-même et fit construire ce Sphinx, se trouve également à l'intérieur du monument. Des tunnels, percés dans le Sphinx, conduisent à des cavernes dans lesquelles on n'a pas encore pénétré, car les travaux n'ont été commencés que l'an dernier. Le Sphinx est sculpté en plein roc, mais à l'intérieur on aperçoit encore les bâtiments d'une ville qui s'éleva peut-être à ciel ouvert, jadis.

Actuellement, les excavations n'ont pas été poussées plus loin que la tête du Sphinx, dans laquelle est une salle de 18 mètres de long, sur

4 m. 20 de large. Cette salle est reliée par des couloirs au temple du Soleil, situé entre les pattes du Sphinx. On y trouve par centaines, des objets sacrés comme la croix encadrée, symbole du Soleil. Plusieurs de ces croix sont en or et portent des fils qui servaient aux prêtres à faire tinter des petites clochettes pour évoquer les esprits.

On trouve aussi de petites pyramides à l'intérieur du Sphinx. Selon le professeur Reisner, les pyramides n'étaient, à cette époque, que les aiguilles de cadrans solaires, et le Sphinx était un dieu solaire lui-même. La pyramide de Chéops donne l'heure de façon très précise.

Le professeur espère, par l'étude des objets sacrés trouvés dans le Sphinx, arriver à découvrir les secrets des prêtres égyptiens, dont les connaissances, en ce qui concerne la magie, étaient merveilleuses, croit-on. Ses travaux ne vont pas sans difficulté, parce que les arabes qu'il emploie se refusent à coucher dans la tête du Sphinx. Ils ont la conviction que cette tête est l'asile de nombreux démons, et que tout homme qui y dort est condamné à mourir.



FOIRE AUX CHEVAUX

Reproduction, par la photographie des couleurs, d'un tableau de ROSA BONHEUR. Musée de Londres.

Le Docteur HOBBS, du Caire

Joseph Hobbs est né à Bordeaux, le 10 mai 1868. Il a fait ses études médicales à Paris, où il est arrivé interne provisoire des Hôpitaux. Puis sa thèse passée en 1893, il est retourné dans sa ville natale, où il obtint

successivement les fonctions de chef de clinique à la Faculté (1893), de préparateur d'Anatomie pathologique (1896) et de chef du Laboratoire d'hygiène (1898). Entre temps, il était reçu à l'Agrégation (Médecine, 1898) et devenait Médecin des Hôpitaux (Concours de 1898).

En 1893, le docteur Hobbs était contraint par l'état de sa santé, à laquelle le climat de Bordeaux était très défavorable, de quitter cette ville, avec toutes les belles situations qu'il s'y était créées, et se rendait en Égypte.

Venu d'abord en touriste au Caire, il se fixait bientôt dans cette ville, où il avait trouvé l'emploi de son activité et de ses aptitudes.

Spécialisé dans le traitement de la tuberculose et dans l'étude des questions d'hygiène, le docteur Hobbs est depuis 1910 médecin en chef de la Ligue égyptienne contre la tuberculose, fondation si nécessaire dans un pays où l'ignorance entraîne de véritables désastres.

PORTRAIT-CHARGE. — Des tuberculeux squelettiques vont frapper à la porte du Dispensaire dont le docteur Hobbs est le fondateur. Pour rappeler la campagne du docteur Hobbs en faveur de la bonne alimentation du Caire en eau potable, un crocodile représente la source de ces eaux polluées du Nil que les Fellahs et autres habitants de l'Égypte boivent avec avidité.



Le docteur Hobbs a également entrepris dès 1907, une ardente campagne contre l'usage, au Caire, de l'eau des puits de Rod el Farag; et c'est grâce au rapport très documenté et très probant qu'il fit sur cette question que la ville du Caire a été dotée de filtres pour l'eau du Nil.

Parmi les travaux du docteur Hobbs, nous devons citer sa thèse sur la myocarde segmentaire typique, travail très original dans lequel l'auteur démontra que des lésions, attribuées jusqu'alors à l'état cadavérique, étaient bien le résultat d'un processus spécial à certaines infections. Le savant médecin a en outre publié nombre de mémoires ou d'articles sur la fièvre typhoïde, la tuberculose pulmonaire et le paludisme. C'est ainsi qu'il a étudié cette dernière infection au point de vue de ses formes spéciales en Égypte, notamment dans ses manifestations rhumatismales et nerveuses qu'il a décrites sous le nom d'accidents parapludéens.

Le docteur Hobbs a été deux fois lauréat de l'Académie de Médecine de Paris pour ses mémoires sur la tuberculose, en collaboration avec le professeur Auché, de Bordeaux. En 1910, il a été nommé Président de la Société Khédiviale de Médecine du Caire.

LE SERMENT DU JEU DE PAUME

Célèbre épisode de la Révolution française, lequel, le 20 Juin 1789, marqua la puissance nouvelle de l'Assemblée Nationale, à peine constituée depuis le 17 Juin. — Des intrigues contre le tiers état s'agitaient auprès du roi qui, sur les instances des princes et des évêques, consentit à empêcher la réunion de l'Assemblée, en prétextant la nécessité de préparer la salle pour une séance royale. Le matin du 20 Juin, on afficha sur l'hôtel des Menus, salle habituelle des séances, la résolution du roi, et le président Bailly en fut averti par un billet de Dreux-Brézé. Conscient de l'irrégularité du procédé, il se dirigea avec les deux secrétaires vers la salle de l'avenue de Paris. La porte était fermée, et l'hôtel entouré par les gardes-françaises. Malgré l'indignation des députés qui arrivaient peu à peu, et la fureur de la foule qui criait déjà : « A Marly », de Vassan lieutenant aux gardes, resta fidèle à sa consigne. Sur la proposition de Guillotin, les députés résolurent alors de tenir leur séance dans une vaste salle de jeu de paume, qui se trouvait non loin de là, dans la rue de l'Hôtel-de-Lorge. Entourés et acclamés par la foule, les députés délibérèrent sur la conduite à suivre. Sur la proposition de Monnier, ils prêtèrent alors le fameux serment dont le texte est de Barnave et de Le Chapelier : « L'Assemblée Nationale, considérant que, appelée à fixer la constitution du royaume, opérer la régénération de l'ordre public et maintenir les vrais principes de la monarchie, rien ne peut empêcher qu'elle continue ses délibérations.... Arrête que tous les membres de cette Assemblée prêteront à l'instant serment solennel de

ne jamais se séparer et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie et affirmée sur des fondements solides, etc. » Un seul député, J. Martin Dauch, député de Castellane, refusa de s'associer à un acte qu'il jugeait révolutionnaire.

LE JEU DE PAUME

Le jeu de paume est certainement le plus ancien de tous les nombreux jeux et sports de plein-air qui ont pour principaux accessoires une balle ou un ballon. Homère, dans un des chants de l'*Odyssée*, conte une partie de balle entre Nausicaa et ses suivantes. Le jeu que les Grecs nommaient *sphéristique* comprenait tous les exercices dans lesquels une balle était employée. Chez les Romains, les jeux de balle n'étaient pas moins en honneur. Ils les introduisirent en Gaule, où ils devinrent très populaires. Au Moyen-Âge, on retrouve trace de ces jeux. On jouait à la balle, dans les parcs et fossés des châteaux.

Au XIV^e siècle, la raquette et le battoir firent leur apparition. On commença à jouer à « paume » dans des lieux clos. Charles V avait un jeu de paume dans son palais du Louvre. Sous les Valois, le jeu de paume fut en France à son apogée. Plus tard, à l'exemple des rois de France Henri IV et Louis XIII, qui étaient d'excellents paumiers, la noblesse et la bourgeoisie du XVII^e siècle pratiquèrent la paume. Mais Louis XIV, en adoptant le jeu de billard, inventé par son ministre Chamillard, porta le premier coup à la popularité de la paume. Un grand nombre de jeux de paume furent démolis ou transformés en salles de spectacles. Le dernier tel celui de la rue Mazarine, fermé en 1837. Le seul jeu de paume qui existe encore à Paris, celui du jardin des Tuileries, fut construit sous Napoléon III, en 1862.



LE SERMENT DU JEU DE PAUME

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Auguste Couder, Musée de Versailles.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 127
JUILLET 1913

ABONNEMENT
FRANCE. 20 FR.
UN AN. | ÉTRANGER . . . 23 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANG.

LES PRIX DE ROME AU XVIII^e SIÈCLE



COLBERT

On sait que le Grand Prix de peinture fut fondé en 1663, celui de sculpture en 1664, récompenses auxquelles vint s'adjoindre, en 1720, un Grand Prix d'architecture. Mais ces Grands Prix ne devinrent vraiment des Prix de Rome qu'à partir de 1666, puisque c'est cette année-là que Colbert institua l'Académie de France à Rome, destinée précisément à accueillir et à perfectionner dans leur art les lauréats.

Au dix-huitième siècle, le concours des Prix de Rome avait lieu au Louvre, dans la partie du palais réservée à l'Académie royale de peinture et de sculpture, qui était à la fois « Académie » et corps enseignant. L'épreuve commençait — comme de nos jours — dans les premiers jours d'avril. Le « professeur en mois » — en ce temps là, à l'Académie de peinture et de sculpture, ancêtre de notre Ecole des Beaux-Arts, les professeurs n'avaient pas chacun leur « classe », mais donnaient

l'enseignement à tour de rôle pendant un mois — s'enfermait avec les candidats et leur donnait lecture du « sujet ». Les élèves exécutaient leurs esquisses ; l'Académie les examinait et n'en retenait que huit au plus. Après quoi les élèves désignés entraient — toujours comme aujourd'hui — en « loges ». Au reste, ces logistes étaient traités en seigneurs d'importance : c'est dans la galerie d'Apollon qu'ils installaient leurs pénates ! Il faut dire que, depuis la construction de Versailles, le Louvre était détrôné et avait beaucoup perdu de son antique prestige.

Tableaux, sculptures et projets d'architecture terminés, on les exposait publiquement, le jour de la Saint-Louis, dans le Salon Carré. Dans la journée même, les académiciens, au nombre de soixante-quatorze, auxquels s'adjoignaient les seize « honoraires-amateurs », des grands seigneurs comme le comte de Caylus ou le duc de Bouillon, de riches amateurs tels que La Live de Jully et Watelet, rendaient leur jugement.

On aurait beau jeu à rechercher dans la liste des Prix de Rome décernés au dix-huitième siècle,

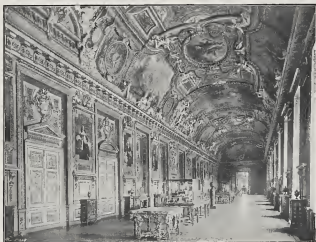
« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale. »

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.)

tous les noms d'artistes complètement inconnus et dont le souvenir s'est à jamais noyé dans l'oubli : ils sont nombreux. Qu'est-ce que cela prouve ? Qu'un jugement humain est sujet à l'erreur ou que beaucoup, artistes ou autres, ne tiennent pas les promesses de leurs jeunes années. En revanche, presque tous les grands peintres, les grands sculpteurs, les grands architectes du siècle figurent dans ce palmarès. En peinture, nous découvrons les noms de Nattier, Grand Prix de 1723 ; de Parrocel, de Natoire, de Boucher, lauréats de 1723 ; des trois Van Loo, de Fragonard, qui, en 1752, a traité le sujet : *Jéroboam sacrifiant aux idoles*, et qui trouva le moyen de peindre, à vingt ans, un chef-d'œuvre où se révèle

donnèrent lieu à des scènes de tumulte. En 1768, cela tourna à l'émeute. L'Académie avait donné le Grand Prix de sculpture à un certain Moitte, parent et élève de Pigalle. Fureur des camarades qui détestaient ce Moitte « soumois et mauvaise langue », paraît-il ; à leur avis, le prix aurait dû revenir à Millot. Aussitôt, les élèves s'attroupent sur la place du Louvre, attendant la sortie des académiciens. Le premier qui paraît est l'abbé Pomyer, « honoraire-amateur ». Les manifestants deviennent si menaçants que l'honoraire-amateur, pris de peur, grimpe en toute hâte dans son carrosse qui part au galop.

Le lauréat, cause des troubles, quitte à ce moment le Louvre. On l'empoigne et on commence à le



LA GALERIE D'APOLLON, AU LOUVRE, DE NOS JOURS

un talent arrivé à la maturité ; de Restout, de David, de Carle Vernet, de Girodet, etc. En sculpture, c'est Bouchardon, Guillaume Coustou, Pigalle, Clodion, Houdon, bref tous les maîtres de l'époque. En architecture, Soufflot, Louis, qui construisit le Théâtre-Français ; Fontaine, auteur du délicieux arc de triomphe du Carrousel.

C'est avec surprise, par exemple, qu'on constate l'absence d'un autre nom, celui du plus grand artiste peut-être du dix-huitième siècle : Watteau. Watteau, dont la destinée fut si malheureuse, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir du génie, « manqua », en 1709, son Prix de Rome. Le premier prix fut attribué à un certain Antoine Grison, peu connu dans l'histoire, et le peintre des fêtes galantes ne fut classé que second. Même insuccès en 1711, pour Lancret ; François Lemoyne remporta le premier prix et Lancret ne fut jugé digne d'aucune récompense. Quant à David, il finit par triompher, mais avec bien de la peine. En 1771, premier échec ; il n'a que le second prix, la victoire allant à Suvée. En 1772 et 1773, il n'obtient rien du tout ; à son quatrième concours seulement, en 1774, il fut proclamé vainqueur.

Plus d'une fois, les « erreurs » de l'Académie

secouer dangereusement quand accourent Pigalle et Cochin. Ils arrachent l'infortuné Moitte aux mains des furieux et le jettent dans un fiacre.

* * *

Vint la Révolution. L'Académie de peinture et de sculpture est, comme toutes les Académies, supprimée par le décret de la Convention rendu le 8 août 1793.

L'attribution du Prix de Rome est désormais confié à un jury à la composition duquel a présidé David. Les personnalités les plus diverses et les plus étrangement choisies s'y trouvaient réunies. A côté de quelques peintres ou sculpteurs comme Fragonard, Prudhon, Naigeon, Gérard, on voyait des mathématiciens, Monge et Hassenfratz ; un médecin, Vicq d'Azir ; un comédien, Talma ; deux littérateurs, La Harpe et Dorat-Cubières ; Fleuriot-Lescot, substitué de Fouquier-Tinville au tribunal révolutionnaire ; des membres de la municipalité, Pache, Hébert, Ronsin ; enfin deux jardiniers et un cordonnier !

Cet extraordinaire jury entra en fonctions en novembre 1793 et commença par déclarer qu'il n'y avait pas lieu de décerner de prix de sculpture,



Le Professeur DASTRE

« les bas-reliefs des concurrents n'étant pas imprégnés du génie qui lamente les grands principes de la Révolution ». Puis l'on aborda la peinture. Le programme du concours était : *Brutus tué dans un combat*. « Les sujets me semblent traités d'une manière républicaine », hasarda timidement Dorat-Cubières.

Fleuriot - Lescot ayant opiné pour qu'il n'y eût qu'un second prix, on se rangea à son avis. « Mon âme, avait avoué le substitut de Fouquier-Tinville, n'éprouve rien quand je vois un tableau. » Enfin le second prix fut décerné à Harriett, élève de David et présentement canon-

nonnier à l'armée. A la séance pour le prix d'architecture, le sujet de concours était : *Une Caserne de cavalerie*. Talma demanda, qu'à titre d'encouragement, un second prix fût accordé au jeune Protain. Le jury y consentit, et Protain, canonnier comme Harriett — décidément, l'artillerie avait les honneurs du concours — fut couronné.

Quelques jours plus tard, le sextidi 26 pluviôse, le jury présentait les lauréats, venus de l'armée, à la Convention.

Un conventionnel, Bourdon, du Loiret, réclama pour Harriett et Protain l'accolade du Président : « Quelle récompense plus flatteuse pour ces jeunes artistes ? Cette marque d'estime les honorera et nous honorera. »



LA VILLA MÉDICIS, A ROME

Ce bel enthousiasme pour les Prix de Rome ne durapas. La Convention se désintéressa bientôt d'eux. En 1794, 1795 et 1796, il n'y eut pas de concours. Il ne fut rétabli qu'en 1797, par le Directoire; en même temps étaient fondés les prix de gravure et de musique. La section des beaux-arts, de l'Institut nouvellement créé, formait le jury. On voulut,

cette année-là, dédommager les artistes, et, rien que pour la peinture, trois Grands Prix furent distribués à Bouillon (Pierre), Guérin (Pierre) et Bouchet (Louis). Les noms de ces trois peintres ne sont pas passés à la postérité; mais, quatre ans plus tard, en 1801, Ingres remportait le Grand Prix de peinture. Tant il est vrai que, si parfois des artistes médiocres ont été Prix de Rome, il est fort rare que le talent d'un futur maître ait été méconnu par le jury.

Le Gaulois.

LES CHEMINS DE FER DU MONDE

La dernière période décennale 1900-1910, a été marquée par une forte extension des chemins de fer dans le monde, l'augmentation atteint 239.900 kilomètres contre 172.800 kilomètres pour la décade précédente. C'est l'Amérique qui a construit le plus de voies ferrées nouvelles, exactement 124.200 kilomètres. Le réseau mondial se trouve ainsi avoir passé de 790.125 kilomètres en 1900 à 1.030.014 en 1910. A cette date, la répartition entre pays était la suivante : Allemagne 60.300 kilomètres; Angleterre

37.600; France 49.400; Italie 17.000; Russie 59.600; Etats-Unis 388.200.

Le prix d'établissement moyen d'un kilomètre de voie, abstraction faite du matériel, est de 396.250 fr. en Europe et de 217.500 fr. dans le reste du monde. Le capital engagé est évalué à 283 milliards.

Cesont encore les compagnies privées qui exploitent la plus grande partie des voies ferrées (exactement 70,5 0/0), tandis que 303.100 kilomètres seulement, soit 29,5 0/0 de la longueur totale, appartiennent aux Etats.

Carnine

Suc de Viande de Bœuf Crue



Lefrancq

CONCENTRE dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE



FEMME ARABE DE TUNIS DANS SON INTÉRIEUR
(PHOT. LENHART ET LANDROCK, TUNIS)

TROIS PETITS OISEAUX DANS LES BLÉS

Au matin se sont rassemblés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Ils avaient tant à se dire
Qu'ils parlaient tous à la fois,
Et chacun forçait sa voix.
Ça faisait un tire lire,
Tire lire la ou la.
Un vieux pommier planté là
A trouvé si gai cela
Qu'il s'en est tordu de rire.

A midi se sont régalés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Tout en chantant dans les branches
Leur joyeux turlututu,
Ils mangeaient mangeras-tu
Et lâchaient des avalanches
De caca cataractant.
Ils en faisaient tant et tant
Que l'arbre tout éclatant
Était plein d'étoiles blanches.

A la nuit se sont en allés
Trois petits oiseaux dans les blés.

Chacun rond comme une caille,
Ils zigzaguaient, titubant,
Voletant, roulant, tombant;
Ils avaient tant fait ripaille
Que leurs ventres trop gavés
Leur semblaient de lourds pavés;
Si bien qu'on les a trouvés
Ce matin morts sur la paille.

Un seul trou les a rassemblés,
Trois petits oiseaux dans les blés.

Jean RICHEPIN. (*La Bombarde*.)

LES PHILOSOPHES MODERNES

LEIBNIZ

VIE ET ŒUVRES. Né à Leipzig, en 1646, il mourut à Hanovre en 1716. Chargé, à plusieurs reprises, d'importantes missions diplomatiques, il fut lié avec les plus illustres de ses contemporains et mêlé aux grandes affaires de son temps. Grand mathématicien, il fut en même temps que Newton l'inventeur du calcul différentiel. Ses principaux ouvrages écrits en latin ou en français sont les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, la *Monadologie* et la *Théodicée* (du grec « theos », dieu, et « diké », justice).

PHILOSOPHIE. Elle repose sur la notion de force. Pour Leibniz, l'univers est composé d'un ensemble innombrable de forces, qu'il conçoit sur le modèle des âmes : ce sont les *monades*. Ces monades ne peuvent agir l'une sur l'autre, et la prétendue influence de l'esprit monade dirigeante, sur le corps, composé de monades inférieures, est une illusion :

Dieu a tout ordonné de toute éternité, de telle sorte que les créatures paraissent liées entre elles par ses actions réciproques, alors que leur développement n'est pas parallèle. C'est la fameuse *harmonie préétablie*. Suprême raison et suprême bonté, Dieu, entre l'infinité des mondes possibles, a nécessairement choisi le meilleur : telle est la base de l'*optimisme* raillé par Voltaire dans *Candide*.

UNE PENSÉE. « Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes ou un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin ou un tel étang. »



LEIBNIZ

LA GENÈSE DU « RÊVE » D'ÉMILE ZOLA

Quand on dispersa la bibliothèque d'Émile Zola, on trouva un bréviaire du milieu du xv^e siècle, exécuté pour Pierre de Carmain de Nègrepelisse, qui fut abbé de Moissac, de 1449 à 1483. Manuscrit très beau, enrichi de près de 100 miniatures, avec encadrements et lettres ornées; il a été vendu 4.700 francs.

Voici son histoire :

Lorsque la fortune lui arriva, M. Émile Zola se sentit pris d'un goût très vif pour la brocante.

Un certain jour, qu'à l'Hôtel Drouot on mettait aux enchères des bibelots du moyen-âge dont il était assez friand, un libraire — n'était-ce pas M. Honoré Champion ? — qui l'avait connu petit commis chez Hachette, à ses débuts, et avait conservé avec lui son franc-parler, lui poussa le coude.

— Monsieur Zola, jorgnez-moi donc ce manuscrit, il est superbe. Ce serait une belle pièce dans votre collection moyennageuse.

Le romancier feuilleta le bréviaire : les enluminures l'amusèrent, il fut acquéreur. La possession du chef-d'œuvre lui coûta deux mille et quelques cents francs.

Il s'en alla, son bréviaire sous son bras.

— Vous voilà dehors avec un livre de messe, cela vous change, lui dit son libraire. Que vont penser tous vos Rougon ? Car, à vous dire vrai, vous êtes tombé dans la forêt sociale, sur un fichu

arbre... Est-il assez pourri le tronc des Rougon-Macquart !...

Émile Zola fuyait la discussion; il sourit de cette mercuriale, tendit la main au critique et s'en fut à Médan, avec le manuscrit de Pierre Carmain de Nègrepelisse.

Il faut croire qu'il le contempla, avec une ferveur croissante, puisqu'il en résulta un miracle : sur l'arbre tourmenté des Rougon, aux poussées vénéneuses, une branche fleurit, d'où tombait une ombre mystique.

C'était le *Rêve*.

Qui lui en donna l'idée ? Ce bréviaire que, sur un conseil de libraire, et sans enthousiasme, il avait acquis à une vente publique. Ces délicates et pieuses images l'avaient jeté dans un monde où il pénétra avec une émotion nouvelle.

Relisez le *Rêve*, vous y trouverez la description si exacte du manuscrit, que

M. Omont n'aurait pas, à coup sûr, été plus fidèle.

Le volume parut : Zola se hâta d'en envoyer un exemplaire au libraire, son confident de l'Hôtel Drouot. Sur la première page, rompant avec la pratique de ses dédicaces banales, il écrivit : « En souvenir d'une conversation ». C'était l'aveu que le *Rêve* était sorti du bréviaire de Moissac.

Le miracle devait avoir une seconde partie : l'entrée à l'Académie française; mais sur ce point, il ne se réalisa pas.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.)



ÉMILE ZOLA
PHOT. NADAR

MUSÉE DU LUXEMBOURG



LES DERNIERS REBELLES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Benjamin Constant.

Le Professeur DASTRE

Jules-Albert-Franck Dastre est né à Paris le 7 novembre 1844.

Élève de l'École normale supérieure en 1864, puis agrégé des sciences physiques, licencié ès-sciences mathématiques, docteur ès-sciences naturelles, il ajoutait, à toutes ces connaissances, l'étude de la médecine, et passait en 1879 sa thèse de doctorat en médecine, sur le Diabète asphyxique, sujet qui marquait déjà sa prédilection pour les questions de physiologie.

Préparateur de Claude Bernard au Collège de France et de Paul Bert au Muséum de 1872 à 1876, il était nommé professeur suppléant de Physiologie générale à la Faculté des sciences en 1876, et devenait, en 1887, titulaire de cette chaire.

Parmi les très nombreux travaux du professeur Dastre, qui a consacré toute son activité aux recherches de laboratoire, nous citerons des recherches sur les nerfs vaso-moteurs, sur les anesthésiques et les lois de l'activité du cœur.

C'est M. Dastre qui a rédigé et publié dans la *Revue scientifique* les leçons de Claude Bernard.

Lauréat de la Faculté de Médecine, puis lauréat de l'Institut, M. Dastre obtenait en 1882, le prix de Physiologie expérimentale.

En même temps que savant de Laboratoire, le professeur Dastre s'est montré brillant vulgarisateur, et a écrit de nombreux articles, toujours très remarquables, dans la *Revue philosophique* et dans la *Revue des Deux-Mondes*.

De ces publications est né son volume *La Vie et La Mort*, publié chez Flammarion, dans la *Bibliothèque de Philosophie Scientifique*, ouvrage qui a eu un très gros succès et est arrivé à sa douzième édition.

Membre de la Société de Biologie, Membre de l'Académie de Médecine et Membre de l'Académie des Sciences, le professeur Dastre est officier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Dastre, dans son laboratoire de physiologie, stérilise de l'eau au moyen des rayons violets. Un chien en expérience ne paraît pas lui en vouloir....

LA VIANDE

CHEZ LES VIEILLARDS

Quand la vieillesse arrive, l'appétit diminue de jour en jour, les digestions sont très difficiles, il faut faciliter à l'estomac sa tâche journalière.

Il est donc indiqué de prescrire la

CARNINE LEFRANCQ

chez tous les sujets âgés, surtout s'ils n'ont plus de dents, et de les soutenir avec cette solution de

VIANDE VIVANTE.

DANS LA RUE



M. BARTHOUC
Président du Conseil des Ministres.

LA VIANDE

CHEZ LES ENFANTS

Beaucoup de Médecins nous signalent les succès remarquables qu'ils obtiennent par l'emploi de la

CARNINE LEFRANCQ

à très petites doses, une demi ou une cuillère à café mélangée au lait froid, chez les enfants débilités, à partir de l'âge de quelques mois.

La nutrition éprouve un coup de fouet extraordinaire de cette légère suralimentation.



LES GLANEUSES

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau de MILLET, Musée du Louvre.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

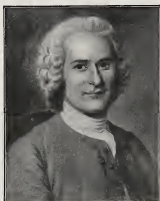
HUITIÈME ANNÉE
N° 128
AOUT 1913

ABONNEMENT
UN AN. : FRANCE . . . 10 FR.
ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO UN FRANC.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau, romancier français, naquit à Genève le 28 juin 1712. Sa vie jusqu'à la quarantième année, et même toute sa vie, fut un roman. Déclassé dès l'enfance, vagabond, homme de tous métiers, depuis les plus honorables jusqu'aux pires, graveur et laquais, musicien et industriel forain, presque secrétaire d'ambassade et, plusieurs fois, favori soudoyé de grandes dames, point mendiant, mais quelquefois un peu voleur, à travers tout cela rêveur, artiste, infiniment sensible aux beautés naturelles et aux plaisirs simples, sans un grain d'ambition, n'écrivant point, ne rimant point, de temps en temps lisant avec fureur, toujours regardant avec délices le ciel, les verdure et les eaux, ou caressant avec extase un rêve intérieur; c'est ainsi qu'il arriva jusqu'à l'âge

mûr. — C'est la vie de jeunesse et l'éducation d'un Gil Blas sensible, imaginaire et passionné. Il



JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par LA TOUR
(Musée de Genève)

pouvait en sortir un « neveu de Rameau » de la pire espèce. Il en sortit un déséquilibré, mais non point un homme vil. Le fond était bon, non le fond moral, qui n'existait pas, mais le fond sensible. Rousseau avait très bon cœur. Faible, et sans aucune espèce d'énergie morale, il était bon, compatissant, charitable, et, très réellement et non pas seulement en phrases, « fraternel ». — Il ne faut jamais perdre cela de vue; c'est le premier trait. Rousseau est un candide. Son cynisme même, quand il n'est pas une forme de son orgueil est une forme de son ingénuité. Le premier mouvement dans Rousseau est un geste naturel et spontané d'élan vers autrui, de confiance et de

Toutes les boissons fraîches non alcooliques constituent d'excellents
APÉRITIFS-RECONSTITUANTS lorsqu'elles sont additionnées
d'une grande cuillerée de **CARNINE LEFRANCO**.

bras ouverts. Il a toujours commencé par adorer qui lui faisait accueil. Il y montre une naïveté lamentable, honorable et touchante. Les grandes amitiés qu'il a fait naître, et qu'il n'a pas toujours réussi à lasser, lui vinrent de là; les affections posthumes qu'il a excitées tout de même. Mille lecteurs se sont dit comme Mme de Staël : « J'aurais réussi à l'appriivoiser, à le ramener, à le garder ». Il a donné, il donnera toujours cette illusion, parce que naturellement on va au fond, et que le fond chez lui est bien douceur et naïve tendresse. Seulement, s'il était bon, il se sentait bon, ce qui est très dangereux, lorsque manque le correctif de l'humilité. Sans vraie religion, sans instinct moral primitif, et après une vie de jeunesse si démoralisante, d'où aurait pu lui venir l'humilité? La modestie vient du bon sens très puissamment aidé par l'éducation religieuse ou au moins morale. Rousseau n'avait pas l'ombre de modestie, et, se sentant bon, il se jugeait le meilleur des hommes, et s'il était bonté de tout son cœur il était orgueil des pieds à la tête. Il l'était

avec candeur, avec passion, et avec exaltation, comme il était tout ce qu'il était. Dans ses rêveries de jeunesse il songeait au chant des oiseaux, à presser l'humanité entière sur son cœur, et aussi, il songeait à lui, avec des transports de complaisance, à sa bonté, à sa douceur; à ses facultés d'épanchement et de tendresse, et, insensiblement, se bâtissait un piédestal, que plus tard il sentira toujours sous lui, et sur lequel, innocemment, il prendra des attitudes.

Ajoutez enfin l'absence complète de sens du réel et une imagination romanesque que tout a contribué à entretenir et que rien n'a contenu. Le roman, vulgaire et picaresque, mais enfin le roman qu'il a vécu jusqu'à quarante ans, et au delà, a passé dans son esprit et dans tout son être, l'a marqué profondément et pour toujours. Il n'a jamais vu aucune chose telle qu'elle est. Il a vu chaque chose plus belle qu'elle n'est, jusqu'à quarante ans, plus laide qu'elle n'est à partir de l'âge mûr, et de plus en plus jusqu'à la vieillesse. Et comme dans l'âge mûr il y a toujours en nous des retours de l'être antérieur, souvent, même en

sa maturité, il commençait par voir une chose nouvelle en jeune homme, et en était ravi; puis, très vite et brusquement, il la voyait en vieillard, et en frémissait d'horreur. Mais toujours, noir ou bleu tendre, le rêve s'est interposé entre lui et le réel, et a déformé le contour et changé la couleur des choses. Bon, candide, orgueilleux et romanesque, tel il était quand il rencontra la société humaine. Jusqu'à 40 ans, il ne l'avait pas habitée. Le vagabondage produit les mêmes effets que la solitude. Le voyageur voit plus d'hommes que les autres, et, moins que les autres, connaît l'homme; car à changer sans cesse on ne pénètre rien. A quarante ans Rousseau avait eu des aventures diverses, et des épreuves, sans pour cela avoir acquis l'expérience. Le monde avait glissé devant ses yeux, et l'avait

infiniment amusé; mais il ne le connaissait point. Du contact du Rousseau que nous connaissons avec la société, et du froissement terrible qui s'ensuivit, naquit le Rousseau d'après quarante ans, celui qui a pensé et qui a écrit.

Rousseau arrivait à Paris avec l'éducation



ERMITAGE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

des champs, des bois, des marches à pied, des rêveries, des amours faciles, et d'une imagination puissante et charmante. C'était La Fontaine, plus sombre déjà, parce qu'il était malade, et parce qu'il s'était chargé d'une compagne stupide, tyrannique et traîtresse, dont je ne dirai qu'un mot, mais avec certitude, c'est que c'est à elle que toutes les fautes graves de Rousseau doivent être imputées; — c'était La Fontaine moins léger et déjà hanté de soucis; mais c'était La Fontaine. Même tendresse caressante, même imagination romanesque, même âge, même éducation provinciale et champêtre, même candeur, lectures libres et vagabondes, et, remarquez-le, même absence de manuscrits jusqu'à quarante ans. — Il fut accueilli comme La Fontaine, avec empressement, avec engouement. Et il se livra avec candeur, et avec passion. Il n'était pas averti. Ces grandes dames et grands seigneurs qui l'accueillaient, sa naïveté, et sa bonté, et son orgueil aussi, lui montrèrent en eux des amis, de purs et simples amis. Il accepta leur hospitalité sans se douter qu'elle ne pouvait pas aller sans servitude. Les servitudes vinrent, ou au moins les



Le Decteur MARION

exigences, — Habiter une petite maison de Mme d'Épinay, quoi de plus simple ? Mais courir au château de Mme d'Épinay quand Mme d'Épinay s'ennuie, c'est-à-dire toujours, il n'avait pas songé à cette contre-partie, et la trouva rude. — Recevoir, à peu près, l'ordre de suivre Mme d'Épinay, en hiver, dans un voyage fatigant, triste et onéreux, toute affaire cessante et toute étude laissée, il n'avait pas prévu que cela fût dans le contrat. Stupéfait et désorienté, maladroit par conséquent, tergiversant, non sans une certaine duplicité, comme il arrive presque toujours dans les situations fausses, il en vient à se faire détester et chasser ; et voilà un de ses premiers contacts avec le monde. — Aimer une comtesse, charmante du reste, et qui ne le hait pas, mais qui est une dilettante du sentiment, nullement une héroïne de l'amour, et qui le laissera se tirer d'affaire comme il pourra, quand une trahison domestique, ou simplement les propos du monde, les auront compromis tous deux ; s'en tirer très mal, par des démarches et des lettres assez humiliantes : voilà une de ses premières écoles. — Serrer sur son cœur toute la troupe encyclopédique, et croire que ces gens de lettres, si pleins de beaux sentiments, ne veulent de lui que son affection ; s'apercevoir trop tard qu'ils exigent la soumission dans l'école et la discipline

dans le rang, et qu'ils sont très durs pour qui vit et pense d'une façon indépendante : voilà une de ses premières expériences. L'orgueil aidant, et l'imagination romanesque, il en vint très vite à détester cette société humaine pour laquelle, je ne dirai point il n'était pas fait, mais, ce qui est bien pis, pour laquelle il était fait, au contraire, de par ses sentiments tendres, et à laquelle quarante ans de vie vagabonde ne l'avaient point préparé. Un misanthrope de naissance n'eût pas souffert des petites misères sociales ; un homme candide et tendre, et orgueilleux, souffrait autant de l'amour naturel qu'il avait pour le monde que des blessures qu'il en recevait, et de l'un et l'autre réunis, jusqu'au désespoir. — Ajoutez sa maladie qui était de celles qui développent l'irritabilité et la mélancolie ; ajoutez son intérieur dont il souffrait sans que son orgueil lui permit d'en convenir, ni sa bonté de s'en plaindre, ni sa

faiblesse de s'en délivrer ; et vous comprendrez ce trouble mental qui n'était un mystère pour aucun des amis de Rousseau, et qui n'est pour les médecins rien autre chose que la manie des persécutions et la folie des grandeurs, affections qui vont presque toujours ensemble et s'entretenant l'une l'autre ; et voilà le dernier état moral de Rousseau.

N'oubliez point d'ailleurs que la complexion première, à travers toutes les vicissitudes de la vie, est chez nous si forte que le goût de Rousseau pour les amitiés mondaines, et les protecteurs et les bien-faiteurs, persistait encore et malgré tout, jusqu'au terme ; que, jusqu'à la fin de sa vie, il recherchait ces

dépandances affreuses et adorées dont il fut toujours dégoûté et toujours épris ; que le passage continu d'un transport de confiance à un accès de désenchantement et de colère secouait jusqu'à la briser sa frêle machine, et l'inclinait de plus en plus aux humeurs noires et aux chagrins profonds ; et tout ce qu'il y a d'amertume mêlée d'illusions douces dans les ouvrages de ce singulier philosophe n'aura plus rien qui vous étonne.

Ses ouvrages en effet sont lui-même, et, ce qui est plus rare, ne sont rien que lui. Il est avant tout un homme d'imagination : tous ses ouvrages sont des romans. Il a fait le roman de l'humanité, et c'est l'*Inégalité* ; le roman de la socio-

logie, et c'est le *Contrat* ; le roman de l'éducation, et c'est l'*Émile* ; un roman de sentiment, et c'est la *Nouvelle Héloïse* ; le roman de sa propre vie, et c'est les *Confessions*. — Et dans chacun de ces romans il s'est mis tout entier, tendresse et orgueil, illusions de tendresse et illusions d'orgueil, sa tendresse lui traçant un idéal de bonheur simple, de vertu facile et d'épanchement et d'embrassement fraternel ; son orgueil le mettant en guerre violente et implacable contre la société réelle qui l'a mal accueilli, à son gré, et lui persuadant d'en faire la satire ardente, d'en prendre toujours le contre-pied, et de la démolir pour la refaire ; — d'où résulte un optimiste misanthrope, un Sedaine satirique, un François de Sales qui est un Juvénal, et un révolutionnaire plein d'esprit de paix et d'amour, le tout dans un romancier de génie.

Émile FAGUET, de l'Académie française.



LE TOMBEAU DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
A ERMENONVILLE

LES FONTAINES DE SIR RICHARD WALLACE



Il existe à Londres, dans tous les quartiers, mais surtout dans les quartiers populeux, des fontaines établies par des dons ou des legs, qui distribuent abondamment aux

passants une eau fraîche et pure.

Pendant les chaleurs, des ladies et des gentlemen ne dédaignent pas de venir se rafraîchir au gobelet populaire en métal, toujours entretenu propre et luisant.

Sir Richard Wallace, qui, dans des circonstances difficiles, a donné à la population parisienne des marques de dévouement, a voulu doter la capitale de fontaines semblables à celles de Londres.

M. Richard Wallace a eu la première idée de ces fontaines au mois de Septembre 1871. Après s'être assuré de l'acceptation de la Ville de Paris, il en a fait la commande à M. Lebourg. Le sculpteur n'a pas mis moins de sept mois à terminer les deux modèles. C'est M. Barbezat, fondeur, qui a été chargé de les exécuter.

Ces fontaines, dont la première a été élevée boulevard du Combat, près de la Villette, sont de deux modèles : un grand et un petit. Le grand modèle, de 3 mètres de haut environ, se compose d'un socle de granit et d'attributs mythologiques. Ce socle est surmonté d'une sorte de dôme en campanile, soutenu par quatre cariatides style Renaissance. Du centre du dôme s'échappe un filet d'eau qui tombe dans une vasque placée entre les quatre cariatides ; aux quatre faces de la fontaine sont attachées

par des chaînettes des tasses en métal destinées aux buveurs. Le petit modèle consiste en une fontaine d'applique, destinée à être fixée le long des murs dans les rues des quartiers populeux. Il figure des tritons en relief ; l'eau s'échappe au sommet d'une naïade et retombe dans une vasque en forme de coquillage.

Chacune des fontaines que M. Richard Wallace a offert à la Ville de Paris coûte, non posée, 675 francs en moyenne. Les frais de pose sont à la charge de la Ville de Paris.

Le nombre des fontaines étant de 80, M. Richard Wallace a donc fait à la Ville un cadeau qui lui coûte 54.600 francs en chiffres ronds.



UNE FONTAINE WALLACE, A PARIS

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la CARNINE LEFRANCO constitue un suraliment incomparable dont les effets sont toujours TRÈS RAPIDES.

Carnine Lefrancq

CAPITAL 2.000.000^{es} Fr^{cs} entièrement versés

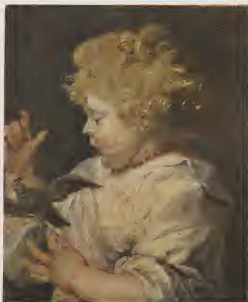
USINE A ROMAINVILLE (Seine) AYANT CÔTÉ 1.000.000,
CONSTRUITE SPÉCIALEMENT ET UNIQUEMENT POUR LA
FABRICATION DE LA CARNINE LEFRANCO.

Dépot Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE
76, faubourg S^t Denis - PARIS

L'AURORE

La nue était d'or pâle ; et, d'un ciel doux et frais,
Sur les jaunes bambous, sur les rosiers épais,
Sur la masse gonflée et les safrans sauvages,
D'étroits rayons filtraient à travers les feuillages.
Un arôme léger d'herbe et de fleur montait ;
Un murmure infini dans l'air subtil flottait ;
Chœur des esprits cachés, âmes de toutes choses,
Qui font chanter la source et s'entr'ouvrir les roses ;
La mer était sereine, et sur la houle claire
L'aube vive dardait sa flèche de lumière ;
La montagne nageait dans l'air éblouissant
Avec ses verts coteaux de maïs mûrissant
Et ses cônes d'azur, et ses forêts bercées
Aux brises du matin sur les flots élançées ;
Et l'île, rougissante et lasse du sommeil,
Chantait et souriait aux baisers du soleil.

LECONTE DE LISLE.



POTRAIT D'UN ENFANT DU MAÎTRE

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau de P. P. RUBENS. Musée Royal de Berlin.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Amas d'épithètes, mauvaises louanges ; ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne, on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant ; il est vrai, néanmoins, qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans efforts.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier.

LA BRUYÈRE.

LOCUTIONS ET PROVERBES

" ALLER SUR LE PRÉ "

« Dès l'année 1163, les écoliers qu'on appelait *clercs*, au moyen-âge, avaient choisi pour théâtre de leurs amusements un pré qui était voisin de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, sur la rive gauche de la Seine, et auquel on donna, en conséquence, le nom de *Pré aux Clercs*.

« Un champ clos, contigu au Pré aux Clercs, et situé sous les murs de l'Abbaye, était destiné aux combats judiciaires. Un large canal de vingt-huit mètres allant des fossés du monastère à la Seine divisait le Pré aux Clercs en deux parties inégales ; l'une, comprise entre la clôture de l'abbaye et la ville, au levant, s'appelait le *petit Pré aux Clercs* ; le *Grand Pré aux Clercs* s'étendait le long de la Seine, vers le couchant. A partir du seizième siècle, le petit Pré se couvrit de rues et de maisons. Sous Henri IV, le Pré aux Clercs, devint le rendez-vous des duellistes (Histoire de Paris, par MEUNIER.) »

Or, comme les combats singuliers étaient alors très fréquents en France, il est arrivé qu'ayant à dire qu'un tel allait se battre sur le Pré aux Clercs, on a fini par dire, en abrégé, qu'il allait sur le Pré, expression qui a continué à s'employer dans le sens de se battre en duel.

EMMAN MARTIN.



LE CHIEN DANS SA NICHE

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau de WIERTZ. Musée Wiertz, Bruxelles.

Le Docteur MARION

Georges Marion, né le 1^{er} juin 1869 à Fixin (Côte-d'Or), a fait ses études générales à Dijon, et a commencé ses études médicales dans cette ville; puis nous le trouvons, à Paris, Externe des Hôpitaux en 1890, Interne en 1892, Aide d'Anatomie en 1894, Prosecteur en 1896 et Chef de Clinique à l'Hôtel-Dieu, en 1898; peu après il était nommé Chirurgien des Hôpitaux, le premier du concours de 1900, et, le premier encore de la section de chirurgie du concours de 1901, il devenait agrégé de la Faculté.

Comme on le voit, la carrière du docteur Marion a été particulièrement brillante et rapide, et ses aptitudes pour l'enseignement se sont depuis longtemps révélées dans des conférences qu'il fit successivement comme aide d'anatomie et prosecteur, comme chef de clinique, comme chargé de cours et comme agrégé. De 1908 à 1912, il fit en outre des leçons sur les maladies des voies urinaires à l'Hôpital Lariboisière, où il fait actuellement fonction (*Service Civile, voies urinaires*).

Après avoir fait de la chirurgie générale, le docteur Marion s'est spécialisé dans la chirurgie des voies urinaires et dans la gynécologie. Il s'est occupé plus particulièrement de la prostatectomie, et il est le chirurgien de Paris qui a fait le plus souvent cette opération, dont il a réglé de façon spéciale les soins post-opératoires.

Il a également préconisé le traitement des tumeurs vésicales par les voies naturelles, traitement qu'il a mis en vogue en France; et s'est appliqué aux réparations de l'urètre.



Parmi ses travaux, nous citerons sa thèse de doctorat: *de l'intervention chirurgicale dans le cours et les suites de l'ulcère simple de l'estomac* (1897); une étude sur le *Sarcome de la langue*, dans la « Revue de Chirurgie » (1897); une communication sur la *Hernie inguino-superficielle*, dans le « Bulletin de la Société Anatomique » (décembre 1899); un article *l'intervention pour plaie du cœur*, sur dans la « Presse médicale » du 29 mars 1899, et un article sur la *Cure radicale du phimosis* dans la « Semaine médicale » d'octobre 1900; une étude sur l'*Anatomie d'une main et d'un pied hexadactyles*, dans le « Bulletin de la Société Anatomique » du 17 juin 1898; un article sur la *Reconstitution de l'urètre*, dans le « Journal d'Urologie » d'avril 1912; une étude sur les *Kystes du vagin*, dans la *Gazette des Hôpitaux* en février 1902; une monographie de la *Cystoscopie dans les tumeurs de la vessie* (Masson 1911), une revue sur la *prostatectomie suspubienne*, et ses résultats pendant trois années de pratique (*Presse médicale*, 1911), et une observation de l'*Evolution simultanée d'un cancer et d'une tuberculose sur le même rein*, dans le « Journal d'Urologie » de janvier 1912.

Les ouvrages du docteur Marion sont les suivants: *Manuel de technique chirurgicale* (3^e édition, Mame, 1908); *Chirurgie du système nerveux* (Steinheil, 1905); *Thérapeutique urinaire* (Baillière, 1910); *Chirurgie du Praticien* (Maloine, 1911); *Leçons de Chirurgie urinaire* (Masson, 1912).

Le docteur Marion est lauréat (1897) et membre de la Société de Chirurgie (1908).

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Marion, entré dans une vessie par les voies naturelles, en extirpe un polype...

LE PRIX D'UNE FEMME. — D'après la *Deutsche Frauenzeitung*, on paie dans l'Ouganda six aiguilles et un paquet de cartouches pour avoir une femme en âge de travailler. Chez les Cafres, il faut déjà sacrifier de deux à dix bœufs, et chez les Tartares du Turkestan, il faut donner un poids de beurre équivalent au poids net. Au Kamtchatka le prix varie de un à douze chevaux. Chez certaines tribus sauvages, l'acheteur doit fournir une quantité de travail qui représente la valeur marchande de la femme. Enfin, sur la côte septentrionale de l'Aus-

tralie, chez des peuplades primitives, le prix courant est... une boîte d'allumettes.

UN MOT DE CROMWELL. — Cromwell, dans la maladie qui le conduisit au tombeau, et peu de jours avant de mourir, assura hautement qu'il n'en mourrait point, et que Dieu le lui avait révélé. Avouant, dans le secret, sa fourberie à des amis particuliers, il leur disait: « Si je guéris, me voilà prophète; si je meurs, que m'importe qu'on me croie un fourbe? »

**CARNINE
LEFRANÇO**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE DE BŒUF
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pure ou étendue d'un liquide quelconque
eau minérale ou naturelle (thé, lait, etc
(pas de bouillon), FROID ou TIÈDE



APPEL DES DERNIÈRES VICTIMES DE LA TERREUR

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de C.-L. MULLER.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 129
SEPTEMBRE 1913

ABONNEMENT
UN AN. - FRANCE. . . 20 FR.
ÉTRANGER. . . 25 FR.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC.

CHOSSES DE BELGIQUE

LA LÉGENDE DU MANNEKEN-PIS

Dans les temps lointains, habitaient à peu de distance de la Grand'Place, un seigneur brabançon et son épouse. Leur palais était somptueux. Jeunes et beaux tous les deux, ils n'avaient d'autre chagrin que l'obstination de la Providence à leur refuser, malgré leur bon vouloir, l'héritier qu'ils étaient en droit d'espérer.

Un très saint évêque, réputé influent au Ciel, étant venu prêcher le carême à Bruxelles, logea chez les époux qui lui confièrent leur peine : le prélat promit d'intercéder auprès de Dieu. L'année suivante, la princesse annonça qu'elle serait bientôt mère.

Ce furent jours de liesse dans le quartier; un fils naquit plein de force et de vigueur. On le baptisa à Nivelles, au couvent fondé par sainte Gertrude, et dont sainte Gudule était alors abbesse.

Elle reçut le plus gracieusement du monde le cortège composé des grands seigneurs, de nobles dames, du nouveau-né, et de leur suite, présida la cérémonie du baptême, consentit à être la marraine de l'enfant, le plongeant elle-même, selon la coutume du temps, dans l'eau baptismale.

Quand le seigneur brabançon s'en retourna chez son épouse, le démon s'était emparé de son cœur. Il aimait Gudule d'un amour coupable : sa merveilleuse beauté l'avait séduit.

Son fils ne l'intéressait plus... Sa passion seule l'absorbait : il chassait tard dans la forêt, s'enfonçant dans les parties profondes, pour songer à la belle abbesse. Un jour, ne résistant pas au désir de la revoir, il retourna à Nivelles. Gudule l'accueillit avec grâce : elle ne se doutait guère de son amour.

Mais il eut la hardiesse de se jeter à ses pieds



LE MANNEKEN-PIS

LES SPORTS, SI BIENFAISANTS sont souvent une cause de surmenage. Pour entretenir les forces des jeunes sportsmen, beaucoup de médecins leur recommandent l'usage de la CARNINE LEFRANCQ :: :: :: ::

et de lui avouer sa passion. La sainte le raisonna; sa voix exquise la rendait plus séduisante. Dans sa folie, le seigneur lui proposa de l'enlever, il lui promit de répudier son épouse pour partager avec Gudule son titre et sa puissance. Cette offre sacrilège épouvanta la sainte; elle se réfugia dans l'église, où le prince osa la poursuivre. Il était près de l'atteindre, quand Gudule, se sentant défaillir, s'écria :

— Jésus, Marie, secourez-moi !

Et, aussitôt, la colonne contre laquelle elle s'appuyait s'entr'ouvrit, l'abbesse y fut miraculeusement renfermée, car les pierres se rejoignirent, la dérobaux poursuites du misérable. Épouvanté de cette manifestation divine, le seigneur brabançon prit la fuite, tandis qu'une voix menaçante lui disait :

— Ton fils portera la peine de ce crime, aussi vrai qu'il y a un Dieu vivant.

Sans qu'il sût jamais comment il y était revenu, le prince se retrouva aussitôt chez sa femme, qu'il se reprit à chérir, et tous les deux ne songeaient qu'à l'éducation de leur enfant.

Malgré leurs soins, il croissait en malice. Il n'avait pas son pareil pour jouer de mauvais tours aux passants et aux bourgeois.

Il était le compagnon des plus mauvais garnements des ruelles, se sauvant avec eux pour dérouter la surveillance de l'intendant du palais. Il partit un matin, lui et sa troupe, pour la forêt de Soignes, en quête des baies qui y croissent en abondance : les enfants arrivèrent jusqu'à Ruysbroeck, devant l'ermitage d'un anachorète centenaire.

— Nous allons jouer un mauvais tour à cette barbe grise, — cria le polisson... Mettons le feu aux branches, il sortira de son antre...

— Pour l'amour du ciel, ne fais pas cela; Dieu nous punira, dirent les enfants.

— Je le ferai parce que cela me plaît, assura le vilain entêté.

Mais ses compagnons se sauvèrent, car tout le monde respectait le vieillard, connu pour ses vertus et sa bonté.

L'enfant avait perdu son briquet.

— Si je ne puis faire brûler son seuil, au moins je l'inonderai, dit-il.

Et il se mit en devoir d'arroser sa porte... de la façon la moins civile du monde.

Mais à peine eut-il commencé que le vieillard passa la tête par la lucarne, disant :

— Continue, mon petit, continue, tu le feras aussi longtemps que le monde sera monde.

Et la tête blanche disparut, tandis que le condamné s'immobilisait devant la porte, accomplissant sa tâche de fontainier éternel.

A Bruxelles, la nuit venait. Les parents étaient inquiets, le père et ses serviteurs se mirent à la recherche de l'enfant.

Ils ne le trouvèrent qu'à l'aube, guidés par les camarades qui avaient abandonné leur compagnon dans la forêt.

Le seigneur aperçut son fils, toujours en train d'arroser le seuil de l'ermitage. Avec quelle tendresse il s'en approcha pour l'étreindre ! Mais il était immobile, comme une statue, ne

pouvant plus lui répondre, ni donner un signe d'intelligence. Désespéré, le père se jeta à genoux : il se rappelait son sacrilège. Au même moment, l'anachorète passa de nouveau sa tête en dehors de la lucarne, et dit :

— Souviens-toi de la prédiction de Nivelles, ton fils eut fait ta honte ici-bas : il n'y a pas de remède à ce qui est; il continuera

ainsi jusqu'à la fin du monde ! Emporte-le chez toi. Place-le à l'abri des changements de saison, mais qu'il serve d'exemple à ses compagnons. Après, il bénéficiera de la miséricorde divine. J'ai dit.

Et il disparut.

Comment dépeindre le désespoir de la mère quand on lui apporta son petit garçon privé de tout sentiment ? En peu de jours, les chairs se durcirent et devinrent de la pierre résistante. Malgré leur douleur, les parents suivirent l'ordre de l'ermitage. L'enfant fut placé dans une niche en marbre fixée à l'une des fenêtres du palais; une vasque recevait l'eau qui continuait de jaillir. Ses anciens camarades le regardaient en passant, et tous s'assagirent. Le seigneur et sa femme vécurent longtemps. Bruxelles s'agrandissait : personne n'osa toucher à l'enfant pétrifié qu'on appela : *Manneken-Pis*. Il



LA FONTAINE DU MANNEKEN-PIS, À BRUXELLES



Le Médecin Inspecteur Général VAILLARD

resta donc dans sa niche, donnant de l'eau, ainsi que lui avait ordonné l'ermite. Il acquit une telle célébrité qu'on venait le voir de tous les coins du pays.

* * *

Les Anversoïis le volèrent, pour le placer dans leur ville, à côté de la célèbre fontaine en fer forgé, le chef-d'œuvre de Quentin Metzys. Ils ne jouirent pas de leur conquête, car les Bruxellois reprirent leur compatriote. Le temps, qui ravage tout, eut raison du petit bonhomme de pierre. Ici finit la légende et commence l'histoire.

En 1648, la ville de Bruxelles commanda au célèbre sculpteur Duquesnoy, la reproduction en bronze du petit bonhomme. Quand la statuette fut terminée, la ville offrit à son bourgeois un costume à la mode du jour. En 1698, l'empereur Maximilien lui fit présent d'un habillement somptueux, et le créa chevalier de son ordre.

On assure que les Anglais,



LE MANNEKEN-PIS, UN JOUR DE FÊTE

s'étant emparés du Manneken-Pis, le transportèrent jusqu'à Grammont. Surpris par une patrouille, ils durent l'abandonner. Les Grammontois le retrouvèrent caché dans une charrette de boulanger. Les Bruxellois promirent, pour la reprendre chez eux, de faire couler une reproduction en bronze, qui orne aujourd'hui encore le coin de la place

Grammont. Louis XV tenta vainement d'obtenir des habitants de Bruxelles de lui céder l'œuvre de Duquesnoy.

* * *

Chaque année, pendant la « kermesse » de Bruxelles, Manneken-Pis est revêtu de ses plus beaux habits de fête et des décorations qu'il a reçues de différents souverains.

Et il le mérite, pour ses bons et loyaux services. N'est-il pas, assurément, le plus vieux fonctionnaire de la capitale brabançonne ?

Vicomtesse DE SOUSBERGHE.

(D'après les récits trouvés à la Bibliothèque royale de Bruxelles).

JUS CONCENTRÉ DE CUISSÉS DE BŒUF CRUES

Glycérine chimiquement pure et sucre vanillé

VOILA TOUTE LA FORMULE DE LA CARNINE LEFRANCQ

NOUS GARANTISSONS de la façon la plus absolue que nous n'utilisons que des cuisses de bœuf, et que le jus est évaporé dans le vide et à froid, c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau naturelle.

LA FOIRE DE SAINT-CLOUD AU XVIII^e SIÈCLE

La « fête communale » de Saint-Cloud, selon le terme officiel aujourd'hui, vient de s'ouvrir avec son éclat habituel. Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'elle n'est que la continuation directe de cette fameuse « foire de Saint-Cloud » si prisée au dix-huitième siècle.

On s'y rendait par terre ou par eau. Le plus souvent on utilisait, pour y aller, le second moyen. Entre le 3 et le 22 septembre — dates fixes de la fête au dix-huitième siècle — « le coche d'eau » qui faisait le service entre Paris et Rouen, ajoutait à son itinéraire une escale à Saint-Cloud. Mais, plus généralement, on employait, pour descendre la Seine, les « galiotes » ou les « bachots ». C'étaient des bateaux à voiles et à rames, galères en réduction, qui menaient les amateurs du Pont Royal à Sèvres.

Les rives du fleuve étaient, à cette époque, plus pittoresques qu'à la nôtre... Après avoir passé la Grenouillère, port marécageux situé en face des Tuileries, la galiote laissait à sa gauche l'île des Cygnes et le fameux moulin de Javel, célèbre pour ses matelotes et ses fritures. À droite, perdus dans le feuillage des jardins, des villages apparaissaient, déjà hors de la grande ville : et c'était Chaillot, Passy, Auteuil, peuplés d'« ermites » et de villas d'été. Puis, la véritable banlieue commençait. L'île de Billancourt était un tapis vert coupé de bouquets d'arbres, mais nul habitant n'en troublait la solitude. Meudon étagait ses rampes boisées, et la vie ne se manifestait à nouveau qu'à Sèvres.

La route de terre empruntait les Champs-Élysées, bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui.

d'hui; l'avenue de Neuilly, depuis avenue de la Grande-Armée, et par la porte de Maillot on atteignait la plaine des Sablons, alors terrain officiel des revues militaires. La traversée du Bois de Boulogne se faisait en carrosse. Une seule route menait, à travers la forêt, les voitures des grandes dames jusqu'à Madrid, où se trouvait déjà un restaurant fameux qui permettait de réparer par une collation les fatigues du voyage... Quelques tours de roues et l'on arrivait à Saint-Cloud par le pont de bois, porteur des sinistres filets destinés à arrêter au passage les cadavres chariés par le fleuve.

Sitôt le pont franchi, la fête commençait. Elle

artistique plus relevé vinrent s'ajouter à ces divertissements grossiers. Des théâtres forains se montrèrent, véritables baraques en toile où l'on se mit à jouer la comédie. Leur succès fut tel que les théâtres réguliers de Paris intervinrent et successivement la Comédie Française obtint contre les impresarii d'alors, l'Allemand Vonderbeck, les Français Alard et Dominique, « l'interdiction aux théâtres forains de faire parler leurs acteurs », puis l'Opéra « l'interdiction de les faire chanter ou danser ».

Les directeurs attaqués — beaucoup d'entre eux possédaient en outre un établissement dans Paris — se défendirent de leur mieux et ils finirent par



LE CHÂTEAU DE SAINT-CLOUD AU XVIII^e SIÈCLE

occupait la place du pont et tout le bas parc. Mais elle se subdivisait en deux parties. A l'intérieur des grilles, on ne pouvait s'avancer que jusqu'à un certain point, environ l'emplacement où sont actuellement les montagnes russes permanentes. Au delà, la foule n'était pas admise et les grandes eaux de Saint-Cloud ne « jouaient » que pour la cour, la noblesse et une élite de rares privilégiés.

Le populaire se contentait d'admirer de loin. Au surplus, bien d'autres attractions sollicitaient sa curiosité. Ce furent d'abord, quasi exclusivement, des exhibitions de phénomènes : femmes colosses, athlètes faisant des poids, puis des monstres genre Barnum, des hommes à trois bras, des hommes à deux têtes, des enfants difformes. On y vit aussi, dès la première heure, des théâtres de marionnettes et des théâtres d'animaux dressés. Les mémoires du temps fourmillent de récits extraordinaires à la gloire des chiens savants et des singes jouant la comédie.

Mais bientôt des spectacles d'un caractère

avoir gain de cause dans les dernières années avant 1789.

Les gens de cour, point fâchés de s'encanailler, selon le mot du temps, se mêlaient au peuple qu'ils connaissaient mal, et lorsque l'illustre Ramponneau, propriétaire à Paris, de la Taverne des Porcherons, en face de la barrière Blanche, eut eu l'idée en 1763 d'établir une annexe à la foire de Saint-Cloud, il vit affluer chez lui pêle-mêle les gardes du corps, les jeunes « farauds », les marquis, les sergents recruteurs, les grandes dames et les courtisanes.

De droite et de gauche on dansait... Puis, quand la nuit était venue tout à fait, lorsque les grandes eaux de la cascade avaient cessé de monter en gerbes écumantes, lorsque les derniers flonflons des orchestres s'étaient tus, on reprenait le chemin de Paris, les uns en carrosse, les autres à pied. Et c'était tard dans la nuit que les étudiants parvenaient à rejoindre les hauteurs de la montagne Sainte-Genève.

M. BOUCHENY DE GRANDVAL



MAETERLINCK

Il semble naturel qu'un noble cœur attende un grand amour, mais il est bien plus naturel encore qu'il aime en attendant, et que pendant qu'il aime il ne croie pas attendre. Dans l'amour comme dans la vie, il est presque tou-

jours fort inutile d'attendre ; c'est en aimant qu'on apprend à aimer, et c'est avec les soi-disant désillusions des petites amours, qu'on nourrit le plus simplement et le plus sûrement la flamme inébranlable du grand amour qui viendra peut-être éclairer le reste de la vie.

On est souvent injuste envers les désillusions. On leur donne un visage chagrin, pâle, découragé ; elles sont, au contraire, les premiers sourires de la vérité. Vous êtes un homme de bonne volonté, vous aspirez à être juste, utile, sage et heureux, mais si une désillusion vous attriste, c'est donc que vous regrettez le mensonge dans lequel vous étiez ? Aimez-vous mieux vivre dans le monde de vos erreurs et de vos rêves, que dans celui de la réalité ? Les meilleures heures des meilleures volontés se perdent trop souvent autour de la lutte d'un beau songe contre une loi inévitable, dont elles n'aperçoivent la beauté qu'après que le beau songe a épuisé leurs forces. Si l'amour, par exemple, vous a déçu, pensez-vous qu'il vous eût été salutaire de

croire, durant toute votre vie, que l'amour est ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne peut pas être ? Croyez-vous qu'une illusion de ce genre ne fausse pas les plus importants de vos actes, et ne voile pas longtemps une partie de la vérité que vous voulez atteindre ? Et si vous espérez faire de grandes choses et que la désillusion vous remette à votre place parmi les choses du second ordre, est-il juste de maudire jusqu'à la fin de vos jours l'envoyé de la vérité ? N'est-ce pas, tout compte fait, la vérité même que votre illusion recherchait, si elle était sincère ? Apprenons à nous faire de nos désillusions une troupe d'amies mystérieuses et fidèles, de conseillères incorruptibles. Si l'une d'elles, plus cruelle que les autres, nous abat un instant, ne nous disons pas en sanglotant : la vie n'est pas aussi belle que nos rêves ; disons-nous : il manquait quelque chose à nos rêves puisqu'ils n'ont pas été approuvés par la vie.

En somme, toute la force tant vantée des âmes fortes n'est faite que de désillusions qu'elles ont bien accueillies.

Chaque déception, chaque amour méconnu, chaque espoir anéanti, ajoute un certain poids au poids de votre vérité, et plus les illusions tombent autour de nous, plus noblement, plus sûrement apparaît la grande réalité, comme le soleil qu'on aperçoit plus clairement entre les branches dépouillées de la forêt d'hiver.

Maurice MAETERLINCK.



LES POMMES DE TERRE

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau de SOUZA PINTO, Musée du Luxembourg, Paris.

Le Médecin Inspecteur Général VAILLARD

Louis Vaillard est né à Montauban le 3 octobre 1850. Ses études classiques terminées dans cette ville, il se présentait en 1869 au concours pour l'École du Service de Santé militaire de Strasbourg, et arrivait le premier de cette promotion, qui fut la dernière de la dite École.

Avec ses camarades, Vaillard, promu sous-aide au commencement de la guerre, fit le siège de Strasbourg. La guerre terminée, il continuait ses études médicales à Montpellier, les terminait à Paris, et sortait de l'École d'Application du Val-de-Grâce avec le numéro 1, ayant pendant toute la durée de ses études tenu la tête de sa promotion.

Travailleur acharné, le jeune médecin militaire allait alors fournir une carrière particulièrement rapide et brillante. Agrégé, puis bientôt professeur d'épidémiologie à l'École du Val-de-Grâce, Directeur de la nouvelle École du Service de Santé de Lyon, puis de l'École d'Application du Val-de-Grâce, il arrivait, après avoir franchi sans tarder tous les grades du corps de Santé, au grade suprême de médecin inspecteur général, qui est l'équivalent de celui de général de division.

Le docteur Vaillard n'a écrit qu'un ouvrage didactique, un *Manuel de la Vaccination animale* (1886); mais il a rédigé de nombreux mémoires sur ses travaux de laboratoires et sur des questions d'hygiène publique et d'hygiène militaire.

Après avoir collaboré avec son compatriote le professeur Pitres, de Bordeaux, à l'étude de questions de pathologie nerveuse, il abandonnait bientôt ce

terrain pour celui de l'hygiène et de la pathologie animée. Avec Emile Roux, il élucidait quelques propriétés spéciales de la toxine tétanique, sujet intéressant spécialement la chirurgie d'armée; puis il entreprenait l'étude de la dysenterie bacillaire et de sa sérothérapie. Savant de laboratoire, ce qui l'intéresse particulièrement, c'est la recherche des conditions de la transmission des germes des maladies contagieuses.

C'est ainsi que, partisan très convaincu de la théorie des porteurs sains de bacilles, le docteur Vaillard a été amené à défendre cette thèse devant l'Académie de Médecine, à propos de la fièvre typhoïde dans l'armée. Tout récemment, il faisait adopter, par le Conseil départemental d'Hygiène publique et de Salubrité de la Seine, un rapport très substantiel concernant les mesures à

prendre contre les mouches, véhicules de germes pathogènes, et agents très actifs des contagions indirectes.

On doit d'ailleurs à ce savant hygiéniste un appareil pour la stérilisation de l'eau, qui a rendu de grands services dans les armées en campagne.

Le médecin inspecteur général Vaillard est membre de l'Académie de Médecine, membre du Comité technique de Santé et membre du Conseil d'Hygiène et de Salubrité du Département de la Seine.

Nous notons que les conclusions votées récemment par l'Académie de Médecine, relatives à la déclaration de la tuberculose, étaient signées de MM. Landouzy, Richet, Roux et Vaillard.



M. LE PROFESSEUR POZZI ET LE DOCTEUR CARREL

PORTRAIT-CHARGE. — Le médecin inspecteur général Vaillard, entouré de tous les objets qui, dans son laboratoire, ont servi aux recherches mentionnées ci-dessus... et qui ont nécessité le sacrifice de nombreuses souris.

CARNINE LEFRANCO

indiquée dans

ANÉMIE - CHLOROSE

NEURASTHÉNIE

DÉBILITÉ - FAIBLESSE

TUBERCULOSES

CONVALESCENCES

MALADIES DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN

1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque : eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Dépôt général :

Etab^l FUNOUZE, 78, Faub. Saint-Denis, PARIS

MUSÉE DE VERSAILLES



SCÈNE DE CHASSE A LA COUR DE JEAN SANS PEUR

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau de Acq.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et
MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 430

OCTOBRE 1913 (I)

ABONNEMENT

UN AN. . .	FRANCE. . . 20 FR.
	ÉTRANGER . . 23 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.	

VISION D'AMSTERDAM



HUYSMANS

Lièvre). L'on m'a aussitôt conduit dans une vaste chambre, et, inquiet, j'ai vu un lit qui montait au ciel. Une fois seul et déshabillé, j'approchai une chaise et, d'un élan vigoureux, je sautai sur ce lit ; ce fut terrible ; tombé du plafond jusqu'au plancher dans un gouffre de plumes, j'ai creusé une rainure, et des murs tièdes et mous se sont refermés sur moi. J'ai envié les lits belges, des galettes avec beaucoup de fèves sur la croûte et des serviettes en guise de draps. Sans doute, il n'est point enviable de se raboter le dos sur des pointes et, dès que l'on pénètre dans un lit, de voir les draps s'enfuir et de se trouver nu ; mais, enfin, cela vaut mieux qu'une inhumation dans une

Hier, j'es suis arrivé, fiévreux, moulu, dans la bonne ville d'Amsterdam, et, muni de pressantes et inutiles recommandations, je me suis présenté à l'hôtel du Haas (du

tombe en duvet dont les parois dégagent la chaleur humide des bassinoires. Puis, ce soir, j'ai dîné à la table d'hôte, et l'on m'a servi une soupe aux boulettes de viande et au pourpier. Ensuite, un garçon en habit noir, dont la gravité m'imposait, déposa sur mon assiette du turbot qu'il enveloppa dans une couche de gelée de groseilles. Ce mélange inattendu d'une confiture et d'un poisson m'a atterré. Pris séparément, le turbot était parfait et la groseille, un peu sure, sentait les champs ; réunis, ils dégageaient un parfum terrible de mets gâté rajeuni par du poivre. Je commençais à me défier de l'hôtel, quand le patron lui-même s'approcha et me servit avec componction, comme on sert un mets rare, quelque chose de violâtre et de trouble, semblable à de la lie de vin congelée. La peur me prit, je demandai à cet homme, qui parlait français, le nom de ce plat. Il sourit et, s'inclinant, chuchota :

— Chou rouge farci au miel.

Aïe ! je goûtai et bondis sur ma chaise. Un fleuve de graisse jaune, outrageusement sucré, s'écoulait du ventre de ce chou. Le cœur me

La CARNINE LEFRANCQ est d'un prix élevé ; on tente de l'imiter ; elle est attaquée partout..... et elle grandit toujours. Il ne reste plus dans le monde un pays où elle ne soit régulièrement prescrite.

leva, je prétextai un rendez-vous et je sortis. Une fois dehors, j'aspirai une bouffée d'air et roulai une cigarette. Il faisait nuit; tout autour de moi bruissait la ville, dans un relent de vase. Je tâchai de m'orienter, me guider sur les faites des monuments qui bordent le Dam, la grande place de la ville; j'errai au travers d'interminables canaux, franchis des ponts-levis, revins sur mes pas, tournai sur moi-même, me retrouvai stupéfait sur le Dam.

Les ruelles étant, en quelque sorte, concentriques, l'on marche pendant des heures et l'on aboutit à la place d'où l'on est parti. Las de ce manège, je m'engage dans la rue somptueuse d'Amsterdam, la Kalverstraat, et, fatigué de pivoter sur place, je marche, je marche toujours en droite ligne, puis je me perds, jusqu'à ce que je débouche sur un canal plus large, rempli de barques. Devant moi se dressent des parapets; au-dessous, des fiappes immobiles d'eau. Personne. Je fais encore quelques pas et alors se lève un monument étrange, une antique bâtisse, flanquée de cinq tours coiffées de toits en

des couvre-feu, la vie nocturne interdite des anciens temps.

Et, tout à coup, un carillon éclate, un pauvre petit carillon, chantant des airs populaires et fluets, des mélodies enfantines et barbares qui sonnent comme du verre cassé et auxquelles succèdent les coups lourds et espacés de l'heure. Non, vraiment, l'on est bien loin de Paris, dans un autre siècle.

Je me lève de bonne heure et j'arpente la ville. Partout, de hautes maisons à toits en escalier, à



AMSTERDAM. - LE CANAL



AMSTERDAM. - ANCIENNE PORTE DE LA VILLE ST-ANTHONIESWAAG

éteignoirs, percée de fenêtres en ogive; sans m'en douter, je suis arrivé devant la Saint-Anthonieswaag, sur le marché neuf, un ancien donjon qui servit au moyen âge de porte de défense à la ville, et qui abrite maintenant, je crois, les services du Poids public. L'impression est étrange; dans ce milieu endormi de bateaux silencieux couchés sur une eau sans rides, ces tours ne détonnent point; elles vous reculent naturellement vers les siècles révolus, vous ramènent à des époques imaginées par des lectures. C'est le plein moyen âge et le silence de la ville, les ombres encapuchonnées qui passent, solitaires et lentes, rappellent la mélancolie

pignons troués d'une lucarne comme d'un gros œil. Derrière elles, toute une forêt de mâts dont les cimes passent et barioient le ciel avec les couleurs aiguës de leurs pavillons. Toutes les rues sont liquides, la chaussée étant occupée par de l'eau, margée de trottoirs sur lesquels les maisons s'ouvrent. Et ces maisons presque pareilles, toutes en hauteur, avec leurs façades étriquées, rouges, rayées de blanc par la chaux qui joint les briques, se bigarrent de voyantes enseignes. Ici, une tête de Turc en bois indique un négoce de droguerie; là, une couronne d'épis secs, tressée de vieilles loques de soie, piquetée de paillons, annonce un débit de harengs frais, et, dans la monotonie des rues presque semblables, les images se succèdent, amusant l'œil comme ces images d'Épinal dont la vue évoque fatalement des souvenirs d'enfance, de grosses douleurs et de vives joies. C'est étrange; mais l'impression que me donne, au débotté, cette immense ville, est celle d'une ville, « pour l'enfance », d'une ville sentant la cannelle des gâteaux, l'anis, le café au lait et le pain chaud. Dieu sait, pourtant, si les opulents armateurs de ce port s'occupent de balivernes, et s'ils sont obsédés par de puériles joies! Partout, l'on charge et l'on décharge des bateaux; partout, le long des



Le Professeur Pierre TEISSIER

maisons, l'on voit des plaques de cuivre, des enseignes, des gens qui circulent avec des porte-plume derrière l'oreille ou dans la bouche. Ah ! mais non, on ne rit pas ici, pendant le jour ! — si ce n'est le matin, quand les servantes sortent. Elles sont là qui piaillent et rient, causent avec les femmes établies dans des caves ouvertes sous le trottoir et dans lesquelles l'on vend de l'eau chaude pour le thé et de la tourbe brésillante pour les chauffeuses.

Je remonte vers le port, et la foule s'accroît, vêtue parfois de costumes bizarres. Des officiers passent, pincés dans leurs jolis costumes bleus, relevés d'orange ; les élèves de l'Orphelinat communal arborent sur leurs vestes les couleurs de la ville, le noir et le rouge ; quelques femmes de la campagne circulent avec leur casque de cérémonie en argent ou en or, sur lequel, ô bêtise ! elles plaquent d'affreux chapeaux de paille généralement ornés de choux et de rubans mauves ! Je regarde des gens qui s'embarquent sur un steamer

en partance pour Batavia ; nulle scène déchirante comme on en rêve en France. Ici, l'on part pour l'Océanie, pour les Indes, avec la facilité d'un Parisien qui prend le train pour Marseille. L'on considère les possessions d'outre-mer comme de simples provinces et pour un oui pour un non, l'on y va. Ce défilé de voyageurs m'amuse. Quelques-uns sont vraiment cocasses ; je me rappelle encore un homme bouffi, au teint rose et aux yeux bleus, la bouche obstruée par un cigare gros comme un tronc d'arbre et chargé de paquets à n'y pas croire ! Il roulait sur ses courtes jambes, suait, soufflait, enveloppé d'une énorme houppelande, coiffé d'un petit melon. Il charriait des valises à soufflets, des malles, portait des gibernes, traînait des sacs ; et il se dandinait tel qu'une cane, posant parfois ses ustensiles par terre, pour s'essuyer le front et pousser des soupirs gutturaux qui rappelaient le cri des gonds oxydés d'une porte. Que le voyage lui soit court, à ce jovial et effaré compère.

J.-K. HUYSMANS.



CONGO BELGE. - FEMME BALUSSU

LA CARNINE LEFRANCQ

enrichit le Sang en Hématies :

AVANT SON EMPLOI : 41 Globules Rouges

UN MOIS APRÈS : 54 Globules Rouges

par Carré d'Hématimètre.

Dépôt { ÉTABLISSEMENTS FUMOZE
Général { 78, Faub. St-Denis, Paris

LES MORTS VIVANTS

On connaît peu l'idée qu'eut Alphonse Karr pour réveiller le succès languissant de ses œuvres ; il fait annoncer qu'il est mort.

Aussitôt des articles nécrologiques sur lui remplissent les journaux, l'opinion publique se réveille, on veut relire les œuvres du défunt, et une édition des *Guepes* s'enlève rapidement.

Karr reparait sur le boulevard. Ses amis et ses camarades ébahis, lui demandent des explications : « Oui, c'est vrai, répond le jardinier de Saint-Raphaël, j'étais mort, mais..... ça va mieux ! »



CONGO BELGE. - FEMMES FABRICANT DES POTERIES A BASOKO

ORIGINE DU TABAC

— M. de Prades dès 1716 nous affirme que dans les Indes Occidentales, son pays natal, le tabac a toujours porté le nom de *Petun*. Les Espagnols qui connurent cette plante à Tabacco, qui était une province du royaume de Jucatan, ou de la nouvelle Espagne, sur la mer du Mexique, lui donnèrent celui de *Tabac*, du lieu où ils l'avaient trouvée, et le docteur Hermandès, de Tolède, qui l'envoya le premier en Espagne et en Portugal, éternisa ce nom dans l'histoire civile et naturelle de l'Amérique qu'il écrivit par ordre de Philippe II.

Jean Nicot, maître des requêtes, ambassadeur du Roi François II auprès de Sébastien, Roi de Portugal, en 1560, en ayant eu connaissance par un Portugais, officier de la marine royale, la présenta au Grand Prieur à son arrivée à Lisbonne, et puis à son retour en France à Catherine de Médicis; et tous trois l'ayant mise en réputation, par les expériences qu'ils en firent faire, elle fut nommée *nicotiane*, l'herbe du Grand Prieur ou l'herbe à la Reine.

Le cardinal de Sainte-Croix et Nicolas Tomabon, légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie lui acquirent le nom d'herbe de Sainte-Croix et de Tomabonne. Quelques-uns l'appelèrent la Buglosse ou la Panacée antartique. On la trouve encore désignée dans les vieux auteurs sous le nom de Herbe sainte ou Saine Sainte ou Sacrée.

Buchoz, en 1789, fait observer que quelques botanistes, par rapport à sa vertu narcotique, qui lui est commune avec la Jusquiame, en ont fait une espèce

et l'ont nommée Jusquiame du Pérou, mais ils ont tort, elle n'en a ni le port, ni la fleur, ni la configuration, ni les propriétés.

L'origine de la découverte du tabac est loin d'être aussi simple qu'on veut bien se l'imaginer, car j'avoue personnellement, qu'après avoir consulté les différents textes et mémoires authentiques ayant trait à ce sujet, j'y ai trouvé tellement de contradictions que je me trouve dans l'impossibilité de trancher, sans impartialité, ce point d'histoire. C'est ainsi que j'ai trouvé que André Thérét, d'Angoulême, y cultivait le tabac en 1556, c'est-à-dire 3 ans avant que Nicot l'importât. Pour l'Angleterre, il y fut introduit par le fameux Drack, qui conquiert la Virginie.

Jean Liébaut (1621) écrit que le tabac est originaire d'Europe et qu'avant la découverte du nouveau monde, on en trouvait dans les Ardennes; mais Magnenus réfute cette proposition, et, pour répondre à Liébaut, il ose dire que les vents en avaient pu apporter la semence d'Amérique en Europe.

Quoi qu'il en soit et sans vouloir insister sur ce point d'histoire, il me semble logique que l'usage du tabac en Médecine remonte à François II qui, couvert d'ulcères, les pansa avec un onguent à base de tabac dont Catherine de Médicis, d'après les historiens du temps, Alberi et Dutigny, donna la formule : « Des feuilles de tabac récent, contuser au mortier, une livre; faites-la cuire en demy-livre de porc bien mondée, jusqu'à consistance d'onguent et à feu lent et passer le tout dans un linge neuf. »

Dr GEORGES PETIT.

TACITE ET LA CARNINE

L'historien Tacite rapporte que les Romains puisaient dans la viande crue la vigueur, l'énergie et le courage. La tradition s'est perpétuée jusqu'à la période contemporaine, où Richet démontra que ces propriétés énergétiques sont dues surtout au suc ou plasma musculaire, dont les vertus ont été popularisées et rendues pratiques par la *Carnine Lefrancq*.

Aujourd'hui, au lieu de suralimenter des tuberculeux anorexiques par la méthode de Fuster, c'est-à-dire par de répugnantes et indigestes quantités de viande crue, on leur donne simplement une ou deux cuillerées de *Carnine*. On leur fournit ainsi des anticorps immunisants contre les toxines et des protéases et nucléines précieuses pour organiser les réactions de défenses. A toutes les périodes et dans toutes les variétés des maladies de poitrine, la *Carnine* possède une action tonique et anti-cachectisante, qui favorise les cicatrisations de la *natura medicatrix*.

Jus CONCENTRÉ de Cuisses de Bœuf Crues

Glycérine chimiquement pure - Sucre vanillé
et PAS AUTRE CHOSE

Voilà toute la formule de la *CARNINE LEFRANCQ*

REPRÉSENTATION RIGOREUSE de la VIANDE CRUE

DANS LA RUE



M. DELANNEY, Préfet de la Seine
et M. GALLA, Président du Conseil Municipal de Paris.

PLUIE D'AUTOMNE SUR LA FORÊT

L'automne vint, les feuilles tombèrent. Elles tombaient jour et nuit, descendaient en tournoyant, rondes et légères, le long des grands arbres; et on commençait à voir le ciel à travers les branches. Quelquefois, quand un coup de vent passait sur les cimes, la pluie lente et continue s'épaississait brusquement, devenait une averse vaguement brûlante qui couvrait la mousse d'un épais tapis jaune, criant un peu sous les pas. Et le murmure presque insaisissable, le murmure flottant, incessant, doux et triste de cette chute, semblait une plainte, et ces feuilles, tombant toujours, semblaient des larmes, de grandes larmes versées par les grands arbres tristes qui pleuraient jour et nuit sur la fin de l'année, sur la fin des aurores tièdes et des doux crépuscules, sur la fin des brises chaudes et des clairs soleils.

GUY DE MAUPASSANT.

ENFANTS MALINGRES, LYMPHATIQUES

Anémiés par la Croissance, Surmenés par l'Étude

CARINE LEFRANCQ : Flacon N° 3 : 3 fr.

AGRÉABLE - ÉNERGIQUE - INOFFENSIVE

MUSÉE DU LUXEMBOURG, PARIS



PAUVRE ÉCOLIER

Reproduction par la photographie des couleurs,
d'un tableau de Antonio MANCINI.

RETOUR AU COLLÈGE

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours;
Les autres font leurs cabrioles
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées;
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents;
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,
Ils ne seront pas commerçants.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,
Son ombre les rend malheureux;
Ces enfants n'auraient pas dû naître,
L'enfance est trop dure pour eux!

Oh! la leçon qui n'est pas sue,
Le devoir qui n'est pas fini!
Une réprimande reçue,
Le déshonneur d'être puni!

Tout leur est terreur et martyre;
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,
Quand le maître enfin se retire
C'est le désert du grand dortoir.

La lueur des lampes y tremble
Sur les lincolns des lits de fer;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguère
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que, les mères
Les prenaient parfois dans leur lit.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissiez loin!
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin;

Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant sous l'oreiller.

SULLY-PRUDHOMME.

Le Professeur Pierre TEISSIER

Pierre Teissier fit ses études classiques et une partie de ses études médicales à Bordeaux. Il fut même interne provisoire des Hôpitaux et lauréat de la Faculté de médecine de cette ville, de 1885 à 1886.

C'est alors qu'il vint à Paris, et prit part aussitôt avec succès au concours de l'Internat, dont il sortait, en 1890, avec la médaille d'argent.

En 1894, il était reçu docteur avec une thèse sur les Lésions de l'endocarde chez les tuberculeux, thèse qui valait à son auteur une médaille d'argent.

Divers travaux, présentés les années suivantes, à l'Académie et à la Faculté de médecine, faisaient encore le jeune docteur titulaire du prix Châteauevillar (1895) et du prix Barbier (1896).

Moniteur du Laboratoire de pathologie expérimentale et comparée de 1891 à 1897, chef de Clinique médicale à la Charité de 1894 à 1897, chargé des fonctions de chef de Laboratoire à la Clinique médicale de la Charité en 1897, le docteur Teissier était, cette même année, reçu médecin des Hôpitaux et agrégé.

Il s'était d'ailleurs admirablement préparé au professorat par des séries de conférences sur la bactériologie et la sémiologie, données dans les années 1892-1897, les dernières à la Charité, dans

le Service du professeur Potain.

Aussi était-il bien désigné pour une chaire, et l'on doit applaudir au choix qui lui fut obtenu, en 1911, la Chaire de pathologie interne.

Bien qu'une très grande partie de son temps ait toujours été consacrée à l'enseignement, le docteur Teissier a cependant à son actif de nombreux travaux originaux, parmi lesquels nous citerons une Étude du microcoque tétragène (*Archives de médecine expérimentale*, 1^{er} janvier 1896), une Communication à l'Académie des Sciences (juillet 1895) sur la Pénétration dans le sang de l'homme des embryons de l'anguille stercorale, un Mémoire sur l'Urémie chez les phtisiques, présenté en 1896 à l'Académie de médecine.

Au Congrès de la Tuberculose de 1898, le docteur Teissier fut chargé d'un rapport sur l'influence des Rayons Röntgen sur la tuberculose pulmonaire.

Le professeur Pierre Teissier est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Teissier, entouré des animaux sur lesquels il a fait des expériences d'inoculation du virus variolique. — Un singe lui présente une rate, organe dont M. Teissier a particulièrement étudié la sémiologie, et dont il a fixé les dimensions normales, de 8 centimètres sur 12.

LES PHILOSOPHES MODERNES

SPINOZA



SPINOZA

VIE ET ŒUVRES. Baruch Spinoza naquit de parents juifs, à Amsterdam, en 1632, il se fixa bientôt à La Haye, et y mourut de la poitrine à l'âge de 44 ans. Obligé de gagner sa vie, il avait exercé le métier de polisseur de verres pour instruments d'optique, et la plus grande aventure de sa carrière fut sa brouille avec la Synagogue, dont il rejetait les enseignements. Son œuvre capitale, qui ne parut qu'après sa mort, est l'*Éthique* (*Morale*), écrite en latin.

PHILOSOPHIE. Le plus grand disciple de Descartes et imbu de l'esprit de son maître, il procède par définitions, théorèmes et corollaires. Sa philosophie est une forme

du *panthéisme* (du grec *pân*, tout, et *theos*, Dieu) : pour Spinoza, l'univers ne comporte qu'une seule *substance* et une seule *cause* : Dieu. Dieu se manifeste en une infinité d'*attributs*, dont l'ensemble constitue le monde : il n'y a donc entre Dieu et le monde qu'une différence de point de vue ; mais de ces attributs infinis de Dieu, nous ne connaissons que deux (les anciennes substances de Descartes) : l'étendue et la pensée. Cette conception qui, de l'absolu, fait sortir l'univers par voie de déduction géométrique, est d'une admirable grandeur, et l'on a pu dire de Spinoza qu'il est « l'ivre de Dieu ».

PENSÉES. Avec un tel système, il ne saurait être question de *liberté* pour la volonté humaine : « L'homme n'est pas un empire dans un empire, il n'est qu'un *automate spirituel* ». D'autre part, tout étant Dieu, la distinction du beau et du laid, du bien et du mal, s'efface : « Rien n'est vil dans la maison de Jupiter. »

**CARNINE
LEFRANÇOIS**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE DE BŒUF
CONCENTRÉ



**RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.**

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pure ou étendue d'un liquide quelconque
ou manérial ou naturelle (thé, lait, etc
[pas de bouillon], FROID ou TIÈDE



OFFRANDES A BACCHUS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de LENS.



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 131

OCTOBRE 1913 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . .	FRANCE. . .	20 FR.
	ÉTRANGER . .	23 FR.
LE NUMÉRO		UN FRANC.

LA MÈRE DE JEAN

... Tout à coup Pierre Joal, la figure glacée comme s'il avait aperçu un spectre, se rejeta en dedans du navire, tirant les autres par le bras pour les faire se sauver aussi : « La mère de Jean!!!!... » Et tous les cinq, comme des garçons affolés de peur, se baissèrent d'abord pour se cacher derrière le bastingage, puis se reculèrent, tout courbés, jusqu'au centre où on ne pouvait plus les voir.

La mère de Jean ! oui, c'était elle, qui arrivait et qui était déjà là tout près, les yeux interrogateurs, les yeux grands ouverts, moitié de joie et moitié d'impatience inquiète ; parmi toutes ces têtes qui souriaient au-dessus du bastingage de la *Saône*, elle cherchait son fils et ne trouvait pas, ne trouvait pas encore...



PIERRE LOTI

Oh ! tout ce qu'elle avait rêvé, combiné, préparé, pendant des mois, pour ce retour :

embelli leur petit logis triste, auquel tous deux commençaient cependant à s'attacher, faute de mieux, pour l'avoir un peu longtemps habité ensemble ; embelli surtout sa chambre à lui... Grâce à des miracles d'économie, d'ordre, de travail ingénieux et de goût, elle avait fait tout cela sans toucher à sa délégation, qu'elle avait placée. Et, ce matin, quand un vieux guetteur, chargé depuis plusieurs jours de ce soin, était venu l'avertir que la *Saône* était signalée aux sémaphores et

mouillait sur rade dans deux heures, elle avait fiévreusement mis tout en ordre, acheté des bouquets pour les vases, loué une femme

Du jus de cuisses de bœuf **CONCENTRE** dans le vide et à froid ; de la glycérine chimiquement pure et du sucre vanillé : voilà — **RIGOREUSEMENT EXACTE** — la composition de la **CARNINE LEFRANCQ**.

pour leur faire et leur servir le dîner de ce soir... Sa toilette aussi l'avait fort agitée; comme il tenait à ce qu'elle reprît l'air d'une dame, elle avait fait poser une plume à son nouveau chapeau, — ce qui depuis cinq ans ne lui était plus arrivé, — une plume grise, qu'il trouverait distinguée; mais, au moment de s'habiller pour venir au-devant de lui, elle avait hésité longtemps, à cause du ciel incertain, à mettre ce beau chapeau neuf destiné à leurs promenades des dimanches d'été; cependant elle s'y était décidée, pour faire plus d'honneur à ce fils qui aimait à ce qu'elle eût bonne façon devant les autres marins et les officiers du bord.

Quand le batelier qui l'amenait lui avait

Pour la seconde fois, elle venait de passer en revue, de l'avant à l'arrière, ces têtes qui apparaissaient partout. Pourquoi ne se tenait-il pas sur le pont, son fils, comme tant d'autres?... Une angoisse lui venait, là, tout de suite déchirante, tout de suite affreuse, rien que pour ne pas l'avoir déjà vu, ce qui était pourtant si naturel, comme elle cherchait à se l'expliquer à elle-même, puisqu'il pouvait être de quart, de service en bas dans les faux ponts... La tête un peu perdue, elle commandait au batelier de s'approcher, malgré les gestes du factionnaire de « coupée », un tout jeune, un petit Breton tout sauvage qui, d'une main, serrait ferme son fusil, de l'autre leur faisait signe :



LA RADE DE BREST (VUE PRISE DU CHATEAU)

montré, au sortir du port, ce navire à peine mouillé, là-bas, en lui disant : « La voilà, votre *Saône* ! » un tremblement subit lui était venu, avec un peu de vertige...

Comment allait-il être, quelle mine rapporterait-il de là-bas, son Jean ? Elle ne se sentait rassurée qu'après l'avoir bien regardé... Cette dysenterie et ces fièvres de Cochinchine, dont il lui avait avoué être un peu atteint, lui causaient tout à coup un effroi plus grand; elle songeait maintenant à ceux qu'elle avait vus revenir, si blêmes, et qui, les entrailles perdues, déclinaient lentement malgré les soins des mères. Et, à mesure que cette *Saône* se rapprochait, grandissait, grandissait sur la rade houleuse, la joie et l'anxiété de le revoir, alternativement, lui revenaient au cœur, toujours plus poignantes; mais c'était encore la joie qui dominait, avec une impatience tremblante, de le tenir et de l'embrasser...

« Au large ! faut pas accoster ! C'est pas encore permis ! »

A bord, les amis de Jean, réfugiés tous les cinq au pied d'un mât, tenaient conseil rapide, à voix basse et effarée. Que faire ? Prévenir l'officier, proposait Marec; c'était précisément M. Tanguy qui était de quart, un bon, celui-là, qui viendrait lui parler, très doucement... — « Ah ! ouatte, répondait Pierre Joal, — pour la chose qu'on a à lui dire, va, doucement ou fort, c'est bien tout comme ! »

Mon Dieu ! et la *Santé* qui arrivait aussi, qui était près d'accoster ! Alors on allait la laisser monter à bord, cette mère, comme les autres; d'ailleurs elle devait être la plus près de toutes, cramponnée sans doute à l'échelle, malgré la défense, puisqu'on entendait à présent sa voix, sa voix qui commençait à être changée et haletante, demander à ce factionnaire où était Jean Berny... Et ce tout jeune et tout sauvage,



Le Docteur SIREDEY

qui avait pourtant compris du premier coup que c'était la mère, restait là, perché sur sa « coupée », figé par le devoir à son poste, devenu rouge jusqu'au front, feignant de ne pas comprendre ce qu'on lui demandait d'en bas, détournant la tête, les regardant, eux qui avaient été les amis du défunt, avec un air de les appeler à son secours, et vite...

« Jean Berny, vous savez bien, Jean Berny... quartier-maître de manœuvre... » insistait la pauvre voix, maintenant tout étranglée d'angoisse...

Alors, dans sa frayeur folle de la voir monter à bord, Pierre prit une décision brusque et brutale. Au crayon, d'une grosse écriture mal assurée, il écrivit sur son carnet d'appel : « Jean Berny est décédé, à la mer, il y a un mois, » déchira la feuille, la plia en deux et courut la jeter au factionnaire :

« Donne-lui ça, petit, donne-lui vite ! » et puis se sauva dans la cale, épouvanté, comme s'il l'avait égorgée, et suivi des quatre autres, qui ne voulaient pas non plus entendre le cri de cette mère...

Quand ils remontèrent sur le pont, quelques minutes après, la pluie tombait, froide, cinglante, et le vent sifflait. Toutes les barques, sans exception, partaient ou allaient partir, effrayées de ce grain qui était venu si vite et qui avait mauvais aspect.

Timidement, ils s'approchèrent de la « coupée », pour voir où en était le canot de la mère de Jean Berny, et ils le reconstruisirent de suite là, finissant de hisser ses voiles, à dix mètres du bord ; au fond, sur les bancs, traînait une forme humaine, qu'un des bateliers maintenait parce qu'elle avait des soubresauts comme pour se jeter dehors ; on avait étendu dessus une grosse toile d'abri comme sur un cadavre ; mais on voyait dépasser un chapeau de femme, tout mouillé, avec une grosse plume grise qui balayait la vase des planches, et une main, au gant moitié arraché, qui avait du sang plein les doigts... Le petit factionnaire breton, devenu tout pâle à présent, avec une larme sur chaque joue, leur expliqua : « C'est tout à l'heure, en voulant s'accrocher pour monter à bord, qu'elle s'a enlevé ses ongles, dessus le morceau de fer. »

« Mon Dieu, mon Dieu ! — dit Pierre Joal, — mon Dieu Seigneur !... Voir des choses comme ça, tout de même !... » Il ne les vit pas longtemps, ces choses, du reste, car ses yeux devinrent troubles tout de suite ; au souvenir de sa mère à lui, son cœur se fendit tout à fait, un sanglot s'étouffa dans sa gorge, et ses larmes ruisselèrent, mêlées à la grande pluie qui inondait tout...

PIERRE LOTI.

(Matelot ; Calmann-Lévy, éditeur.)



La CARNINE LEFRANCO

est le seul produit qui GARANTISSE

NE CONTENIR QUE DU

SUC DE CUISSÉS DE BŒUF CRUS

CONCENTRÉ

c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient.

AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

ENVIRONS DE MOBAYE

VUE D'UN VILLAGE SANGO. - TYPES DE FEMMES SANGO



LA VALLIÈRE ET MONTESPAN

Le Roi prit de l'amour pour madame de Montespan dans le temps qu'il vivait avec madame de La Vallière, en maîtresse déclarée; et madame de Montespan, en maîtresse peu délicate, vivait avec elle : même table et presque même maison. Elle aimait mieux d'abord qu'il en usât ainsi, soit qu'elle espérât par là abuser le public et son mari, soit qu'elle ne s'en souciât pas, ou que son orgueil lui fît plus goûter le plaisir de voir à tous les instants humilier sa rivale, que la délicatesse de sa passion ne la portait à la crainte de ses charmes.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait certain. Mais un jour, fâchée contre le Roi pour quelque autre sujet (ce qui lui arrivait souvent), elle se plaignait de cette communauté avec une amertume qu'elle ne se sentait pas : elle y trouvait, disait-elle, peu de délicatesse de la part du Roi. Ce prince, pour l'apaiser, répondit avec beaucoup de douceur et de tendresse, et finit par lui dire que cet établissement s'était fait insensiblement. « Insensiblement pour vous, reprit madame de Montespan, mais très sensiblement pour moi. »

Madame de La Vallière était née tendre et vertueuse : elle aimait le Roi et non la royauté. Le Roi cessa de l'aimer pour madame de Montespan. Si, à la première vue, ou du moins après des preuves certaines de cette nouvelle passion, elle s'était jetée dans les Carmélites, ce mouvement aurait été naturel et conforme à son caractère : elle prit un autre parti, et demeura non seulement à la cour, mais même à la suite de sa rivale. Madame de Montespan, abusant de ses avantages, affectait de se faire servir par elle, donnait des louanges à son adresse, et assurait qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement si

elle n'y mettait la dernière main. Madame de La Vallière s'y portait, de son côté, avec tout le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendrait des agréments qu'elle prêterait à sa maîtresse. Combien de dégoûts, de plaisanteries et de dénigrements n'eut-elle pas à essuyer pendant l'espace de deux ans qu'elle demeura à la cour, à la fin desquels elle vint prendre publiquement congé du Roi ! Il la vit partir d'un œil sec pour aller aux Carmélites, où elle a vécu

d'une manière aussi édifiante que touchante.

Elle disait souvent à madame de Maintenon, avant de quitter la cour : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir » (en parlant du Roi et de madame de Montespan) ; ce qui

marque que sa patience n'était pas tant un effet de son insensibilité qu'une épreuve peut-être

malentendue et téméraire : je laisse aux dévots à en juger. Il est certain que le style de la dévotion convenait mieux à son esprit que celui de la cour, puisqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre. Je l'ai vue dans les dernières années de sa vie, et je l'ai entendue, avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, dire des choses admirables de son état, et du bonheur dont elle jouissait déjà, malgré l'austérité de sa pénitence.

Je me souviens d'avoir ouï raconter que feu M. l'évêque de Meaux, Bossuet, lui ayant annoncé la mort de M. le comte de Vermandois, son fils, elle avait, par un mouvement naturel répandu beaucoup de larmes ; mais que, revenant tout à coup à elle, elle dit à ce prélat : « C'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore assez pleuré la naissance. »

MADAME DE CAYLUS.



ND. PHOT.

Carnine
Suc de Viande de Bœuf Crue



Lefrancq
CONCENTRE dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

LE PARAPLUIE

Le parapluie est assez communément appelé « pépin ». Il ne faut pas en inférer que sous la dynastie des Carolingiens le parapluie était déjà employé. Son appellation a une autre origine.

Pierre-Florentin Pépin, qui vécut au dix-neuvième siècle et que son parapluie ne quittait jamais, exerçait la profession d'épicier. Il n'en professait pas moins des opinions libertaires et il abrita sous son toit Fleschi; et l'on ne fut pas éloigné de croire, à cette époque, qu'il aidait celui qui complotait contre Louis-Philippe à monter sa fameuse machine infernale. Arrêté comme complice, Pépin fut décapité le 19 juillet 1836. On affubla de son nom le parapluie qui l'accompagnait partout, et le « pépin » survécut à la mémoire de Pépin.

LA PLUIE

(SULLY-PRUDHOMME).

Il pleut, j'entends le bruit égal des eaux;
Le feuillage, humble, et que nul vent ne berce,
Se penche, et brille en pleurant sous l'averse,
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes;
Sur le pavé sonore et bleu des routes
Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
Trottent, mouillés, de grands bœufs en retard;
La terre est boue, et le ciel est brouillard,
L'homme s'ennuie : oh ! que la pluie est triste !



LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de David TÉNIERS, Musée de Bruxelles.

SURALIMENTATION

Chez les malades amaigris, les tuberculeux, les névropathes, la suralimentation est, théoriquement, indiquée. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres et de la théorie à la pratique. La plupart de ces clients souffrent de dyspepsie gastro-intestinale, d'insuffisance hépatique ou rénale : leur inappétence est invincible et équivaut, parfois, à une véritable phobie alimentaire. Dans ces conditions, si l'on insiste, on aboutit à des désastres. Il en est de même dans les convalescences de

fièvre typhoïde ou de fièvres éruptives, où toute alimentation un peu copieuse provoque des rechutes, des récidives et des complications.

Comment secourir l'organisme aux abois et compenser l'usure, souvent énorme, des tissus ? Donnez, simplement, tous les jours, deux ou trois cuillerées à soupe de *Carnine Lefrancq* : elle se digère et s'assimile sans encombre, ne modifie en rien le chimisme viscéral et ne saurait causer aucun trouble. Elle remonte les forces et l'équilibre nerveux, restaure l'embonpoint et permet, graduellement, la tolérance nutritive, indispensable au retour décisif de la santé.

Le Docteur SIREDEY

Armand Siredey est né à La Villeneuve-les-Convers, dans la Côte-d'Or, le 3 avril 1856. Reçu externe des hôpitaux en 1877, il arrivait à l'internat l'année suivante, et en sortait avec la médaille d'argent. En 1883, il présentait pour le doctorat une thèse sur les lésions des organes lymphoïdes dans la fièvre typhoïde, et deux années après, il était médecin des Hôpitaux.

Le docteur Siredey s'est spécialisé dans la gynécologie. Avec le docteur Le Fur, il a écrit le XII^e volume du *Nouveau Traité de Médecine et de Thérapeutique* de Brouardel et Gilbert, sur les maladies des organes génito-urinaires de l'homme et de la femme (un vol. i.-8^e de 458 pages, Baillière).

Il s'est aussi beaucoup occupé de la tuberculose, et a été un des premiers à expérimenter l'ophtalmodiagnostic avec la tuberculine. Sa formule à ce

sujet est la suivante : « L'absence de réaction ne permet pas d'éliminer formellement la tuberculose ; et si la réaction positive décelle l'existence d'un foyer tuberculeux, elle ne permet pas de savoir s'il s'agit d'une tuberculose en évolution ou d'une lésion ancienne, réellement éteinte. »

Sur la question des rapports de l'appendicite chronique et de la tuberculose, M. Siredey estime que, même chez les sujets qui présentent une tuberculose pulmonaire non douteuse et qui ont en outre de l'appendicite chronique, l'ablation de l'appendice est indiquée et apporte souvent une grande amélioration en permettant une alimentation régulière.

Le docteur Siredey, actuellement médecin de l'Hôpital Saint-Antoine, est membre de la Société Anatomique et de la Société Médicale des Hôpitaux, et Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Siredey, gynécologue-conservateur, entoure de soins un volumineux utérus, mis sous cloche, dans un milieu antiseptique.



TUNISIE. — LA VENDEUSE DE COUSCOUS
PHOT. LEHNERT ET LANDROCK.

GUERRE D'ITALIE

(Voir notre reproduction : *Bataille de Solferino*, page 8.)

Entreprise par Napoléon III contre l'Autriche, elle eut pour résultat, sinon pour objet, l'affranchissement de la nation italienne et son unification sous la dynastie de Savoie. La guerre devait être courte. Le 22 Avril 1859, l'Autriche prenait les devants et envahissait le Piémont. Cinq corps d'armée français étaient concentrés, dès le 15 mai, dans la plaine d'Alexandrie. Les combats de Montebello (20 Mai) et de Palestro dégageaient le Piémont envahi. Puis tandis que s'insurgeaient, sur la gauche des Autrichiens, la Toscane, les Légations, les duchés de Parme et de Modène, et que Garibaldi, sur leur flanc droit, triomphait à Varèse et à Côme, l'Empereur franchissait le Tessin en face d'eux, près de Buffarola, et, attaqué par des forces supérieures, résistait assez longtemps pour permettre au Général de Mac-Mahon d'emporter à Magenta, un succès sanglant, mais décisif (4 Juin). Milan était occupé, après le combat de Melegnano (8 Juin). Enfin, la ligne du Mincio était conquise à la Journée de Solferino (24 Juin).

Cependant ces succès français alarmaient le patriotisme allemand. La Prusse, se croyant menacée, mobilisait. Devant ces menaces de complications, Napoléon III crut prudent de s'arrêter. L'entrevue de Villafranca (11 Juillet) posa les bases du traité de Zurich. Celui-ci réunissait la Lombardie au Piémont, mais rétablissait les duchés de Parme, de Plaisance et de Modène, sans toucher au royaume de Naples, ni à l'Etat Pontifical ; convention inexécutable, parce qu'elle ne pouvait satisfaire les sentiments unitaires, violemment surexcités de l'Italie. Quelques mois plus tard, la France trouvait le bénéfice de son intervention dans la cession, approuvée, d'ailleurs, par le vote presque unanime des habitants, de Nice et de la Savoie.

Par l'usage de la CARNINE LEFRANCQ l'appétit augmente, la nutrition s'accélère, la phagocytose et la macrophagie sont activées, le sang s'enrichit en hématies et en hémoglobine ; en un mot, toutes les réactions de l'organisme contre les offenses venues de l'extérieur sont exaltées.



BATAILLE DE SOLFÉRINO (24 juin 1859)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Yvox, Musée de Versailles.



VIVANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



ABONNEMENT

UN AN. | FRANCE . . . 20 FR.
| ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE

N° 132

NOVEMBRE 1913 (1)

COMMENT LES ROIS LISENT LES JOURNAUX

Ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité des grands de la terre, c'est-à-dire la plupart de nous tous, se demandent parfois avec curiosité comment les souverains sont tenus au courant des événements du jour.

Jadis les rois, séquestrés dans leurs palais, ne connaissaient les réalités du monde extérieur que par la bouche de leurs courtisans ou les rapports très partiaux de leurs conseillers. Aujourd'hui, ce superbe isolement a totalement disparu. L'ex-sultan Abdul-Hamid, qui pourtant se cloîtrait dans la plus farouche des réclusions volontaires, était exactement renseigné sur les faits et gestes de ses contemporains, sinon par un fil spécial, au moins par une cohorte d'espions et d'agents secrets.

Il puisait ses informations étrangères dans les journaux français qui lui étaient lus chaque jour par deux secrétaires particuliers et il s'intéressait également aux discours politiques des leaders socialistes et aux potins de coulisses. Il affirmait ainsi son éclectisme d'auditeur attentif.

La reine Victoria ignorait tous les journaux, excepté l'austère *Times* dont on découpait à son intention les échos mondains et les nouvelles de la Cour pour les coller dans des albums à couverture bleue. On peut en voir encore une cinquantaine, précieusement conservés dans la bibliothèque royale de Windsor Castle. Par contre, son fils, le feu roi Édouard, n'aimait pas lire les journaux. On lui communiquait simplement les derniers télégrammes étrangers des agences et les discours au Parlement. Il ne daignait feuilleter que les gazettes sportives parce qu'il se passionnait pour tous les sports et, par dessus tout, pour les courses.

Son successeur, George V, ne se fait ni lire ni découper les journaux. Il préfère les examiner lui-même et parcourt chaque matin une douzaine de gazettes. Fréquemment, il lui arrive de prendre des notes, tel un secrétaire de rédaction, et de prier qu'on le renseigne plus particulièrement sur tel ou tel sujet. On fait alors des enquêtes pour le compte du souverain qui étonne plus tard ses

La CARNINE LEFRANCQ est préparée avec de la chair de bœuf, si récente qu'on peut dire qu'elle est encore VIVANTE, et c'est pourquoi elle renferme — intacts — tous les ferments de la VIANDE CRUE.



Le Professeur DOMINGUEZ Y ROLDAN, de La Havane

Enfin, cette revue de souverains serait incomplète si nous ne citions pas le cas le plus curieux : celui de l'impératrice douairière de Chine.

Cette terrible souveraine exigeait que l'on rédigeât sur des bandes de papier de riz, enroulées sur des baguettes d'ivoire, les nouvelles du Céleste Empire, et qu'un haut dignitaire de la Cour les lui lût chaque matin.

Mais il ne s'agissait pas là d'une sinécure, car la tâche du lecteur était malaisée.

Le malheureux, dissimulé derrière un paravent, devait se prosterner à plat ventre sur le tapis, le nez littéralement collé sur le manuscrit afin de n'être pas tenté de jeter sur l'impératrice un regard sacrilège... Il fallait être terriblement myope pour remplir cette dangereuse mission.

MAURICE DEKOBRA.

On conteste souvent — et avec raison — la reconnaissance du malade envers son médecin, mais elle ne manque jamais de se produire lorsque celui-ci lui ordonne la

CARNINE LEFRANCQ

parce que ses effets sont immédiats et durables.

Les résultats que j'obtiens avec la *Carnine Lefrancq* sont incomparables : je la prescris souvent comme étant un reconstituant

**dont les malades sont toujours
reconnaissants aux médecins,**

de leur avoir recommandé l'emploi. Je vous félicite de nous avoir donné à connaître un aussi excellent produit.

Dr J.-J. José Domingo, Barcelone (Espagne).

LE DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

Pour que Fénelon pût entrer à l'Académie, il fallut qu'à tout son génie s'ajoutât sa situation de précepteur du duc de Bourgogne ; à La Bruyère, il fallut l'appui décisif du Ministre de Pontchartrain. Le 15 Juin 1693, il fut reçu publiquement, et, en souvenir de son élection vivement combattue, il ne manqua pas d'introduire dans son discours quelques *portraits*, dont un, magistral, de Bossuet et l'éloge de Boileau, La Fontaine, Racine et Fénelon, devant le jugement de la postérité ; mais il réserva quelques traits malicieux à ses adversaires qui, pour éviter le retour de semblables surprises, firent décider par l'Académie que les discours de réception seraient dorénavant soumis à un examen préalable avant d'être prononcé en public.

MUSÉE DE NANTES



LA MADELEINE PÉNITENTE, Tableau de Paul BAUDRY.

L'ÉPÉE DE NAPOLEON

L'admirable et émouvante épée de Napoléon qui est rentrée en France, nous vient du grand-duc Constantin, frère du tsar Alexandre 1^{er}.

C'est au lendemain de Tilsit qu'elle fut donnée par l'empereur au prince précité. Mais, à en croire le comte de Moriolles, dont les Mémoires ont été publiés par Frédéric Masson, le don du glaive était encadré de circonstances plus prestigieuses, romanesques et quasi héroïques.

Napoléon avait, en 1807, une profonde estime pour le grand-duc Constantin. Au cours d'une de ces revues d'apothéose où les deux armées formidables fraternisèrent sous les espèces de leurs chefs, où Alexandre demanda à Napoléon, en lui montrant un grenadier à cheval affreusement coururé : « Que pensez-vous des soldats qui font de pareilles blessures ? » et où il entendit le grognard répondre :

« Ils sont morts, ceux-là ! », tandis que le César vainqueur donnait l'aigle d'or de la Légion d'honneur au plus brave des soldats russes, il eut la surprise et la joie d'entendre un grand nombre de ses officiers et de ses hommes crier :

« Vive le grand-duc Constantin ! » Il s'associa à cette sensibilité et dit au prince : « Je vous remercie au nom de l'armée française. Si elle avait à craindre votre valeur, elle aurait toujours à estimer votre générosité. »

La paix signée, Napoléon pria le grand-duc de passer chez lui. Il lui remit une épée superbe en lui disant : « Recevez, jeune homme, cette marque de l'attachement et de l'estime que j'aurai toujours pour vous *comme ami ou comme ennemi*. C'est, en même temps, un témoignage de la reconnaissance que je vous dois pour les égards que vous avez eu pour les Français blessés ou prisonniers que le sort vous avait mis entre les mains. »

Et c'est son épée de luxe, de grandeur sereine, d'attente auguste, une épée vierge et sublime que Napoléon

offre à Constantin, comme ami ou comme ennemi ! Il y a là, dans ce fourreau d'écaillé piqué d'abeilles d'or, entre ces deux fourreaux de cuir et d'or, le symbole, l'instrument, le fétiche du triomphe français, dans le même temps qu'un des premiers, des plus précieux, des plus prestigieux témoins de l'alliance russe.

E. L. J.



NAPOLEON A TILSIT
DÉCORE UN SOLDAT DE L'ARMÉE Russe (9 Juillet 1807)
(d'après DEBRET).

CRÉPUSCULE

Le jour finissait; l'air s'imprégnait de fraîcheur; une étrange mélancolie s'abattait avec le soir sur l'eau dormante au fond du cratère.

Lorsque le soleil fut près de disparaître, le ciel s'étant mis à flamboyer, le lac tout à coup eut l'air d'une cuve de feu; puis, après le soleil couché, l'horizon étant devenu rouge comme un brasier qui va s'éteindre, le lac eut l'air d'une cuve de sang. Et soudain, sur la crête de la colline, la lune presque pleine se leva, toute pâle dans le firmament encore

clair. Puis, à mesure que les ténèbres se répandaient sur la terre, elle monta, luisante et ronde, au-dessus du cratère tout rond comme elle. Il semblait qu'elle dût se laisser choir dedans. Et, lorsqu'elle fut haut dans le ciel, le lac eut l'air d'une cuve d'argent. Alors sur sa surface tout le jour immobile, ont vit courir des frissons, tantôt lents et tantôt rapides. On eût dit que des esprits, voltigeant au ras de l'eau, laissaient traîner dessus d'invisibles voiles.

GUY DE MAUPASSANT (Mont-Orliol).

LES PHILOSOPHES MODERNES

LOCKE

VIE ET ŒUVRES. Ce philosophe anglais, qui vécut de 1632 à 1704, occupa à plusieurs reprises diverses fonctions publiques; il fut écrivain politique libéral dans ses deux *Traité du Gouvernement civil* et dans sa *Lettre sur la Tolérance*, mais son principal et plus célèbre ouvrage est l'*Essai sur l'Entendement humain* (*entendement* est à peu près synonyme d'*intelligence*).

PHILOSOPHIE. C'est l'*empirisme* (d'un mot grec signifiant expérience), doctrine d'après laquelle l'esprit, qui n'est au début qu'une *table rase*, reçoit de l'*expérience* et de l'expérience seule, son contenu, c'est-à-dire nos idées. Donc point d'idées innées, c'est-à-dire point d'idées que nous apportions en naissant, qui soient antérieures et supérieures à tout contact avec l'uni-

vers externe, nous devons tout à la *sensation* (vue, ouïe, toucher, etc.) que la *réflexion* vient élaborer et coordonner de manière à en faire sortir les notions les plus élevées et les raisonnements les plus abstraits.

La restriction sublime.

« Rien n'existe dans l'esprit — dit Locke, — qui n'ait tout d'abord passé par le canal des sens. — Rien, sinon l'esprit lui-même » répondit Leibniz dans ses *Nouveaux Essais*, et cette restriction qui est précisément la négation de l'empirisme, a été qualifiée de « sublime » par certains historiens de la philosophie.



LOCKE

MUSÉE DE BRUXELLES



TÊTES DE NÈGRES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de P.-P. RUBENS.

PRIÈRE DE L'INDIGENT

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire auprès d'un peu d'eau;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de pulser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
À l'ignorance est condamné,
Cartoujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

LAMARTINE.

LA CONSÉCRATION DU TEMPS

Pour toute médication, il faut la consécration du temps. La *Carnine Lefranco* n'a pas échappé à cette nécessité. Actuellement, vingt mille praticiens proclament la supériorité de cette préparation opothérapique, toutes les fois qu'il est besoin de reconstituer énergiquement l'organisme affaibli, de lutter contre les ennemis morbides, de rénover le sang et de stimuler le système nerveux. C'est un produit inimitable.

À notre époque où le surmenage sportif, mondain et intellectuel entraîne les prédisposés vers l'anémie, la neurasthénie et la tuberculose, le médecin prudent appelle à la rescousse la zomothérapie, qui est une véritable puissance thérapeutique, le suc musculaire devant être considéré comme un médicament.

aliment animé et vivant. Sous la forme de *Carnine Lefranco*, le suc musculaire est pris non seulement sans répugnance, mais avec plaisir et sollicite, promptement, la rénovation trophique : enrichissement globulaire, bonne tension artérielle, fermeté des muscles, reconstitution de l'assimilation et de la nutrition, — tels sont les principaux bienfaits à espérer de la *Carnine*.

Convalescences
CARNINE LEFRANCO

Le Professeur DOMINGUEZ Y ROLDAN, de La Havane.

Francisco Dominguez est né à La Havane; c'est à La Havane qu'il fit ses études classiques et commença ses études médicales, mais c'est à Madrid qu'il les termina, et qu'il passa sa thèse de doctorat.

Cependant le docteur Dominguez est un médecin tout-à-fait français, et même parisien, car, à peine gradué de la Faculté de Madrid, il n'hésitait pas à venir à Paris, où, pour conquérir les titres auxquels il aspirait, il devait, conformément aux règlements, subir à nouveau tous ses examens.

Mais il pouvait ainsi obtenir successivement les titres d'externe, puis d'interne provisoire des hôpitaux, et, comme tel il recevait la Médaille de bronze de l'Assistance Publique.

Puis il retournait dans son pays natal, à La Havane, où il se consacrait à la chirurgie, et où il devait devenir professeur d'anatomie topographique de la Faculté de Médecine.

A l'Hôpital Mercédès, dont il est aussi chirurgien, le professeur Dominguez a créé un Service de radiologie (Rayons X, traitement Finsen et

radiumthérapie) qu'il dirige actuellement et où il donne un enseignement très suivi.

Le professeur Dominguez a beaucoup voyagé et a fait une étude comparée des écoles françaises, allemandes, espagnoles, anglaises et américaines. On lui doit un rapport très important au Gouvernement cubain sur l'état de la radiologie dans les diverses Facultés de Médecine européennes (1906).

Ses leçons d'anatomie topographique et de médecine opératoire sont encore inédites; cependant son procédé d'opération des hernies est décrit dans la thèse de Bouveret (1906). Il est collaborateur de la *Revue de Médecine et de Chirurgie de La Havane*.

Pendant la guerre de l'Indépendance, de 1895 à 1898, le docteur Dominguez a fait fonction de Major de l'Armée cubaine, avec le grade de colonel; et à la même époque, il fut Gouverneur de la Province de La Havane.

Le professeur Dominguez est Chevalier de la Légion d'honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Dominguez y Roldan, en tenue professorale, dans l'exercice de sa spécialité, fait une application de Rayons X à une malade, étendue sur la table d'opération. Derrière l'opérateur se voit un écran radioscopique.

SHAKESPEARE EST-IL L'AUTEUR DE SES ŒUVRES ?

M. Célestin Damblon, député de Liège, professeur à la Faculté de Bruxelles, vient de publier une étude (premier volume) intitulée « *Lord Rutland ou Shakespeare* ».

C'est à Lord Rutland que M. Damblon attribue les œuvres de Shakespeare. Ce qui l'a mis sur la piste, c'est un reçu de 44 shellings, en or, pour service semi-professionnel, payé par le noble lord à Shakespeare.

Shakespeare n'avait pas l'éducation nécessaire, dit-il, pour écrire les œuvres qu'on lui prête; il les signait simplement. Lord Rutland, qui était un esprit très cultivé, le pouvait, au contraire. Et il montre quelle analogie se rencontre entre la biographie de Lord Rutland et la chronologie de l'œuvre dite de Shakespeare.

A peine si M. Damblon s'embarrasse de ce détail que Rutland avait treize ans quand parut Henri VI.

Henri VI n'est pas le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre; tout de même, cela semble au-dessus d'un gamin de treize ans.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux).

ANÉMIE-CHLOROSE
ANOREXIE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE
TUBERCULOSES
NEURASTHÉNIE
CONVALESCENCES
MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

**CARNINE
LEFRANCO**

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU
INALTÉRABLE

De 1 à 5 cuillerées à bœufte par jour, à
chacune des repas, pour ou additionné
d'un liquide quelconque, eau minérale ou
naturelle, thé, lait, etc. (pas de boîtes)
FROID ou TIÈDE

Depuis 1890, le Dr L. Lefrancq, Fondateur de la Carnine.



DANTE EN EXIL

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Dominico PETERLIN, Musée de Florence.



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
 N° 133
 NOVEMBRE 1913 (2)

JOURNAL BI-MENSUEL
 et
 MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 20 FR.
 . . . ÉTRANGER . . . 25 FR.
 LE NUMÉRO . . . UN FRANG.

AU TOMBEAU DES SAMOURAÏS

C'est ici que la tête a été lavée; n'y trempez ni vos pieds, ni vos mains.

Cela est écrit au pinceau, à l'encre, sur une planchette de bois blanc, au bord de la plus fraîche et de la plus délicieuse des petites fontaines, — sous de grands arbres, à mi-hauteur d'une colline ombreuse qui regarde au loin la baie d'Yeddo.

Jamais inscription plus lugubre ne fut posée à une place plus charmante. Cette eau « où il ne faut tremper ni ses pieds ni ses mains » est limpide, dans un bassin de vieilles pierres, sur des mousses aquatiques fraîches et exquises, admirablement vertes. À côté de la fontaine défendue, il y a des arbres nains aux feuillages délicats d'un vert aussi beau que celui des mousses, et un grand camélia sauvage, qui étale à profusion ses fleurs simples, semblables à des églantines roses. C'est un lieu paisible, à l'écart des bruits de la vie. Toute la colline est remplie de sépultures antiques et de pagodes cachées sous les arbres. Aux senteurs des plantes se mêle

un religieux parfum d'encens dont le plein air est constamment imprégné comme serait l'air d'un temple.

L'écríteau ne dit pas quelle est cette tête coupée qu'on est venu laver dans cette eau claire; il dit seulement « la tête ». — Mais tous les passants le savent. En ce pays, où l'on a dans le peuple le culte des légendes et des morts, inutile de préciser davantage...

Et moi aussi, du reste, bien qu'étranger, je le sais. Étant enfant, j'avais lu autrefois, en un manuscrit rare, cette histoire des « quarante-sept fidèles Samouraïs », me passionnant pour ces héros chevaleresques; comme je lisais très peu, cela m'avait tout particulièrement frappé et je m'étais promis que, si le hasard m'amenait jamais au Japon, je viendrais rendre hommage à leur tombeau.

Précisément j'avais fait cette lecture par des journées de novembre belles et calmes comme celles d'aujourd'hui; cette coïncidence d'une saison et d'un temps pareil rend plus complète l'asso-

C'est des cuisses de bœuf — des cuisses exclusivement — que nous extrayons le Suc musculaire destiné à la préparation de la **CARNINE LEFRANÇO**. Et nous évaporons, dans le vide et à froid, la majeure partie des 85 0/0 d'eau que contient ce suc musculaire. **SEULE**, la **CARNINE** procède ainsi; et c'est pour cela qu'elle **SEULEMENT** occupe la première place, qu'elle a conquise par sa valeur

ciation de mes petites idées d'autrefois, revenues, avec mes impressions d'aujourd'hui. C'est curieux même comme je m'étais représenté ce lieu — qui me semblait alors lointain, lointain, presque imaginaire; j'avais prévu jusqu'à ces arbustes nains et ces camélias sauvages fleuris alentour.

« C'est ici que la tête a été lavée » — (la tête du méchant prince Kotsuké coupée par les bons Samourais, avec les formes les plus polies, avec toutes sortes d'excuses préalables; puis lavée dans l'eau de cette fontaine, et apportée pieusement sur la tombe d'Akao, le prince martyr).

Aussi bien, je suis obligé de rappeler en quelques mots cette histoire; sans cela on ne me comprendrait pas.

Vers 1630, le courtisan Kotsuké, après avoir insulté le prince Akao et refusé de lui rendre raison, réussit par la perfidie à obtenir de l'empereur un jugement inique le condamnant à mort, avec confiscation de tous ses biens.

Alors, quarante-sept gentilshommes, vassaux fidèles et amis du supplicié, se jurèrent de venger l'honneur de leur maître, au prix de leur propre vie. Après avoir abandonné femmes et enfants, tout ce qu'ils avaient de cher au monde, ils poursuivirent la réalisation de leur difficile projet avec un entêtement sublime, guettant l'heure favorable, dans le mystère le plus profond — pendant près de vingt années! — jusqu'à ce qu'enfin, une nuit d'hiver, ils vinrent surprendre et égorger, dans son palais, ce Kotsuké dont les longues méchancetés s'étaient peu à peu endormies et qui ne s'entourait plus que d'un petit nombre de gardes.

La vengeance accomplie, la tête du perfide déposée sur le tombeau d'Akao, ils allèrent eux-mêmes se livrer aux juges. On les condamna à s'ouvrir le ventre; ils s'y attendaient, et, après s'être embrassés, ils firent cela tous ensemble sur les marches d'une pagode, près du tombeau de leur cher seigneur.

Elle est ici, cette pagode, à quelques pas de la fontaine délicieuse : une vieille petite pagode d'un rouge sombre, en bois de cèdre vermoulu. On y arrive par une triste avenue où poussent des herbes. Sur ces marches, lavées par les pluies de près de trois cents hivers, on ne voit plus de

traces de tant de sang qui a coulé; on a peine à se représenter la boucherie horrible, le râle de ces quarante-sept hommes, la naque à moitié coupée, le ventre ouvert, les entrailles dehors, se tordant ensemble dans une grande mare rouge...

Ils eurent leur récompense après leur mort, ces fidèles, car un empereur suivant les déclara saints et martyrs, et fit mettre sur leur tombe certain feuillage d'or, emblème du suprême honneur. Le Japon tout entier les vénère encore aujourd'hui d'un culte enthousiaste; leur nom est partout; on l'apprend de bonne heure aux petits enfants et on le chante dans les grands poèmes.

Le joli sentier vert qui conduit à la fontaine se prolonge au delà, monte un peu plus haut par une pente très douce.

En poursuivant, on trouve d'abord la maisonnette du bonze préposé au soin des sépultures de ces héros et à l'entretien de leurs fleurs.

Je frappe à sa porte, et il m'apparaît, ce vieux. Il a une étrange figure de gardien de tombeaux, maigre, fine, ascétique et rusée à

la fois; il est grand et mince, ce qui au Japon est très rare. Un bonnet noir agrafé sous le menton — comme celui dont se coiffait jadis, dans notre Occident, le seigneur Méphistophélès — lui enveloppe la tête, les cheveux, les oreilles, ne laissant paraître que le masque encadré du visage; et ce bonnet a même, de chaque côté du front, deux espèces de protubérances inquiétantes, qui semblent des étuis ménagés dans l'étoffe pour mettre les cornes...

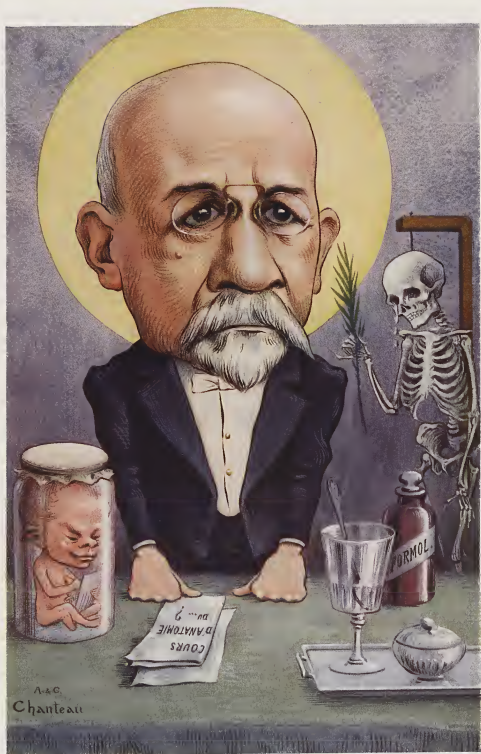
Il vend des livres où l'histoire des quarante-sept Samourais est racontée dans ses naïfs et sublimes détails, avec beaucoup d'images à l'appui. La maison est à moitié remplie par des paquets de ces baguettes d'encens dont il fait aussi commerce avec les pèlerins et que l'on brûle ici tous les jours depuis tantôt trois siècles.

Les sépultures auxquelles il me mène, occupent, à mi-côte, une sorte d'esplanade carrée, d'où la vue plonge sur tout un pays boisé, tranquille, avec la mer à l'extrême lointain. L'esplanade est entourée d'une modeste barrière de planches et d'une bordure de grands arbres funéraires, droits et rigides, élancés en colonne de temple.

Sur les quatre faces de ce quadrilatère, les tom-



TOMBEAUX DE SAMOURAIS, À SAKAI (Japon)



Le Professeur NICOLAS

beaux sont alignés, environ douze par douze, regardant tous le milieu — qui est une petite place vide, couverte d'une herbe rase et comme saupoudrée de cendre d'encens. Quarante-sept pierres debout, semblables, restées brutes comme des menhirs de granit, portant chacune le nom du Samouraï qui dort en dessous, et marquées toutes du signe spécial : *Harakiri*, — lequel veut dire que ces hommes sont morts à la terrifiante manière des gens d'honneur, en s'ouvrant le ventre avec leur propre poignard.

A deux angles du carré sinistre, s'élèvent des pierres plus hautes ; celle du prince d'Akao et celle de la princesse son épouse. Tout à côté du prince, sous une très petite tombe, on a enterré son enfant, — son *mousko-san*, comme l'appelle le vieux gardien à serre-tête noir. Et cette expression de *mousko-san* me fait sourire, malgré le recueillement du lieu, ce *mousko* qui signifie *tout petit garçon*, accouplé par excès de déférence à cette particule honorifique *san*. Comme si, chez nous, on disait avec gravité et conviction : « C'est ici, à côté du prince, que repose *monsieur son bébé*. » — Mais, tout ce qui touche à cette histoire est pour les Japonais tellement saint et vénérable, qu'on n'en saurait parler avec des formes trop respectueuses.

Devant chacune de ces pierres, il y a de beaux bouquets, des fleurs toutes fraîches, évidemment cueillies ce matin même ; il y a aussi des petits tas de choses grisâtres, des restes de baguettes d'encens, dont le vent promène les cendres odorantes sur l'herbe triste d'alentour.

Et, c'est comme cela, sans relâche, depuis l'an 1702, et ce sera sans doute ainsi pendant bien des années encore, car le bouleversement moderne, qui, au Japon emporte tant de choses, semble n'avoir pas de prise sur le culte du peuple pour les morts.

La fille d'un des Samouraïs, qui était prêtresse, a obtenu d'être mise là, elle aussi, à côté de son père, et cela fait, en dehors de l'alignement, une tombe de plus. Elle a, du reste, ses fleurs comme les autres, cette *mousmé*, ses fleurs et son encens, sa part de souvenir et de vénération.

Une étonnante quantité de petites bandes de papier, blanches ou rouges, portant des noms écrits, sont collées sur les pierres tombales, ou

jetées dans l'herbe à leurs pieds : ce sont les noms des pèlerins qui journellement viennent, de tous les coins de l'empire, rendre hommage aux gentilshommes fidèles. Dans le nombre se trouvent même des vraies cartes de visite tout à fait modernes, gravées en caractères européens sur des « Bristol » mats ou glacés, — et ce serait presque drôle, cet usage de déposer sa carte à la porte des morts qui ne peuvent recevoir, — si ce n'était extrêmement touchant...

Le vieux gardien maigre adossé, la tête renversée contre un des arbres de bordure, entreprend de me conter au long l'histoire des Samouraïs, en une langue, dont la plupart des mots malheureusement m'échappent. — Mais je l'écoute sans ennui, — tantôt le regardant avec l'idée obsédante d'ôter son bonnet pour voir s'il n'a pas de cornes en dessous, — tantôt promenant mes yeux sur le profond paysage calme, sur la colline parsemée de petites pagodes, de tombes, de buissons de camélias, sur toutes ces choses dont l'aspect n'a pas dû beaucoup changer depuis l'époque lointaine de l'*Harakiri*.

Les arbres dénudés de l'enclos, tout droits, tout raides, comme des rangées de cierges gigantesques, agitent leurs têtes là-haut, secoués par un petit vent d'automne qui souffle plus fort dans les régions élevées de l'air. Et les cigales chantent partout, au soleil encore chaud de novembre.

En vérité, ce lieu a une mélancolie bien particulière et bien grande. Et puis cette histoire est si belle, pour qui la sait en détail ; elle est si étonnante d'héroïsme, d'honneur exagéré, de fidélité surhumaine !

Elle est inexplicable comme une vieille énigme quand on connaît les Japonais mièvres et dégénérés d'aujourd'hui ; elle évoque l'idée d'un grand passé noble et chevaleresque, — et jette même en ce moment pour moi une ombre de respect sur ce Japon moderne que j'ai tant raillé.

Je n'ai pas apporté de fleurs fraîches, moi, aux quarante-sept héros qui dorment ici. Au contraire, je dérobe un chrysanthème au bouquet posé sur la tombe de leur chef, et je l'emporte jusqu'en France, — ce qui est d'ailleurs, sous une forme inverse, un égal hommage rendu à leur mémoire à tous.

Pierre LOTI, de l'Académie française.

ANÉMIE - CHLOROSE - ANOREXIE - TUBERCULOSE
CONVALESCENCES - DÉBILITÉ - FAIBLESSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
NEURASTHÉNIE.

CARNINE

LEFRANCQ

De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour à n'importe quel
moment, pure ou étendue d'un liquide
quelconque (bouillon excepté) FROID ou TIÈDE



LE LIT
DU
TORRENT

Tout l'hiver, le torrent coula.
Et la belle s'asseyait là,
Toute pensive,
Car plus haut, assez loin d'ici,
Son amoureux rêvait aussi
Sur l'autre rive.

Et l'amoureux songeait : cette eau
Court très vite et verra bientôt
Celle que j'aime...
Eau chanteuse, couleur du temps,
Porte-lui mes baisers, chantants
Comme toi-même !

Porte-lui la chanson d'amour
Que mon cœur redit nuit et jour
A sa jeunesse,
Et fais que son cœur attentif,
Dans ton bruit joyeux et plaintif,
Me reconnaisse.

Et la belle reconnaissait,
Dans le chant d'oiseau qui passait,
L'amour sauvage...
Elle y répondait de la voix,
Et penchait sur lui quelquefois
Son frais visage.

L'été sécha le lit pierreux
Qui devint pour notre amoureux
La route obscure...

Bien cachée à tous les regards,
Entre les bords, de toutes parts
Pleins de verdure.

Et sur le bord du chemin creux,
La belle attendait l'amoureux
Toute pensive...
Et mon cœur s'en venait chantant
Plein de rêves bleus, et content
Comme une eau vive !

C'est fini, le temps des amours !
C'est l'hiver ; mais, chantant toujours,
Le torrent passe.
D'autres regardent, en aimant
L'eau chanteuse, — éternellement
Couleur d'espace !

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

UNE AMIE DE L'ESTOMAC

Il n'y a pas beaucoup de toni-reconstituants, dans l'arsenal thérapeutique (et Dieu sait s'ils sont légion!), qui puissent se dire véritablement amis de l'estomac. Il n'y a guère que les préparations naturelles, non chimiques, opothérapeutiques, qui, par leurs ferments spéciaux, aident vraiment la digestion, reconstituent l'appétit, calment l'irritation gastro-intestinale et, tout en donnant de la vigueur à l'économie, permettent aux malades de supporter graduellement, une nourriture fortifiante et invigoratrice.

La *Carnine Lefrancq*, prototype universellement prescrit de la méthode zymothérapique, convient même lorsque les fonctions digestives sont profondément lésées (cancer et ulcère de l'estomac, aepsie, atrophie des glandes à pepsine). Facile à ingérer, la *Carnine* agit, avec succès, aux doses les plus minimales : c'est la consolatrice des estomacs intolérants et le meilleur agent macrobiotique pour les malades condamnés dont la vitalité se trouve à bout de ressources.



BÉDOUINE DE TUNIS
(PHOT. LEBERT ET LANDROCK, TUNIS)

LA FAUSSE ET LA VRAIE GRANDEUR

La fausse grandeur est farouche et inaccessible ; comme elle sent son faible, elle se cache ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petite. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse manier et toucher ; elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine ; mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

LA BRUYÈRE.

LA VIE SOCIALE EN FRANCE

La France est le cœur de l'Europe; à mesure qu'on s'en éloigne, la vie sociale diminue : on pourrait juger de la distance où l'on est de Paris par le plus ou moins de langueur du pays où l'on se trouve. En Espagne et en Italie, la diminution du mouvement et la progression de la mort sont moins sensibles : dans la première contrée, un autre peuple, un autre monde, des Arabes chrétiens vous occupent; dans la seconde, le charme du climat et des arts, l'enchantement des amours et des ruines, ne laissent pas le temps vous opprimer. Mais en Angleterre, malgré la perfection de la société physique, en Allemagne, malgré la moralité des habitants, on se sent expirer. En Autriche et en Prusse, le joug militaire pèse sur vos idées, comme le ciel sans lumière sur votre tête; je ne sais quoi vous avertit que vous ne pouvez ni écrire, ni parler, ni penser avec indépendance; qu'il faut retrancher de votre existence toute la partie noble, laisser oisive en vous la première des facultés de l'homme, comme un inutile don de la divinité. Les arts et la beauté



CHATEAUBRIAND

de la nature ne venant pas tromper vos heures, il ne vous reste qu'à vous plonger dans une grossière débauche ou dans ces vérités spéculatives dont se contentent les Allemands. Pour un Français, du moins pour moi, cette façon d'être est impossible; sans dignité, je ne comprends pas la vie, difficile même à comprendre avec toutes les séductions de la liberté, de la gloire et de la jeunesse.

Cependant une chose me charme chez le peuple allemand, le sentiment religieux. Si je n'étais pas trop fatigué, je quitterais l'auberge de Mittenau où je crayonne ce journal; j'irais à la prière du soir avec ces hommes, ces femmes, ces enfants qu'appelle à l'église le son d'une cloche. Cette foule, me voyant à genoux au milieu d'elle, m'accueillerait en vertu de l'union d'une commune foi. Quand viendra le jour où des philosophes dans leur temple béniront un philosophe arrivé par la poste, offriront avec cet étranger une prière semblable à un Dieu sur lequel tous les philosophes sont en désaccord ?

CHATEAUBRIAND.

MUSÉE DU LUXEMBOURG - PARIS



SAINTE CÉCILE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de GAUTIER.

Le Professeur NICOLAS

Élève de la Faculté de Nancy, Adolphe Nicolas y conquérissait successivement les titres d'aide d'anatomie en 1880, de prosecteur en 1882, de docteur en médecine en 1883 et de chef des Travaux anatomiques en 1884. Il y exerçait ces dernières fonctions jusqu'en 1890.

Entre temps, en 1886, il devenait professeur agrégé dans la section d'anatomie et de physiologie, et en 1889 était chargé du cours d'anatomie. Enfin en 1893, il était nommé professeur d'anatomie.

C'est dans cette situation qu'il fut appelé à Paris, pour y occuper la même chaire, à la suite de la décision prise de ne plus, désormais, donner les chaires des sciences accessoires et d'anatomie et de physiologie qu'à des savants ne faisant pas de pratique professionnelle. On sait que cette mesure provoqua une grande émotion parmi les candidats parisiens aux chaires en question, et que les étudiants manifestèrent leurs sympathies pour leurs maîtres par des troubles graves qui ne sont peut-être pas encore définitivement apaisés.

Ce sont là des sentiments fort humains ; mais la personnalité du professeur Nicolas reste tout à fait en dehors de ces considérations, et n'en saurait

être atteinte. M. Nicolas est en effet un savant de premier ordre, et un travailleur des plus consciencieux. Au moment où on l'appela à Paris, il était membre correspondant de la Société de Biologie, président de la Société des Sciences de

Nancy, secrétaire perpétuel de l'Association des anatomistes ; et ses travaux étaient déjà considérables.

Parmi ceux-ci, nous mentionnerons une étude sur le Développement et la structure des os, une Histologie du système musculaire, une importante contribution à l'étude de l'Arthrotomie antiseptique (1883) ; sa thèse d'agrégation sur les Organes érectiles ; une intéressante conférence sur le Développement, l'anatomie et l'histologie des organes génito-urinaires ; un volume sur l'Appareil respiratoire, dans le *Traité d'Anatomie humaine* de Poirier et Charpy, des recherches

sur le Développement de quelques éléments du larynx humain, et enfin le texte français de l'ouvrage de Belousow : *Delineatio synoptica nervorum Hominis* (édition allemande-française par Kraus et Nicolas) ; et le tome II de la Bibliographie anatomique. Le professeur Nicolas est chevalier de la Légion d'honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — De quel jour sera datée cette première leçon du cours de M. Nicolas ? C'est ce que se demande, tout en opposant à son auditoire en délire une sainte résignation, le savant professeur d'anatomie, à qui un squelette en larmes, offre la palme du martyr. Un fœtus, dans un bocal, conservé par le formol, suivant le procédé préconisé par le professeur Nicolas, est le seul être qui se prépare à prendre quelques notes..'



VOYAGE DE M. POINCARÉ EN LIMOUSIN (Septembre 1913.)
LA VALLÉE DE LA DORDOGNE (VUE DE LA BARRE DE DOMINE.)



HEUREUSE MÈRE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de **FRAGONARD**, National Gallery, Londres.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE. . . 20 FR.
ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANG.

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 134
DÉCEMBRE 1913 (1)

LES FUNÉRAILLES DE NAPOLEON

15 Décembre 1840

J'ai entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à 11 heures. Les rues sont désertes, les boutiques fermées; à peine voit-on passer une vieille femme ça et là. On sent que Paris tout entier s'est versé d'un seul côté de la ville comme un liquide dans un vase qui penche. Il fait très froid; un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés. Rue Saint-André-des-Arts, le mouvement fébrile de la fête commence à se faire sentir. Oui, c'est une fête; la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe. A l'angle de la rue de Grenelle et de la rue du Bac, les gardes municipaux arrêtent les voitures. Je passe outre. Sur la place des Invalides, je montre mon billet

pour la première estrade à gauche, et je franchis la haie.

La décoration de la place, bien et mal. Il paraît qu'on n'a pas eu le temps d'achever l'ornementation de la grande entrée de l'hôtel. Une rangée de mâts tout nus et tout secs se dressent au-dessus des canons, et, à distance, ressemblent à ces allumettes que les petits enfants piquent dans le sable. Au fond, le dôme, avec son pavillon et son crêpe glacé de reflets métalliques, estompé par la brume sur le ciel lumineux, fait une figure sombre et splendide.

Il est midi.

Le canon de l'Hôtel tire de quart d'heure en quart d'heure. La foule piétine et bat la semelle. Un crieur erre dans l'estrade ven-



S. A. R. le PRINCE DE JOINVILLE
qui fit embarquer le corps
de l'Empereur Napoléon pour
le ramener en France.
(ND., PHOT.)

Ne pas oublier que le jus de cuisses de bœuf utilisé pour la CARNINE LEFRANÇO est **CONCENTRÉ**, c'est-à-dire privé de la majeure partie de son eau. Les préparations similaires déclarent-elles procéder de la même façon?

dant des complaints à un sou et des relations de la cérémonie. J'achète deux de ces papiers.

Tous les yeux sont fixés sur l'angle du quai d'Orsay, par où doit déboucher le cortège. Tout à coup, les gardes nationaux courent aux armes, la haie se forme, le cortège approche.

Il est midi et demie.

A l'extrémité de l'esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffleteries jaunes, débouchent gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège. En ce moment, le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz.

Le cortège, mêlé de généraux et de

battent aux champs. Le char de l'Empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, apparaît en même temps. L'effet est prodigieux. Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessous duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlia gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduits par deux valets de pied vêtus de



TRANSLATION DES RESTES DE L'EMPEREUR NAPOLEON IER (15 DÉCEMBRE 1840). TABLEAU DE GUIAUD.

maréchaux est d'un admirable aspect. La garde nationale à cheval paraît. Brouhaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre pourtant, mais c'est une troupe sans gloire; et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit. J'entends ce dialogue : — Tiens, ce gros colonel! Comme il tient drôlement son sabre! — Qu'est-ce que c'est que ça? C'est Montalivet.

De temps en temps, le cortège s'arrête, puis il reprend sa marche. L'attention redouble. Voici la voiture noire à frise d'argent de l'aumônier de la Belle-Poule, au fond de laquelle on voit le prêtre en deuil, puis le grand carrosse de velours noir, à panneaux glacés, de la commission de Sainte-Hélène, quatre chevaux à chacun de ces deux carrosses. Tout à coup le canon éclata à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultanément enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés

vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'Empereur. Frémissement dans la foule. C'est le cheval de bataille de Napoléon! La plupart le croyait fortement. Pour peu que le cheval eut servi deux ans à l'Empereur, il aurait trente ans ce qui est un bel âge de cheval.

Le coursier de paille porte sur son dos la vraie selle de Bonaparte à Marengo. Une selle de velours cramoisi à double galon d'or, assez usée.

Après le cheval viennent, en lignes sévères et pressées, les cinq cents marins de la Belle-Poule, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté.

Le char est maintenant très près. Arrivé en face de moi, je ne sais quel obstacle se présente, le char s'arrête. Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur.

C'est une énorme masse dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées



Le Docteur MOURE, de Bordeaux.

qui le portent. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans une cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion. C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage de seize chevaux qui le traînent. Des valets de pied à la livrée impériale conduisent cette cavalcade formidable. Le char, soit dit en passant, n'aurait dû avoir que huit chevaux. Huit chevaux, c'est un nombre symbolique qui a un sens dans le cérémonial. Sept chevaux, neuf chevaux, c'est un roulier; seize chevaux, c'est un fardier; huit chevaux, c'est un empereur.

Les spectateurs des estrades n'ont cessé de battre la semelle qu'au moment où le char-catafalque a passé devant eux. Alors seulement les pieds font silence. On sent qu'une grande pensée traverse cette foule. Le char n'entre pas dans la cour des Invalides, la grille posée par Louis XIV serait trop basse. Il se détourne à droite. On voit les marins entrer dans le soubassement et ressortir avec le cercueil,

puis disparaître sous le porche élevé à l'entrée du palais. Ils sont dans la cour.

C'est fini pour les spectateurs du dehors. Il est trois heures. Une salve d'artillerie annonce que la cérémonie vient de s'achever aux Invalides. Je rencontre B... Il en sort. La vue du cercueil a produit une émotion inexprimable. Les paroles dites ont été simples et grandes.

Monsieur le Prince de Joinville a dit au roi : « Sire, je vous présente le corps de l'Empereur Napoléon. » Le Roi a répondu : « Je le reçois au nom de la France. » Puis il a dit à Bertrand : « Général, déposez sur le cercueil la radieuse épée de l'Empereur », et à Gourgaud : « Général, déposez sur le cercueil le chapeau de l'Empereur. »

Le *Requiem*, de Mozart, a fait peu d'effet. Belle musique, déjà ridée. Hélas! la musique se ride!

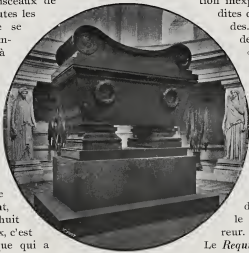
Le cortège a été beau, mais

trop exclusivement militaire, suffisant pour Bonaparte, non pour Napoléon. Tous les corps de l'Etat eussent dû y figurer, au moins par députation.

Il semblait que le pouvoir eût eu de l'humeur.

Le prince de Joinville s'en est plaint tout haut et a dit : « Dans cette affaire, tout ce qui vient du peuple est grand, tout ce qui vient du Gouvernement est petit. »

VICTOR HUGO.



LE TOMBEAU DE L'EMPEREUR
AUX INVALIDES.



Groupe d'Indigènes en costumes de guerriers.

ÎLE DE ROTTI. (Une des îles de la Sonde, dans l'Archipel Malaisien.)

CE QU'ON TROUVE DANS LE "TRAIN DU XX^e SIÈCLE"

La sensation de vélocité maladive et de fièvre vous poursuit d'un bout à l'autre de ce pays extraordinaire, qu'est l'Amérique. En chemin de fer, où la vitesse des trains pourrait suffire à vous entretenir dans l'agitation, on trouve le moyen de troubler ce qui vous reste de tranquillité et de calme.

Dans le train qui va de New-York à Chicago et qui s'appelle le « train du vingtième siècle », on peut téléphoner en ville de son compartiment, jusqu'à la dernière minute. On a même mis à l'étude un projet qui permettrait de téléphoner sur tout le parcours.....

Dans ce train, outre les commodités habituelles du « pullmann », le restaurant, le lit, le lavabo, l'eau distillée, etc., etc., on trouve une bibliothèque, un salon de coiffure et un coiffeur, des tables pour écrire, un employé dactylographe et sténographe, à qui vous pouvez dicter votre correspondance et qui vous la transcrit sur-le-champ à la machine à écrire.

Sur toutes les grandes lignes, aux stations, des « boys » traversent le train en courant. L'un crie : « Télégrammes » et reçoit ceux que vous pouvez avoir à envoyer. Il a, d'ailleurs, des

formules imprimées dans un carton qu'il porte en bandoulière. Un autre appelle les noms des destinataires de dépêches adressées en gare.

Que pourra bien devenir dans cinquante ans, cette race de gens saturés d'électricité, entraînés à la vitesse et dont l'idéal paraît être le paroxysme ?

En entrant dans les grandes stations, les

locomotives ne se contentent pas de siffler, elles sonnent continuellement leurs cloches de bronze. Précaution utile dans beaucoup d'endroits où les trains traversent les chaussées côte à côte avec les tramways, les voitures et les piétons.

C'est alors un bruit d'angélus vagabonds qui se croisent et se mêlent dans le

vacarme des arrivées. En fermant les yeux, on se croirait dans une ville d'Espagne ou d'Italie très dévote, un jour de Pâques.

Mais, quelle antithèse choquante que ces jolis sons de cuivre dévotieux, qui évoquent au contraire la retraite et le rêve, sur ces machines monstres, noires, fûmantes, suintantes, haletantes, clochers mugissants de la matière !

Jules HURET.



LE RAPIDE NEW-YORK-CHICAGO QUITTANT LA NEW-YORK CENTRAL STATION
(N. Y. H. PHOT.)

Carnine

Suc de Viande de Bœuf Crue



Lefrancq

CONCENTRÉ dans le vide et à froid

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc
(pas de bouillie) FROID ou TIÈDE

LE PLUS ÉNERGIQUE DES RECONSTITUANTS

POÉSIE

Regarde le feu, vieux poète,
Rongé d'ennuis et de regrets,
Que te dit la braise muette
Qui sera de la cendre après ?

J'ai tisonné chez mon aïeule
Où la pierre du vieux foyer
N'était rien qu'une vieille meule
Mise là par un vieux meunier.

J'ai tisonné près de ma mère
Quand je revenais du chef-lieu,
Écolier épris de chimère
Mais si longtemps privé de feu.

Et que d'autres foyers encore
Où je n'ai tisonné qu'un soir
Et que j'ai quittés à l'aurore
Pour jamais plus ne m'y rassembler !

Pour qu'à l'aspect du peu de cendre
Qu'un chêne dans l'âtre noirci
Laisse, en chrétien je sache attendre
Que mon cœur tombe en cendre aussi.

Tandis que pareille à la flamme
Qui monte droite du tison
Vers toi s'exhalera mon âme
Enfin libre de sa prison.

François FABIÉ.

" Du Feu et de la Cendre ".

PENSÉES ET MAXIMES

Nos douleurs ennuient
ceux qu'elles n'attristent
pas. CHARLES NARREY.

Le bonheur de l'amour
n'est pas le bonheur
qu'on a ; c'est celui qu'on
donne. GAVARNI.

Quand on est heureux,
le pardon est facile.

LÉON DE TUISEAU.

Ce que nous aimons
dans nos amis d'enfance,
c'est le souvenir de notre
jeunesse. A. TOURNIER.

La réconciliation est
pareille au buvard qui
sèche les taches d'encre,
mais ne les fait pas dis-
paraître. E. THAUDIÈRE.

On ne peut faire du
bien à tous, mais on peut
témoigner à tous de la
bonté. ROLLIN.



LA BELLE JARDINIÈRE

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau
de RAPHAËL, Musée du Louvre.

DE LA COMTESSE DIANE

La musique ne change
pas la disposition de
notre âme ; elle nous
fait sentir ce que nous
pensions.

L'envie naît bien plus
de l'imperfection de qui
l'éprouve que de la per-
fection de qui l'inspire.

L'homme timoré cher-
che l'ombre même pour
le bien, tant il redoute
l'attention qu'il attire.

Respectons nos affec-
tions brisées comme
nous respectons nos
morts.

On ne peut rien recom-
mencer, on ne peut rien
effacer ; la vie passe
implacable.

Le courage le plus
court est le plus aisé ;
on sacrifie sa vie plus
facilement qu'on ne la
consacre.

L'ANÉMIE PLASMATIQUE

L'anémie plasmatique et la chlorose sont des affec-
tions qui résistent au fer et à l'hémoglobine (rarement
bien supportés, d'ailleurs). Si l'on pouvait faire accepter
favorablement la suralimentation carnée, on obtiendrait
la guérison, dans la plupart des cas. Mais l'intolérance
gastro-intestinale s'y oppose formellement. C'est alors
qu'il faut songer au suc musculaire, véritable plasma
naturel de reconstitution cellulaire et d'assollement
organique. Sous la forme excellente de *Carnine*
Lefrançois, le suc musculaire atténué, par ses zymases,
les processus dénutritifs et enrichit le terrain en phos-

phates alcalino-terreux et en catalases antitoxiques.
La *Carnine* a le grand avantage de ne renfermer aucun
agent septique capable de provoquer, dans l'intestin,
des fermentations putrides. Sous son puissant coup
de fouet, l'appétit ressuscite, les digestions se règlent,
les forces se développent, le teint s'anime, les pal-
pitations et l'asthénie disparaissent. Il se fait alors
un prodigieux amendement de la chlorose et de
l'anémie plasmatique, qui ne sont, en général, que
des signes larvés de pré-tuberculose (tous les clini-
ciens le savent bien).

Le Docteur MOURE, de Bordeaux

E.-J. Moure est né à Bordeaux en 1855.

Après avoir dirigé ses études vers la pharmacie, attiré par la spécialité oto-rhino-laryngologique, il venait à Paris, en 1878, pour s'instruire dans cette branche, et était reçu docteur en 1880. Par de nombreux et importants travaux, le docteur Moure devait bientôt largement contribuer au développement de la spécialité qu'il avait choisie.

Chargé d'abord d'un cours complémentaire à la Faculté de Médecine de Bordeaux, il était récemment nommé professeur titulaire de chirurgie des maladies du larynx, des oreilles et du nez à la dite Faculté.

Parmi les principaux travaux du professeur Moure, citons : *Études sur les kystes du larynx*; *Manuel pratique des maladies des fosses nasales*; *Leçons sur les maladies de la gorge et du pharynx*. En 1907, avec le docteur Bouyer fils, il faisait paraître un rapport sur le *Malmenage vocal, ses causes et ses effets*; et, en 1913, avec le docteur Brindel, il publiait la 2^e édition d'un *Guide pratique sur les maladies de la gorge, du larynx, des oreilles, des fosses nasales et cavités annexes*, à l'usage des étudiants et des médecins praticiens.



M. Moure est en outre l'auteur de nombreux rapports faits aux Congrès de Berlin (1890), Moscou (1896), Rome (1897), Madrid (1903), etc. En 1882 et 1883, il avait publié la traduction de deux volumes du docteur Morell Mackenzie, de Londres : *Traité des Maladies du larynx* et *Traité des Maladies du nez*.

Le professeur Moure a préconisé des méthodes thérapeutiques nouvelles qui sont aujourd'hui classiques, et tous les praticiens connaissent maintenant ses procédés de redressement de la cloison nasale et de résection des crêtes et épérons, cure radicale des sinusites, d'antrotomie, etc.

Dès les premiers temps de son installation à Bordeaux (1880), M. Moure fonda la *Revue hebdomadaire de Laryngologie, Otologie et Rhinologie*, qu'il continue à diriger depuis cette époque, et qui forme chaque année deux volumes in-8^o de plus de 800 pages chacun.

Il est le fondateur de la Société française d'otologie et de laryngologie.

Le professeur Moure est officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Se faisant un pont de ses ouvrages — traduits en espagnol — le docteur Moure franchit les frontières, pour pourfendre nez, oreilles et larynx malades.

Au loin, d'un sommet pyrénéen, un royal client l'acclame...

LE CONSEIL D'ÉTAT

Placé à côté du chef de l'État et des ministres pour préparer ou éclairer les décisions ; chef suprême du contentieux administratif, le Conseil d'État occupe, dans l'organisation et la marche des pouvoirs publics une place prépondérante. Au XIII^e siècle, il était toute l'administration et toute la juridiction, puisque de son sein sont sortis la Cour des Comptes comme le Parlement de Paris. Supprimé par la Constituante, il renaît avec la Constitution de l'an VIII.

Comme Conseil de gouvernement, le Conseil d'État n'a pas de pouvoir propre, pas plus qu'il n'a d'initiative. Il n'est saisi que par le chef de l'État ou par les ministres. Mais ses délibérations n'ont que le caractère d'*avis*, en ce sens qu'elles ne sauraient lier les pouvoirs publics qui les ont sollicitées. Toutefois, le gouvernement tenant à s'éclairer comme à couvrir sa responsabilité, les avis du Conseil d'État sont généralement suivis.

Comme tribunal suprême de la juridiction adminis-

trative, le Conseil d'État, n'agit plus comme conseil, mais comme juge en premier et dernier ressort.

Ses attributions sont multiples ; en voici quelques-unes à titre d'exemple : il statue sur les élections aux conseils généraux, ainsi que sur les recours pour excès de pouvoir ; et comme juge d'appel, sur les décisions des conseils de préfecture et des conseils du contentieux des colonies ; comme juge de cassation sur toutes les décisions des tribunaux administratifs, qui ne relèvent pas de lui par l'appel, et qui peuvent être attaquées par le recours en cassation.

Le Conseil d'État est présidé par le ministre de la justice, et, en fait, par un vice-président. Il est divisé en cinq sections : une section du contentieux et quatre sections administratives. Le personnel du Conseil d'État, comprend, en outre du vice-président, des présidents de section, 25 conseillers d'État en service ordinaire, 19 conseillers d'État en service extraordinaire, 32 maîtres de requêtes, 18 auditeurs de première classe et 22 de deuxième classe.



INSTALLATION DU CONSEIL D'ÉTAT AU PETIT LUXEMBOURG
 Reproduction par la photographie
 des couleurs d'un tableau de Coenen, Musée de Versailles.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

HUITIÈME ANNÉE
N° 135
DÉCEMBRE 1913 (2)

ABONNEMENT
FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . 25 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

LES ANCIENS JOUETS DES ENFANTS ROYAUX

Les enfants des rois, comme les enfants des autres hommes, ont une jeunesse, plus dorée, mais souvent aussi plus morose, en raison des prescriptions rigoureuses de l'étiquette. Mais à ces rares moments où le protocole fait relâche, ils s'amuse avec des joujoux ainsi que les bambins d'une naissance plus obscure... Ils furent même, assez longtemps, les seuls enfants possédant des jouets véritables, car le jouet tel qu'il est aujourd'hui, démocratique et universel, est une manifestation relativement récente de l'organisation sociale.

Charles VI, enfant, s'amusaît déjà avec une petite voiture en laquelle « il charriot des cailloux et des piesses de boys » — distraction peu coûteuse pour un futur roi de France — et l'on trouva dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale mention d'une somme rondelette payée à « Jehan du Vivier, orfèvre et varlet de chambre du roi, pour avoir reappareyé et mis à point un petit moulinet d'or

orné de pierres précieuses pour l'esbatement de Mme Isabel de France ».

Louis XI, enfant, jouait à la poupée, et Henri III... au bilboquet. Anne de Bretagne possédait également une poupée qui lui fut fabriquée par un maître sculpteur en bois de Rennes et payée, ornée de riches atours, sept livres tournois ».



VOITURE EN CARTON A MOUVEMENT D'HORLOGERIE
(XVIII^e SIÈCLE)

Henri IV, dès le plus jeune âge, manifesta des goûts guerriers. Il avait reçu de sa mère une fine épée à pommeau d'or ciselé. Il l'échangea un jour contre un solide sabre de bois que possédait un pâtre, compagnon de ses jeux. Une des dames d'honneur de Jeanne d'Albret lui ayant donné une « figurine vêtue à l'italienne, de brocard et de velours », le futur vainqueur d'Ivry la brisa à terre en déclarant que c'était là « jeux de damoiselle ».

Il avait alors six ans.

Avec l'enfance de Louis XIII, la documentation devient plus complète. Le fils d'Henri IV et de

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES

Avant l'emploi de la CARNINE : 41 Globules rouges } par carré d'hématimètre.
Un mois après son emploi : 54 Globules rouges }

Marie de Médicis fut comblé de cadeaux, les uns guerriers et rudes, que lui donnaient son père et Sully, les autres plus riches et plus efféminés, qui lui venaient de sa mère.

Il reçut en 1603 un carrosse contenant quatre poupées représentant la reine, Mme et Mlle de Guise et Mme de Guicheville. Il n'en fit pas grand cas, non plus que « d'un soldat turc à cheval, en argent ciselé ». Mais, par contre, il s'amusa beaucoup avec « un petit ménage en plomb, un calice, un encensoir, un coq et une femme » — bizarre assemblage — que contenait une boîte dont lui fit présent Henri IV en janvier 1605.

Mais la vraie joie de son enfance, timide et malade, ce furent ses soldats de plomb, don de Sully, qui lui fit également cadeau de deux petits canons d'argent « faisant feu ». Sur une « table percée », le jeune dauphin se plaisait à faire manœuvrer chaque jour son armée en miniature et ce ne fut pas toujours sans difficultés que l'on parvenait à l'arracher à cette distraction.

Il s'amusait aussi très souvent avec un petit carrosse « marchant par ressorts », qui lui fut donné en 1608, et avec deux navires automatiques. L'un était une

« galère qui marchait par ressorts et dont les hommes voguaient par les mêmes moyens » ; l'autre « un navire d'argent doré, sur roues, allant au vent, à la hollandaise ».

Enfin, il eut toute une ménagerie, ainsi qu'en témoignent ces extraits des comptes royaux :

1604 : un pigeon ayant des ailes en toile d'argent ; 1605 : un cheval, un singe, un lion en poterie, des chiens en verre ; 1606 : une meute de chiens (don du prince de Galles) ; 1610 : un caméléon en verre ; 1618 : six chevaux et une meute de quarante chiens (don de la reine d'Angleterre).

Ces jouets, pour somptueux qu'ils fussent, demeurent bien modestes à côté de ceux qui servirent à Louis XIV. Il eut des poupées d'argent et d'or, véritables merveilles d'orfèvrerie ; il eut des figurines d'émail, et, en 1650, alors qu'il n'avait que douze ans, il reçut pour ses étrennes une armée qui ne coûta pas moins de 50.000 écus. Elle était l'œuvre du sculpteur nancéen Georges

Chassel, issu d'une famille d'artistes célèbres en Lorraine, qui exécuta lui-même tous les modèles. Hélas ! tout cela, bibelots précieux, soldats d'argent, petites chaises à porteur et poupées dorées, tout cela, le Roi Soleil l'envoya à la fonte lors de la famine de 1709 pour en faire de l'argent destiné à soulager la misère du peuple de France. Le geste était noble, mais un peu... déconcertant, car le roi eût trouvé le triple de la valeur matérielle de ces objets en les vendant.

Louis XIV eut aussi des « automates ». L'un d'eux, œuvre du père Truchet, était « son petit opéra ». Il représentait un théâtre où des acteurs en miniature jouaient une pièce en cinq actes dans un décor qui changeait quatre fois. Il suffisait de tirer une boule pour déclencher le mécanisme qui ne durait pas moins de

trente minutes.

Mais plus remarquable encore fut la pièce dite « le Grand Carrosse ». Il s'agissait d'une voiture à huit chevaux complètement harnachés. Lorsque l'on mettait le mécanisme en mouvement, le cocher falsait claquer son fouet, les chevaux partaient « en agitant les jambes », le carrosse faisait un tour sur la table, décrivait une courbe et s'arrêtait : un valet de pied, assis à l'arrière, descen-



HENRI IV JOUANT AVEC SES ENFANTS
(d'après INGRES).

daît alors, ouvrait la portière à une dame qui mettait pied à terre, faisait une révérence, offrait un placet et remontait en carrosse. Le laquais refermait la porte et l'équipage repartait. Les fabricants modernes n'ont rien imaginé de plus merveilleux.

Le grand dauphin n'eut pas des jouets moins riches que son père. Il possédait une armée composée de vingt escadrons de cavalerie et dix bataillons d'infanterie, exécutée d'après les dessins et sous la direction de H. de Gissey, dessinateur du cabinet du roi.

Aux comptes royaux, on trouve mentionnés les paiements suivants : 22 septembre 1670 : 6.000 livres ; 28 octobre : 6.000 livres ; 24 novembre : 10.000 livres ; 18 décembre : 4.000 livres ; 28 décembre : 2.000 livres ; 11 février 1671 : 963 livres 14 sous « pour parfait remboursement de 28.963 livres 14 sous à quoy se monte la dépense de la petite armée de M. le dauphin de France ».

C'était d'ailleurs l'époque des jouets coûteux — au moins pour les enfants des rois. En juillet 1722 on lit, dans le *Mercur de France* : « Mme la



Le Docteur EMPIS

duchesse d'Orléans vient de donner à l'infante une poupée, avec garde-robe variée et une toilette qu'elle a payée 22.000 livres ».

C'est presque le prix d'un trousseau de femme élégante...

Louis XV n'eut guère de jouets... Il ne les aimait pas et les cassait aussitôt. Comme on venait de lui donner un superbe guerrier musulman en porcelaine et vêtu d'un nanteau en drap d'or, « il alla, tout courant, le jeter dans le bassin du palais de Versailles ».

La naissance de Louis XVI coïncida avec la vogue des *pantins*, qui firent fureur de 1747 à 1756. A leur sujet, Barbier écrit, en 1748 : « Dans le courant de l'année dernière, on a imaginé à Paris des joujoux qu'on appelle pantins, pour d'abord faire jouer les enfants, et qui ont servi ensuite à amuser tout le monde... Il y en a eu de peints par de bons peintres, notamment par M. Boucher, un des plus fameux, de l'Académie, et qui coûtaient fort cher. On a fait sur eux la chanson suivante :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire ;
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant.
C'est un garçon complaisant,
Gaillard et divertissant,
Et qui pour vous satisfaire,
Se met tout en mouvement.

Ce fut un de ces pantins peints par Boucher que la duchesse de Chartres acquit au prix de 1.500 livres, et dont elle fit cadeau au futur Louis XVI.

Pour Marie-Antoinette, ses enfants furent des poupées. Elle leur donna peu de jouets. Le premier dauphin, né en 1781, reçut pourtant, deux ans plus tard, un cadeau fort beau de M. le comte de la Billarderie d'Angiviller, vice-protecteur de l'Académie royale de peinture et sculpture et

directeur des bâtiments et jardins du roi. C'était un petit carrosse en émail et or. Le dessin en avait été fait par Moreau le jeune, et l'œuvre avait été exécutée par François-Thomas Germain, ex-sculpteur et orfèvre du roi. Celui-ci était en disgrâce depuis 1779, et le comte d'Angiviller, qui l'estimait hautement, espérait ainsi le faire rentrer en faveur auprès du roi. Mais la reine était assez rancunière. Le cadeau fut froidement accueilli et François-Thomas Germain ne fut point rappelé à son ancien poste.

Le petit carrosse fut brisé — par inadvertance s'il faut en croire la correspondance de la comtesse d'Angiviller — par la princesse de Lamballe.

Marie-Antoinette n'attacha pas d'importance aux admirables « automates » de Vaucanson, dont celui-ci lui fit legs, « pour amuser monsieur le dauphin », dans son testament daté de la veille de sa mort (21 novembre 1782). C'étaient là, cependant encore, des

merveilles de mécanique que la science moderne n'a guère surpassées.

Pour terminer cette étude sur les jouets des enfants des rois, il nous faut dire deux mots de ceux du fils de Napoléon 1^{er}. Sa mère, la frivole Marie-Louise, lui donna des poupées. Il s'en amusa beaucoup... Son père lui donna des soldats avec lesquels il joua également. Mais, ce qu'il paraît avoir préféré, c'est un cheval-bascule, cadeau de son oncle Murat. Une gravure de 1813, exécutée d'après un dessin de J. Condé, le représente à cheval sur son coursier de bois. Elle porte comme titre : *La première course de l'enfance*.

De tous ces jouets, bien peu nous restent, car les enfants des rois sont comme les autres enfants : ils cassent leurs joujoux.

M. BOUCHENY DE GRANOVAL.



LES PREMIERS PAS DU ROI DE ROME
(par Jules GIRARDET).

CARNINE LEFRANÇO

Pur suc de Viande de Bœuf crue INALTÉRABLE
CONCENTRÉ dans le vide et à froid

CONVALESCENCES - FAIBLESSE -
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANÉMIE - ANEUR - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHOLÉRE

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de boîtes), FROID ou TIÈDE

Dépot Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE, 78 P^{te} S^{te} Denis - PARIS

DEUX LETTRES DE GAMBETTA

Gambetta uni par l'amour à Mme Léonie Léon, durant quinze années où elle fut pour lui la plus dévouée des compagnes, la discrète confidente de ses projets et qu'il allait épouser lorsque la mort le surprit, se révèle ici non le tribun français, mais l'amoureux passionné au cœur vibrant et généreux.

21 Décembre 1873.

« Ma chère mignonne adorée,

« Ne te tourmente donc pas et ne médis plus de tes grâces. Je ne peux trop te dire à quel point je suis heureux et touché de ces injustes inquiétudes et combien, loin de trouver ta compagnie triste et mélancolique, je me plais à te sentir sans effort, au cours, au fil de ton humeur grave, aisée, enjouée, sans affectation ni gêne. C'est bien ainsi que je te voulais et que je te rêvais : une véritable femme, forte par le cœur et par la tête, toujours au-dessus des émotions de la vie et des coups ; si terribles qu'elles soient et si cruelles que je les ressentis ; elles apportent avec elles cette fortifiante leçon que je ne pouvais mieux choisir et que celle qu'a élue mon cœur est la courageuse et nécessaire compagne de mon oscillante vie. Tu peux juger l'énormité de ton erreur ; ce qui l'effraie est précisément ce qui me reconforte, et cette fermeté grave que tu montres dans les combats de l'existence est l'attrait même qui m'attire, m'attache et m'enchaîne le plus invinciblement à tout ton être. Il ne faut d'ailleurs jamais chercher le rire ; il doit naître et jaillir ; il n'est bon et sain que s'il est provoqué par d'heureuses circonstances, et bien rarement, en nos tristes temps, peut-il être de mise. Notre malheureuse patrie, déchirée et avilie au dedans, mutilée et peut-être menacée au dehors, aurait droit de nous demander compte d'une gaieté criminelle et hors de saison. Le temps des joyeusetés durables est passé pour longtemps, et ce n'est pas une des moindres raisons qui l'associent dans mon âme à cette commune et égale tendresse que j'ai vouée à ma femme et à ma patrie, la communauté même de nos infortunes. Encore je compte bien

que toi, du moins, touches au terme de tes afflictions ; mais elle, la pauvre France, c'est avec un insupportable sentiment de terreur et d'angoisse que je vois s'avancer l'année nouvelle ; nous sommes mal conduits, mal dirigés et aux prises avec ces redoutables et avides Allemands. Je tremble de voir recommencer l'année terrible, de retrouver le pouvoir avec l'invasion sur les bras, une armée désorganisée, un pays plus abattu, une Europe plus servile que jamais. Tiens ! je frémis pour ce qui reste de France. Mais assez de discours et viens me voir lundi.

« Je t'adore et baise tes beaux yeux. »

9 Novembre 1881.

« Chère mignonne adorée,

« Enfin, nous venons de sortir de l'interminable affaire tunisienne ; vers neuf heures du soir, tout a été terminé, et assez bien, grâce à un mouvement d'indignation qui m'a poussé à la tribune après dix-huit votes successifs sur des ordres du jour plus sots les uns que les autres. Je n'ai pas cru pouvoir tolérer un tel aplatissement de la France républicaine devant l'Europe, et je suis intervenu. En quelques minutes, je leur ai fait ratifier une politique d'exécution et de fierté nationale, et ils ont répondu par 397 voix. Mais mon intervention m'engage et je suis obligé de discuter avec le Président de la République, s'il est prêt à subir la dictature, puisque dictature il y a. J'ignore ce

qui va se passer, mais j'ai besoin de te voir et j'irai te prendre demain vers quatre heures. Là, nous aviserons pour la conduite à tenir. Mon bon ange gardien, ne me refuse pas ta magnifique influence ; je me mets sous ta sauvegarde, je t'aimé comme la lumière de ma vie. Tout et toujours à toi. Merci de ta longue lettre, c'est un élixir de courage que je bois à longs traits.

Ce qui prouve que ni la grandeur, ni la politique, ni toutes les lois sociales et mondiales, mondaines et conventionnelles, ne peuvent exercer leur tyrannie sur le cœur qui subit la loi universelle de l'amour.



LÉON GAMBETTA

LA CARNINE LEFRANÇO est UN AGENT RECONSTITUANT de PREMIER ORDRE doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications, du froid et des hémorragies.

JUGEMENT DE NAPOLÉON I^{er} SUR HOMÈRE

L'Empereur admirait Homère sous tous les rapports. Voici son jugement :

« L'Iliade est, ainsi que la Genèse et la Bible, le signe et le gage du temps. Homère, dans sa production, est poète, orateur, historien, législateur, géographe, théologien : c'est l'encyclopédiste de son époque.

« Homère est inimitable. Le père Hardouin a osé attaquer cette antiquité sacrée et l'attribuer à un moine du dixième siècle ; c'est une imbécillité... Jamais je n'ai été aussi frappé de ses beautés que maintenant (mai 1816), et les sensations qu'il me fait éprouver me confirment la justesse de l'approbation universelle. Ce qui me frappe surtout, c'est la grossièreté des manières avec la perfection des idées. On voit les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains, et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence, et d'une grande civilisation.

« Dans l'Odyssée, je désapprouve fort le combat d'Irus contre Ulysse, sur le seuil de son propre palais, tous deux en mendians.

Je trouve cet épisode misérable, sale, inconvenant, indigne d'un roi... Et puis, après avoir épuisé tout ce que j'y trouve de mauvais, je devine ce qui m'affecte encore, je me mets à sa place : c'est la crainte d'être rossé par un misérable. Il n'est pas donné à tout prince, à tout général, d'avoir les épaules de ses gardes ou de ses grenadiers ; n'est pas portefaix qui veut.

« Le bon Homère remédie à tout cela en faisant de ses héros autant de colosses, mais il n'en est pas ainsi parmi nous. Où en serions-nous, nous autres, si l'on en était encore au bon temps où la force du bras était le véritable sceptre ? Voilà Noverras, mon valet de chambre, qui nous sert, il serait notre roi à tous. Il faut donc convenir que la civilisation fait tout pour l'âme et la favorise entièrement aux dépens du corps. »



HOMÈRE

MUSÉE DU LOUVRE



LA FEMME AU MANCHON
(Portrait de Mme MOLÉ-RAYMOND)

Photographie des couleurs d'un tableau de Mme VIGÉE-LEBRUN.

SURALIMENTONS SANS DANGER !

Les méfaits de la suralimentation (polysarcie, ectasie gastrique, entérite, congestion hépatique et cholélithiase, glycosurie et albuminurie, dermatoses graves, etc.) préoccupent le médecin au point de lui faire oublier qu'il est possible, grâce à la Carnine Lefrancq, d'utiliser, d'une manière intensive, les propriétés reconstituantes et anti-toxiques universellement reconnues à la viande crue. Deux ou trois cuillerées par jour de Carnine constituent un *suraliment naturel*, reconstituant et recalcifiant, peptogène et anti-toxique.

La Carnine, outre sa valeur dynamique propre, contribue au remontement et à la tolérance alimentaire de l'estomac.

Sous son influence, le poids augmente rapidement, sans embonpoint parasitaire, les forces se récupèrent et l'état général s'améliore sérieusement, sans perturbation hépato-rénale. Les ferments et enzymes du suc musculaire organisent la défense de l'économie et fournissent les anti-corps indispensables à la lutte anti-bacillaire et à la phagocytose. La suralimentation par la Carnine est indiquée dans le traitement des dyscrasies et en particulier, de la tuberculose et du cancer.

Le Docteur EMPIS

Quelques jours après le docteur Hérard (1819-1913), le doyen des médecins français et des membres de l'Académie de Médecine, le docteur Empis qui fut également président de cette Société, et qui en fut ainsi le doyen pendant quelques jours, succombait à son tour.

Adolphe-Gaspard-Georges-Simonin Empis était né à Paris, le 20 mars 1824. Il était le fils du poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française. Externe en 1843, interne en 1846, il avait été reçu docteur en médecine en 1850, médecin des Hôpitaux en 1856 et agrégé en 1859, avec une thèse sur l'Incubation des maladies. Il professa un cours d'anatomie à l'Ecole pratique.

Médecin des Hôpitaux, dans la même promotion qu'Hérard, Axenfeld et Chauffard père, le docteur Empis fut attaché à l'Hospice des Incurables, puis à l'Hôpital de la Pitié et à l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Parmi ces travaux, citons : *De la méthode à suivre dans l'examen des malades* (1853); *de l'Incubation des maladies* (1857); *de l'Affaiblissement musculaire progressif des vieillards* (1862); *de la Granulie ou maladie granuleuse connue sous le nom de fièvre cérébrale* (1865); *de la statistique*

du service d'accouchements de l'Hôpital de la Pitié et des mesures hygiéniques distribuées dans cet Hôpital contre la fièvre puerpérale (1867), etc.

Le docteur Empis a collaboré à plusieurs recueils spéciaux, notamment aux *Archives Générales de Médecine*. C'est depuis son travail sur la granulie que la granulation grise tuberculeuse a conservé le nom de granulation d'Empis.

Le livre du docteur Empis sur la granulie suffit à lui faire une grande place parmi les phthisiologues. Si sa conception pathogénique a été reconnue inexacte, cependant l'auteur avait bien pressenti les rapports entre les granulions et l'inflammation. « L'inflammation, a-t-il écrit, précède les granulions »; et surtout il a eu le grand mérite de grouper sous un même vocable des maladies connues jusqu'alors sous les noms divers de phthisie galopante, de fièvre cérébrale, de méningite granuleuse, d'hydrocéphalie aiguë, de tuberculisation aiguë.

Le docteur Empis avait été élu membre de l'Académie de Médecine dans la section d'Anatomie pathologique en 1875; il était Commandeur de la Légion d'Honneur depuis 1895.



PORTRAIT-CHARGE. — Le vénérable docteur Empis, âgé de quatre-vingt-dix ans, académicien depuis près de quarante ans, présente un plat.... de granulions grises, qui rappellent son beau travail sur la granulie, publié il y a un demi-siècle et qui eut une si heureuse fortune.

VIANDE DE CHEVAL

On s'est ému, à diverses reprises, des achats de chevaux que l'Italie, puis l'Allemagne, ont faits en France; par dizaines de mille, les meilleurs produits de notre élevage ont été emmenés pour remonter la cavalerie de la Triple Alliance. En compensation, nous importons les vieux chevaux qui ne peuvent plus être utilisés chez les Anglais, et nous les livrons aux boucheries hippophagiques. Ce n'est pas un bienfait pour les consommateurs.

Les Anglais ne mangent pas la chair du cheval; ils veulent du bœuf, du mouton et du porc de belle qualité; les bateaux frigorifiques apportent de l'Australie et de l'Argentine d'énormes cargaisons d'excellente viande. Les vieux chevaux d'Angleterre passaient jusqu'ici en Belgique et en Hollande, mais ils ne pouvaient pénétrer en France à cause d'un droit de 150 francs par tête.

Une loi du 16 août 1913 réduit à 50 francs cette taxe des « chevaux vivants destinés à la boucherie ».

Depuis la promulgation du nouveau tarif, nos ports de la Manche reçoivent et nos chemins de fer conduisent dans les grandes villes d'épouvantables cargaisons de chevaux usés, blessés, malades, encore abîmés par la longue agonie du voyage et des transbordements multiples; nos populations ouvrières les mangeront.

Le spectacle de ces convois fait lever le cœur, soit qu'on pense au martyre des bêtes, soit qu'on pense aux maladies des hommes qui se repaîtront de leur chair fiévreuse.

Les éleveurs de bétail protestent contre une pareille concurrence à leurs produits; les éleveurs de chevaux signalent la possibilité de fraudes nombreuses à l'air du tarif « hippophagique »; les hygiénistes s'alarment; les protecteurs des animaux s'indignent. Il sera difficile de maintenir la loi du 16 août contre tant d'intérêts honnêtes et légitimes.

(Nos Loisirs).

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation.

La CARNINE LEFRANÇQ GARANTIT n'employer que des CUISSSES DE BŒUF CRUES

MUSÉE MODERNE DE BRUXELLES



LA VISITE AUX GRANDS PARENTS

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Florent WILLEMS.

La **CARNINE LEFRANCQ** est la moins chère des préparations zomothérapiques, car **SEULE**, elle emploie du Suc Musculaire de **BŒUF CONCENTRÉ**, c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient ::